

Roman

LES BB MIGNONS

## CHAPITRE 1

Un soir qu'il flânait dans la ville, à sa sortie de la librairie, au détour d'un vague trottoir, il trébucha avant de s'aplatir sur les magazines d'un kiosque posé lui aussi sur le même trottoir. Le nez un peu confit, quelques égratignures aux genoux, il se redressa tant bien que mal, son œil fixant une revue vantant les métiers de la nature.

Aidé du vendeur, il parvint à s'asseoir sur un tabouret. L'esprit plus éclairé, s'excusant de sa maladresse, il acheta la revue sur laquelle les paysages de montagne étaient plus vrais que la nature elle-même.

Cheminant ainsi le long de la rue Champfleuri qui commençait à se dégarnir à cette heure avancée, il feuilleta la revue, perdu dans ses pensées, religieux dans sa démarche, errant au hasard des pages et des passants qu'il croisait.

Seul parmi eux, seul dans cette rue, il lisait, studieux, rêveur comme à son accoutumée quand surgissant de je ne sais où, un effronté lui arracha son sac qu'il portait en bandoulière.

Il avait bien essayé de tenir la sangle, mais sous la pression ou la vitesse du voleur, il n'avait réussi qu'à s'irriter la paume de la main. Encore un demi-tour et voilà Jean, la bouche ouverte, la mèche sur son nez, cherchant son imposteur.

Celui-ci courait devant lui, la sacoche s'agitant dans tous les sens sous l'effet de la course.

Maintenant il avait compris, on lui avait piqué son sac, son argent, ses papiers, et puis, et puis ses clefs.

– Merde ! s'exclama-t-il et le voilà enchaînant son pas sur celui qui le précédait maintenant de 100 mètres.

Non ! il n'allait pas se laisser voler, non ! La colère le poussa à courir de plus belle, plus vite, plus fort. Il ne le lâcherait pas.

D'ailleurs il avait toujours été très sportif, à l'université il faisait partie de club de l'ASSU. Maintenant son ennemi juré c'était cette ombre fuyante dans les rues. Il la vit tourner à l'angle d'un bâtiment, la lumière d'un réverbère sur son dos arrondi.

Jean traversa la rue sans se soucier des voitures, sa silhouette rebondit d'un phare à l'autre avant de disparaître dans une contre-allée.

Sous les éclairages les deux protagonistes apparaissaient et disparaissaient par intervalles. Un instant on eût cru que l'ombre du poursuivant agripperait le fuyard tellement Jean gesticulait mais ce n'était qu'une apparence. L'ombre se rétrécissait au prochain lampadaire avant de disparaître sous ses pieds.

Mais non que dis-je, rien n'était fini. Elle renaissait, s'allongeait, fantôme de film d'épouvante, filiforme, l'ombre du voleur volait d'un poteau à l'autre.

Pourtant on dirait qu'elle s'essoufflait, se courbait, se recroquevillait.

Était-ce le sac qui la traînait, était-ce la sacoche qui l'entravait ? Elle s'emmêla avec sa prise, la sangle s'enroulant dans ses jambes, l'ombre trébucha, se releva difficilement, rebondit à nouveau pour enfin s'aplatir.

L'ombre avait disparu sous un corps bien réel, allongée, gémissante, faite de chair, les pieds emmêlés dans une clôture de jardin public ; un écriteau indiquant que la pelouse était interdite aux chiens.

Jean arriva à bout de souffle, les poumons engorgés. Tombant à califourchon sur sa proie sans dire un mot, il l'enserra fermement de ses jambes. Il avait la rage mais maintenant c'était différent. Il tenait son voleur. Le face à face pouvait commencer. Furieux, il arracha le bonnet qui recouvrait le voyou. Une chevelure blonde abondante lui fila entre les doigts. Surpris, il tira de sa main gauche le menton et contempla ainsi le plus beau visage de femme qu'un homme eût pu connaître.

Sous le projecteur de la rue, la finesse de ce doux minois courroucé le défiait.

Désarçonné, il se laissa glisser sur le côté pendant que la belle lui criait au visage, un regard outré de voleuse :

– Non mais ça va pas, vous voulez m'étouffer !

– Alors vous !... vous ne manquez pas d'air ! Non seulement vous me volez ma sacoche et en plus vous protestez. Je ne vous cours pas après pour vos beaux yeux figurez-vous, ce serait plutôt l'inverse !

Cela dit il ne put s'empêcher d'apprécier ce bleu pâle niché sous de longs cils. Il déclina poliment son nom, son éducation lui recommandait, à cette bouche carmin pétulante qui avait son mordant.

– Je me présente Jean Mersaune.

– Non mais lâchez-moi, nous ne sommes pas dans un salon bougonna l'inconnue.

– Bon ! dans ces conditions je vous emmène au commissariat !

– Non, non, pas les flics soupira la voleuse, pas eux.

– Vous avez une autre solution lui demanda Jean.

– Non c'était un gage. Oui un jeu entre copains, je ne suis pas une voleuse.

– Un gage ? questionna Jean.

– Oui, j'ai perdu un pari. Un pari idiot, alors ils m'ont mis à l'amende et j'ai voulu leur montrer que je n'étais pas une dégonflée...

– Soit vous êtes naïve, soit vous avez de mauvaises fréquentations ! C'est un jeu stupide qui pourrait vous coûter cher.

– Écoutez, je vais tout vous raconter... Je m'appelle Claire Legouve.

C'était son nom.

– Hier soir avec mes copains, Marcel et Luce, Luce c'est ma copine et Roberto mon petit ami mais maintenant c'est fini parce que lui et moi...

Jean visiblement agacé :

– Oui, oui, abrégez.

Une moue d'enfant chagrinée, quelques larmes sorties on ne sait d'où, Claire renifla, s'excusa :

– Oui, je comprends, je vous ennuie avec mes histoires de toute façon personne ne m’écoute jamais...

Elle avait baissé les yeux, innocente voleuse.

Jean l’observait, attendri, il lui prit l’épaule.

– Continuez je vous écoute dit-il généreux.

Au ton conciliant, la sauvageonne renaissait. D’un geste sec elle dégagea sa mèche devant les yeux.

– Voilà Roberto que j’ai quitté, n’a pas supporté notre séparation, alors il a commencé à tourner autour de Luce mais Marcel s’en est aperçu et il s’est vengé sur moi. Il a essayé de me forcer mais moi je ne voulais pas... alors comme Luce vit chez lui il l’a mise à la porte... à moins a-t-il ajouté que Luce paie la moitié du loyer. Mais elle ne peut pas, elle ne travaille pas. Quelques petits boulots de-ci de-là... vous savez ce que c’est ? Alors Roberto lui a dit d’aller gagner sa vie... enfin, vous voyez... Marcel n’a même pas bronché pour la défendre. Je me suis interposée et j’ai promis que je paierai la moitié du loyer.

– Et comment ? a-t-il répondu. Oui comment, toi qui passes tes journées à te doré au soleil ?

– Demain j’aurai l’argent, ai-je répondu.

– En volant coupa net Jean.

– Je n’avais pas le choix. Dans deux jours c’est la fin du mois, Marcel a dit qu’il mettrait Luce à la rue... Luce c’est mon amie, la seule que j’ai...

Jean écoutait Claire. Lui racontait-elle des boniments ou bien était-ce la vérité ? Il doutait mais il se dit qu’il ne pouvait laisser ainsi cette jeune femme. Il posa sa main sur la joue de Claire qui se laissa caresser. Son visage encore rouge de sa course folle reprenait lentement son souffle. Ses yeux mystérieux s’affolaient de droite à gauche cherchant à fuir le regard de Jean. La pupille dilatée ouverte comme un parasol en plein jour laissait deviner une profonde détresse.

Elle reprit sa respiration, sa poitrine se redressa sur deux petits seins haut perchés sous un chandail moulé.

– Vous me croyez n’est-ce pas ?

Inquiète, elle rejeta à nouveau sa mèche derrière l’oreille, attendant une réponse qui ne vint pas.

Jean caressa le petit lobe découvert. Claire ne disait rien. Il glissa délicatement son index sur ces lèvres. Il ne savait plus, il était sous le charme. Elle le regarda, le pria du regard, il devina :

– Chhhut... dit-il. Où sont-ils ? Venez...

– Vous, vous croyez ? murmura Claire, vous pensez...

– Pourquoi pas ? Après tout ?

Alors qu’il aidait Claire à se redresser, il se sentit subitement investi d’une mission de solidarité, une compassion soudaine née dans ce visage d’orpheline.

– Allons, c’est de quel côté ?

Claire hésita. Elle leva les yeux sous ses cheveux défaits, tira son pantalon sur ses hanches étroites, s’épousseta et prudente indiqua du bras la direction à suivre.

– Ce n’est pas très loin d’ici, à un quart d’heure de marche.

– Soit, je vous suis.

Sur le boulevard désert à cette heure-ci, les deux silhouettes dépassèrent à pas pressés des pavillons de banlieue anonymes cerclés d'un halo. On s'éloignait du centre pour emprunter des rues plus sombres, plus sales où des poubelles renversées étalaient leur abondance. La misère n'étant guidée par aucun chemin, Claire prit des raccourcis pour gagner du temps. Elle était inquiète.

Et si Jean avait eu pitié d'elle ?

Malgré tout elle avançait dans ce no mans land, un refuge posé au milieu de nulle part. Elle sauta au-dessus d'un vieux grillage rouillé, enjamba un fossé, suivie de Jean.

– Par ici, cria-t-elle.

On s'éloignait maintenant des jardins potagers tracés au cordeau pour traverser un terrain vague encombré de détritiques, de carcasses de voitures. Un dépotoir d'exclus.

Après avoir grimpé une petite butte derrière quelques arbustes rachitiques, Jean aperçut à deux cents mètres environ, un point lumineux, une chandelle fébrile, à l'intérieur d'une caravane.

– C'est là que tu habites ? questionna-t-il, inquiet.

– Oui... enfin Roberto et les autres.

Ils se rapprochèrent.

À l'intérieur, on devinait un grand escogriffe s'agitant de ses longs bras malingres devant la fenêtre. Ils perçurent quelques cris.

– Une dispute de soûlards pensa Jean, peu rassuré.

L'air était humide. Au-dessus du brouillard, le Palais des Papes veillait sur la ville cernée dans ses remparts.

Soudain Jean sursauta. Venu de nulle part avec la précision d'une lame de rasoir, un TGV éperonna la nuit sur des rails d'acier.

Le déplacement de cette masse, rutilante et glacée, aurait entraîné Jean dans une aspiration éperdue, si sa main n'avait été maintenue à celle de Claire.

Secoué, abasourdi, il se retrouva au milieu de la caravane sous le regard médusé de ses occupants.

Claire le sauva de la lapidation.

– Je vous présente Jean,..un ami.

La main dans ses cheveux noirs de dandy, Jean essayait de faire bonne figure. Il sourit :

– Euh, Jean Mersaune... Bonsoir...

Un grand, dégingandé, à l'allure d'un motard, blouson simili cuir chaussé de bottes, s'approcha le premier. Ses cheveux lissés à la gomina il toisa cet intrus. Touchant le revers du col d'un complet veston de qualité, il posa son pied sur les chaussures vernies de Jean :

– Hé, voilà grenouille qui revient accompagné de son crapaud !

Disant cela il leva son long bras de pioche vers Jean, qui le retourna aussitôt.

– Mais c'est un crapaud bagarreur. Moi la bagarre, ça ne me fait pas peur.

Assis dans un canapé rapiécé aux accoudoirs, couleur passée, Roberto, triturant une chaîne en or à laquelle pendait un crucifix, s'interposa la voix caverneuse avec un fort accent italien, :

– Ça “souffit testâ duré” laisse Grenouille s'expliquer.

La main levée, un doigt cerclé d'une énorme chevalière, il lui demanda :

– Ton ami ? bien bien, c'est peut être ton pari ton ami ? on peut voir ? “ tou ” sais bien que le crédit ne fait pas parti de la maison.

Une petite brune falote qui s'était levée se réfugia contre Claire, elle la prit dans ses bras.

– Allons “Louce”, nous ne sommes pas dans un confessionnal ici...

Interpellant Jean :

– Regardez, on dirait une madone de Raphaël.

Pendant que Roberto parlait de ces icônes italiennes, Jean découvrait, perplexe, un décor kitsch. La caravane d'un cirque qu'on aurait oubliée, la dernière carriole qui n'aurait pu suivre la compagnie. Dans cette étroitesse, sous une faible lampe suspendue il voyait le numéro grotesque de deux desperados à l'air mauvais, à moins qu'il ne s'agît de quelques facéties sorties de son imagination.

Pourtant Roberto, les favoris fournis et abondants rejoints par une épaisse moustache, le rire bête et continu campait réellement un spectacle de la désolation.

Volubile il houspilla Claire. Ordurier, les mots se cassaient à chaque syllabe éruptée, marqués par un accent de la démesure et de l'invective.

Jean s'interposa, mal à l'aise :

– Excusez-moi, j'ai raccompagné votre amie jusqu'ici, je pensais bien faire, d'ailleurs j'allais rentrer.

Sur ce, il tourna les talons, prêt à sortir.

– Mais c'est que Mōnsieur est susceptible, voyons « tou » ne vas pas nous quitter comme ça !

Roberto, malgré son pois chiche niché quelque part dans son cerveau avait flairé une bonne affaire. Il ne voulait pas laisser s'échapper ce milord, trop bien sapé pour son goût personnel.

Une idée occupait ses yeux vicieux. Une petite idée certes mesquine, celle qu'il fomentait dans son crâne restreint à l'esprit embrumé.

Tirer parti de ce nouveau venu. Grenouille pour une fois avait pu se rendre utile. Il est des natures faibles où seule la méchanceté chemine. C'était le cas de Roberto.

Il avait toujours tout décidé, même lorsqu'ils étaient venus s'installer dans cette vieille caravane. Aidé de Marcel et surtout de ses bras visqueux, ils avaient pu dérober cette roulotte à quelques romanichels égarés un soir d'hiver sur la nationale 7. Un comble que de voler à des gens de la route ? Pourtant ces deux-là avaient réussi. La caravane avait-elle été abandonnée ? Tout de même. Ils l'avaient remorquée jusque dans ce champ au bord de la Durance, le long de la voie ferrée Paris-Marseille, à moins de cinq kilomètres d'Avignon.

C'est là qu'ils avaient découvert la propriété privée, pourtant il n'en avait pas toujours été ainsi.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 2

Il y a deux ans Marcel travaillait dans une fabrique de cartonnerie d'Avignon. Des épaules de catcheur, gaillard et solide, il se tenait à la tâche jusqu'au jour où Roberto au volant de sa décapotable italienne l'avait pris en stop.

Après lui avoir offert une cigarette, pris un pot dans un bar chic de la rue de la République, il avait commencé à l'entraîner dans cette vie de plaisir, de belles filles et d'argent facile. Marcel l'écoutait, béat. Certains soirs il venait le chercher à la sortie de l'usine. Une fois il s'était pointé à l'usine en compagnie de Claire. Assise sur le capot, dans sa robe rouge moulée, elle semblait la marque du bolide.

Devant les grilles ternes qui s'ouvraient, les ouvriers libérés s'extasiaient devant l'éclat du modèle métallisé injecté de chrome. Marcel sortait alors du groupe des O.S., décontracté, pas peu fier, devant les collègues médusés qui se retournaient en enfourchant leur mobylette, de faire la bise à Claire, peu farouche, tout en mimiques de starlette.

Ainsi au fil des jours, une complicité, où seule la frime avait sa place, lia leur insouciance. Deux grands benêts, insuffisamment affranchi de leur jeunesse.

Les soirées se prolongèrent plus qu'à l'accoutumée rendant les réveils de Marcel plus difficiles. À cela Roberto rétorquait qu'il n'était nul besoin de se lever tôt pour gagner sa maigre pitance. Au contraire les grasses matinées promettaient des jours meilleurs mais :

– C'est la nuit que l'on gagne le plus, disait-il, et je sais où dort la monnaie...

Sans préciser plus. Sous le charme de Claire et de ses yeux, potiche jouissive, Marcel ravi se laissait bercer au gré de ces cillements.

Elle éclatait de rire sans raison apparente, complice insouciant elle qui avait été meurtrie par son beau-père.

Plutôt que d'aller pleurnicher chez l'assistante sociale, craignant qu'on ne lui posât trop de questions, elle s'était enfuie dès ses dix-sept ans dans la rue, trouvant refuge chez Roberto, le fier-à-bras de la bande qui avait toujours manifesté envers elle certains sentiments, du moins le pensait-elle il y a deux ans.

Vivant de cache en cache ils avaient réussi à échapper aux persécutions des services sociaux qui s'étaient mis en quête de la retrouver pour la ramener à la maison où sa mère pleurait la fuite de sa fille chérie. Mais Claire n'avait jamais bien su si elle se lamentait sur son sort ou si elle avait le vin triste.

Aussi, malgré la plainte déposée, à sa majorité Claire lui fit savoir dans une lettre qu'elle ne voulait plus la voir et qu'elle partait pour toujours.

Elle vivait maintenant au rythme de Roberto, de petits larcins, de coups bas ou de coups tordus dont elle profitait également.

Ce n'était pas un garçon regardant du moment qu'elle ne levait pas la voix, ni ne le contredisait d'aucune façon. Elle pouvait coucher avec lui pour lui faire plaisir, bien que parfois elle en éprouvât du plaisir, mais son amour ne pouvait donner plus. Les

sentiments viendraient plus tard. Il avait bien essayé de l'utiliser, mais au jeu de l'amour et de l'argent elle résistait quitte parfois à en découdre physiquement avec son protecteur.

La venue de Marcel créa une diversion de plus dans leur vie décousue. Si elle l'appâtait ainsi c'était davantage pour plaire à Roberto qui cherchait un pigeon pour ses projets fumants.

– La nuit ? avait questionné Marcel, alors qu'il venait de perdre son travail de manutentionnaire.

Depuis qu'il s'était acoquiné avec Roberto il prenait plaisir à rouler dans une belle voiture, à se montrer en compagnie d'une belle fille et tout cela sans déboursier un euro. Roberto bon prince pourvoyait à leur dépense d'une manière généreuse.

Non en vérité le Grand, comme on l'appelait désormais, ne se posait pas de questions. À quoi bon. Une nouvelle vie s'offrait à lui, les routes n'indiquaient aucun itinéraire. Les kilomètres défilaient d'un fric-frac à l'autre, Roberto conduisant son petit monde de myope au gré de son humeur.

Claire dans les mains de ce mégalomane, clone d'Arsène Lupin avec sa casquette à visière, avait tout à craindre de ce manipulateur. Et pourtant

– Oui la nuit, quand tout le monde dort. la place est libre avait répondu Roberto, laissant planer un doute moqueur. Une forme de vantardise que Le Grand savoura, se laissant aller à rêver surtout lorsqu'il tombait sous le regard altier de Claire, complice bienveillante mais combien envoûtante.

Le trio se constitua ainsi sous la tutelle de leur mentor. Les compères promenaient leur vanité, affichant un certain mépris pour les bourgeois qui habitaient dans les quartiers chics d'Avignon. Blasphémant des injures à qui mieux mieux, ils traversaient, klaxonnant tonitruant dans leur coupé l'avenue de la République, histoire de prouver qu'ils existaient.

Se montrer, être vu, frimer, une devise non pas d'apparat mais d'apparence. Cela suffisait à leur donner de l'importance dans cette cité provinciale. En fait, des godiches que leur exaltation ne pouvait trahir ; pas vraiment méchants puisque jeunes, mais un tantinet fêlés tout de même.

Ce fut à la veille des fêtes de fin d'année qu'ils n'amuserent plus, Roberto ayant décidé une virée nocturne. Il avait tout calculé, tout préparé, son plan était infailible. La nuit de Noël il avait donné ses dernières consignes.

– Toi, Grenouille – il l'appelait ainsi à cause de ses mollets arqués posés sur deux hauts talons – tu feras l'échine souple devant la maison du gardien. Claire devait donc se montrer avenante le cas échéant...

– A l'entrée de Roquemaure sur la route des Auvents, nous longerons le canal du Rhône à proximité de la propriété des Esplans. Il n'y a que le gardien..., les propriétaires, les Duclauze, sont partis réveillonner au Brésil.

– Comment sais-tu cela ? avait demandé Claire

– Ne me coupe pas, j'ai mes indicateurs, je ne peux pas te le dire, mais puisque tu me le demandes, saches que c'est " Louce ", qui travaille chez eux qui me l'a raconté.

– Luce !, cette petite bonniche que tu rencontres les mercredis soir, dans tes virées.

Mais avant qu'elle eût continué, Roberto grogna :



– Eh bien oui, mais ce n'est pas ce que tu crois, c'est simplement mon informateur. Un petit verre au Blues'Bar, une lambada à la guinguette et je suis mieux renseigné que la DST. Et puis c'est mes affaires ! Écoutez-moi vous deux.

Prenant la pose d'un chef de tribu, il enchaîna :

Toi Claire tu te gareras devant le portail ; tu feras le guet devant la maison, mais n'oublies pas de relever ton capot. une panne... ! Bon tu as compris !

Disant cela il souriait. Il jubilait de sa finesse, du complot que lui seul avait fomenté sous ses touffes de poils. Il avait toujours voulu commander mais ses capacités n'avaient pu être mises à profit autrefois, bien au contraire on s'était souvent moqué de lui. Il en gardait une rancune.

Maintenant qu'il était le chef, il pouvait organiser son coup dans cette luxueuse bastide provençale.

– Moi avec le Grand, nous entrerons dans le parc en franchissant les grilles par l'arrière.

La nuit venue ils s'entassèrent dans la voiture de sport puis tous feux éteints, ils empruntèrent les chemins de traverse.

– Par sécurité avait dit Roberto.

Vers les deux heures du matin, ils aperçurent la bastide qui se dégageait sous un ciel de glace. Les lieux étaient sombres, isolés. Derrière eux des noirs cyprès à l'allure tourmentée menaçaient.

Ils stoppèrent le véhicule le long du mur. Un clair de lune découpait la silhouettes des fripouilles de la nuit. Se faufilant sur le devant, les deux hommes laissèrent Claire et s'avancèrent le long de la propriété. Marcel sortit une grosse corde de chantier qu'il avait dérobée le matin sur le port fluvial.

Sautant le mur en pierre sèche, ils coururent en zigzaguant dans une haie de buis tendre jusque devant le perron à l'orée d'un grand chêne posé sur une pelouse desséchée. Sans sourciller, Roberto sortit de sa poche un trousseau de clefs à la stupéfaction du Grand.

– Tu. tu as les clefs ?

– Chuuut... Évidemment rétorqua le bandit, c'est "Louce" qui m'a donné un double. Après avoir ouvert les portes, ils pénétrèrent dans un salon couvert d'une épaisse moquette où sur les tomettes patinées à la cire se dessinait un passé rénové. Des bois précieux odorants figeaient le décor de cette demeure bourgeoise. Sur de grandes fenêtres opalines de larges tentures austères d'un pourpre sombre suspendues à des dorures inclinaient au recueillement. Seulement éclairés d'un contre clair de lune, dissimulés d'eux-mêmes, les deux hommes avancèrent jusqu'en son centre. Avide, Roberto rafla quelques pièces posées sur une console Empire. Marcel pétrifié par tant de luxe tourna ses cervicales dans tous les sens, ne sachant par où commencer, lorsqu'une aveuglante lumière jaillie du lustre vénitien, éblouit les deux compères cernés de policiers en armes postés aux quatre coins de la pièce.

\*\*\*\*\*

### CHAPITRE 3

Jean s'était retourné sur le pas de porte de la caravane. Roberto affalé dans le canapé, l'apostropha. Sur le visage boursoufflé des cernes accentuaient ses longs favoris. Inspiré des séries américaines qu'il regardait à longueur de temps, il releva son chapeau mou, fit mine de réfléchir. Son regard levé au plafond de la caravane, il claqua sa langue, but une gorgée de bière, puis se tournant vers Le Grand :

– Si Monsieur a pris la peine de ramener notre Grenouille parmi ses amis, nous n'allons tout de même pas le laisser s'en aller sans le remercier ?

Le ton interrogatif fit sourire Marcel de ses mauvaises dents. Pareil à un mammifère fouineur, il se délectait des sous-entendus de son chef. Il se frotta les mains, les coudées franches. Son instinct flaira la bonne affaire. Sans plus réfléchir, il bondit sur Jean qui n'eut pas le temps de réagir.

– Allons Marcel, calme-toi,... du tact, avec du tact s'écria Roberto.

Penaud, Marcel croisa son regard. Il n'avait rien compris. Alors que Roberto voulait jouer fin, son acolyte ruait dans les brancards.

Luce, une "cagole" qui avait grandi esseulée au milieu des romarins sauvages du Comtat Venaissin était restée depuis le début de la scène, calée entre l'accoudoir et l'épaule de Roberto. Dans sa petitesse, son nez pointu en avancé, engoncée dans un pull trop ample, Marcel l'effrayait. Craintive, toujours soumise, elle avait connu Roberto, un soir dans une boîte de nuit " La péniche " amarrée sur les bords du Rhône.

Impressionnée par ses éclats de voix, le verbe large, ses histoires s'étalant de Naples, sa ville natale à Syracuse, elle s'était laissée séduire par ce grand gaillard moustachu, ami des sirènes... Enlacés sur la piste il lui avait demandé son âge, pariant qu'elle n'avait pas vingt ans, alors que lui se vantait de son âge mûr. Elle l'avait trouvé amusant, blottie sur son torse. Ils se revirent régulièrement, elle subjuguée jusqu'à la confiance.

Ainsi, elle lui raconta sa triste vie de bonne à tout faire, mais surtout les méfaits de son patron, un Monsieur de l'aéronautique. Un vicieux qui se débrouillait de fouiner avec elle dans la buanderie lorsque son épouse recevait ses partenaires de bridge pour un thé récréatif. Prétextant qu'il ne connaissait rien à ces jeux de carte, il se précipitait de l'autre côté du pavillon pour soulever sa jupe.

La malheureuse ne savait comment repousser ce pourceau jusqu'à ce que les menaces se fissent plus pressantes, l'homme cherchant n'importe quel prétexte.

Roberto n'avait pas eu trop de mal à la faire craquer. Deux ritournelles bien enrobées et Luce pour se venger avait dérobé un jeu de clefs au Duclauze.

Au cours du procès, des circonstances atténuantes furent retenues pour les jeunes filles. Elles attendirent la libération des hommes un an de plus.

Maintenant ils formaient une drôle de famille. Dans les griffes de Marcel, Luce semblait une ba-balle à son gros minet, il avait fini par la dépiauter. Roberto, charitable, l'avait prise sous sa protection depuis qu'il s'était brouillé avec Claire. De toute façon Luce était trop faible pour résister à ses oppresseurs. Ce n'était qu'en leur absence, qu'elle trouvait un refuge réconfortant chez son amie Claire.

Marcel éleva la voix. Luce recroquevillée se moucha. Elle n'aimait pas les cris mais le déchirement d'un train et le tremblement de leur abri couvrirent les insultes.

– Le minuit moins douze hurla Marcel hilare, en jetant sa canette par la fenêtre.

À cet instant Roberto sortit un couteau, son index sur la pointe, il menaça Jean :

– La monnaie ! vide tes poches, la compagnie de ces demoiselles n'est pas gratuite... Allez, crapaud !

Le silence retomba sur la fuite de ce monstre d'acier. Jean dédaigneux lança quelques billets à terre que Marcel se hâta de ramasser puis il ouvrit la porte pour sortir de ce guêpier non sans avoir entendu la voix de Claire suppliant :

– Tu reviendras dis, tu reviendras.

Bouleversé mais incrédule, il répondit vaguement avant de rejoindre la nuit :

– Je ne sais pas. Peut-être...

Au bout du champ, les mains dans les poches il se retourna pour regarder ce faible point lumineux. Il croyait à peine à cette rencontre. Ces coups de gueule, ces menaces à peine voilées et puis cet appel de Claire. Qu'avait-elle pu vouloir lui dire ? que lui voulait-elle ?

Après tout il ne la connaissait même pas, il ne savait rien d'elle. Avant elle il avait sa vie alors pourquoi chercher un sens à cette demande.

Il rejoignit les premiers chemins de terre avant de déboucher dans un lotissement à l'extérieur de la cité. Sur le boulevard Saint-Ruf il retrouva sa voiture garée sur le parking désert à cette heure-ci. Pensif, il démarra.

Demain il retournerait à la librairie.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 4

Le mois d'avril pointait timidement dans les campagnes du Vaucluse. Les berges du Rhône humides et souillées de pluies abondantes de Pâques fleuraient bon sous le soleil de midi. Les péniches pontées, mornes, s'allongeaient, le long des quais empierrés ruisselant encore des marchandises chargées la veille.

Le fleuve serein coulait dans la masse argileuse. De l'autre côté, sur l'île de la Barthelasse, des cafetiers avaient osé étaler quelques tables à la terrasse. L'eau encore présente sur ce sol spongieux scintillait sur les chemins boueux. Jean flânait au hasard des espaces encore praticables. Sous sa veste trois-quart qu'il avait entrouverte, il prit dans la poche intérieure un livre. Alors qu'il cheminait ainsi sous les saules, là où le soleil était le plus clair, il s'entendit interpellé. En face de lui sur un banc public, des bras s'agitaient, une silhouette fine s'avança, la personne souriait, un sourire large et bienveillant.

– Claire, s'exclama-t-il ?

Oui, c'était bien elle. Depuis cet hiver il ne l'avait plus revue. Il n'avait pas cherché à vrai dire depuis ce soir, dans cette caravane. Il n'était plus retourné.

Elle paraissait plus détendue, rêveuse elle se leva, s'avança, lui tendit la main.

– Je vous ai reconnu tout de suite dit-elle.

Jean la contempla. Il la redécouvrait à la lumière du jour. Sa tête capuchonnée, ses contours fins et chaleureux l'apaisaient. Ses bouclettes blondes dessinées sur l'arrière de la nuque frisaient sur ses épaules molletonnées. Il paraissait impressionné. Il n'osait rien dire, il n'osa rien.

Bien souvent il avait pensé à elle, à sa détresse ce soir-là, mais il n'avait pas eu le courage de retourner là-bas, face à ces deux minables. Il n'était pas très fier de lui. Ce n'était pas dans sa nature mais il s'était senti mal à l'aise dans ce cloaque.

De nouveau il l'observa dans son manteau d'où s'échappaient deux longues jambes moulées dans un collant noir. Elle avait retiré sa main de la sienne que la surprise avait conservée. Il s'excusa, confus. Elle lui sourit à nouveau. Il lui proposa un verre à la terrasse. Elle refusa. Ils cheminèrent alors sous les peupliers où les flaques reflétaient un soleil voilé.

Les deux silhouettes côte à côte, s'effleuraient à peine sur le chemin mais une douce chaleur s'emparait de leur personne. Insaisissable, impalpable, mais elle était là. Jean la ressentit mais ne put l'exprimer.

Ses pensées lancinantes avaient toujours gardé en mémoire ces retrouvailles. Il ne se l'expliquait pas mais il avait toujours su qu'il était resté quelque chose de ce triste soir. Une prémonition, un sentiment inavoué enfoui qu'il retrouvait aux premiers

jours de printemps. Il se reprochait de ne pas avoir essayé de la revoir. Il s'accusait intérieurement de lâcheté même.

Son visage se figea, une crispation le rendit ombrageux, muet. Ce fut Claire qui le sortit de son mutisme.

– J'ai pensé à vous, à toi, après... ce soir.

Elle aussi donc ; peut-être qu'elle avait souffert également, peut être qu'elle l'avait attendu.

Jean était inquiet et passionné. Il redoutait cette épreuve, il ne voulait plus penser à ce triste hiver, à sa course poursuite, à cette caravane, mais il ne put réprimer un sentiment de curiosité.

– Tu es toujours là-bas... avec eux...

Il allongea son bras dans une direction inconnue pour marquer le vague de sa question, pour montrer le peu d'importance qu'il lui donnait. Une question superflue, insignifiante qui n'appelait pas de réponse, du moins une réponse que l'on voulait ignorer, une réponse que l'on redoutait, une sentence que Jean ne voulait pas entendre. Une question qui le préoccupait depuis toujours.

– Non répondit Claire, l'air absente. Ils devenaient mauvais, surtout avec Luce. Ils la brutalisaient sous n'importe quel prétexte... et puis Roberto s'est battu avec Marcel un soir de beuverie...

Elle cherchait :

... Une nuit qu'ils avaient trop bu je crois que Roberto a mis le feu à la caravane. J'ai vu des flammes partout. J'étais allongée... les pompiers criaient... Je ne sais plus... j'ai réussi à sortir, à m'échapper, en cinq minutes la caravane était réduite en cendre. Les autres avaient pris la fuite en traversant la voie ferrée... j'étais complètement hébétée, je cherchais Luce et puis les secours m'ont conduit à l'hôpital d'Avignon.

Claire marqua une pause, un silence, cherchant le fil de son histoire mais les souvenirs s'entremêlaient et se déchiraient. Un trouble qui resurgissait et qu'elle s'efforçait vainement de refouler.

– Et, et Luce murmura Jean, soucieux.

Luce était-t-elle avec elle ou l'avait-elle imaginée ? Elle ne s'en souvenait plus. C'est dans la voiture du SAMU qu'elle avait appelé Luce. Les pompiers, les gyrophares, le roulement et puis cette affreuse sirène. Ensuite tout était devenu trouble. Les visages au-dessus d'elle, ses mains, ses bras qui ne lui appartenaient plus, son corps qui se perdait dans ce froid, sa tête... Sa tête qui tombait dans le vide, enfin cette pression suivie d'un flux d'oxygène qu'on lui appliquait sur la bouche avant qu'elle ne s'évanouît.

– Luce ? répéta-t-elle.

Claire cheminait toujours à petits pas à côté de Jean, elle avait entendu la question mais elle n'avait pas de réponse. Tout s'embrouillait dans ses pensées. Pourtant Luce était présente dans ses souvenirs, aussi loin qu'elle cherchât. Elle la voyait lui donnant la main alors qu'elle marchait dans les rues d'Avignon, sur le boulevard de la République. Elle rit même de ces saltimbanques grimés tournant autour d'elle sur un air d'accordéon. Elle avait entonné la chansonnette avec eux, de ses yeux malicieux. C'était quand ? Claire redoutait ce combat engagé contre elle. Depuis ce

terrible incendie plus rien n'était comme avant. Cette vie volage et décousue dans le sillage de Roberto au volant de sa décapotable, épris de vitesse mais surtout de folie, l'avait leurrée. Insouciante dans des artifices de jouissance, elle s'était laissée aller impuissante.

Bien sûr Roberto, bon prince, la récompensait de ses faveurs, mais son désir n'était jamais assouvi. Non qu'il abusât de ces plaisirs charnels, Claire à ce moment n'y trouvait rien à redire mais il se montrait de plus en plus possessif, considérant son amie comme sa chose. Il en venait ainsi à l'exposer comme une vitrine qu'il décorait à sa guise.

Au début Claire pensait qu'il la gratifiait ainsi, en remerciement de ses services rendus et puis cette opulence ne lui déplaisait pas, même Luce l'enviait.

Tel un trophée, elle paradait en compagnie de son seigneur jusqu'au jour où celui-ci s'était montré plus pressant. Une première fois elle avait refusé. La chose semblait acquise mais Roberto, mielleux, usa de sensiblerie et de faux-semblants. Claire avait cédé. Elle finit par se prostituer, non pas sur les trottoirs des boulevards périphériques, là où les hommes sont communs et vicieux disait Roberto, mais dans leur petite caravane, dans l'intimité. Un cercle privé en quelque sorte. C'est à ce moment que Marcel devint violent avec Luce. Comme cela ne suffisait pas, sous la menace et les coups, au début de simples réflexes pour Roberto en manque d'arguments, elle dut participer à ces opérations délictueuses, ces minables casses dans des épiceries de quartiers puis dans des villas de faux riches, jusqu'à cette fameuse nuit chez les Duclauze.

– Et Luce répétait à nouveau Jean, timidement.

– Luce répondit Claire, vaguement..Luce, je sais pas. elle est morte.

– Morte ! s'exclama Jean.

– Oui, le soir de l'incendie je crois. Ils n'ont pas réussi à la sortir à temps, non ! ils ont réussi à la transporter hors de la caravane,... mais elle ne respirait plus, elle ne respirait plus c'est ça...

– L'as-tu revue, à l'hôpital peut être ? questionna Jean.

Claire se troubla :

— Non... euh, non, je ne sais plus.mais je dois rentrer, il se fait tard.

– Où habites-tu maintenant, veux-tu que je te raccompagne ?

Ils parvinrent de l'autre côté de l'île à proximité de la Tour Philippe le Bel. Claire le visage assombri, leva les yeux vers ce promontoire là où le ciel lavande du midi inondait de ses à-plats les chaudes collines de Tavel.

Sans un mot ils approchèrent de la forteresse à l'abri de laquelle Jean s'était arrêté. Il n'osait plus parler de Luce. Toutefois, aussi redoutables qu'elles fussent, ses pensées ne pouvaient s'ordonner dans son questionnement. La chaleur des premiers jours de printemps lui collait maintenant à la peau. Il ressentit une moiteur, une gêne épidermique. Il s'étira le cou comme pour conjurer cet envahissement malsain du doute. Il la regarda fixement. Il ne sut si son regard l'avait heurtée, ni si sa pensée avait transpiré dans ses yeux bien qu'il se gardât de tout jugement. Le fait est que dans une sorte d'enroulement du corps, telle une vrille qui s'enfonce, Claire tomba à ses pieds évanouie.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 5

Dans le loft cossu sous toit pentu dominant la Place Crillon le jour finissant languissait, ne voulant pas céder à la nuit. La lampe de chevet, sous son abat-jour pincé, arrondissait la lumière au plafond. Sur un lit céruse disposé au plus près d'une large fenêtre Claire dormait.

Il faisait bon sous ces combles aménagés, aussi Jean avait pris la peine de déshabiller Claire. Assis à ses côtés, il la regardait seulement vêtue d'un soutien-gorge rose pâle et d'une fine culotte de soie. Ses jambes repliées allongeaient ce corps fin et fragile. D'une touche de l'index, il repoussa une mèche tombée devant ces yeux clos.

Jean était troublé devant cette femme dévêtue. Des sentiments flous de collégien aux prises avec sa libido envahissaient sa pensée. Certes il avait eu des aventures, mais cela s'était toujours mal terminé. Il n'avait connu que des moments ordinaires, des rencontres banales, pas de quoi en faire une mélopée. Idéaliste, il attendait le coup de cœur, l'amour passion. Un scénario de film à l'eau de rose.

Mais c'était un timide et son spleen n'avait pu dépasser les limites de son fantasme.

Lentement il effleura sa cuisse, glissa sa main sur cette peau chaude et assoupie, caressa ce petit pied et ferma les yeux. Subitement il se leva heurtant le montant du lit, Claire se réveillait. Elle regarda hagarde autour d'elle, s'aperçut qu'elle était déshabillée, tira aussitôt le drap.

– Comment, où suis-je ?

Sous son visage blême à peine coloré aux lèvres, la voix était plaintive, le timbre faible. Elle s'appuya sur le coude. En face d'elle les carreaux de la fenêtre teintés de nuit reflétaient son image désordonnée. Le miroir cassé d'une jeune fille aux cernes sombres, les joues creusées de souffrance. Le drap jeté sur ses épaules accentua ce contraste où se mêlaient parfum de femme volatile, enivrant et solitude sensuelle et charnelle. Une femme qui malgré les apparences se diluait un peu plus chaque jour..

– J'ai soif. un peu. dit-elle, regardant Jean resté assis, camouflé dans l'ombre.

— Il faut que je rentre. ajouta-t-elle, esquissant un mouvement pour se lever mais s'apercevant à nouveau de sa nudité elle se saisit de son pull.

Jean lui tendit un verre d'eau. il souhaitait tellement qu'elle demeurât ici, avec lui, dans son appartement. Il la voulait pour lui, mais il ne savait pas comment le lui dire. Il regrettait de ne pas l'avoir secourue cette nuit quand elle le lui avait demandé. Il n'avait pas entendu son appel. Maintenant il avait du remords. Il voulait réparer. Elle avait besoin de son aide, il ne la laisserait pas s'en aller une nouvelle fois.

– Claire, ne pars pas, reste avec moi, je t'ai amenée ici, chez moi, tu étais trop faible, je veux te donner mon amour, tu seras heureuse avec moi. Je regrette de ne pas l'avoir compris plus tôt, mais nous rattraperons le temps perdu... reste Claire.

Claire s'était assise sur le bord du lit. Lentement elle s'habillait tournant le dos à Jean, par pudeur ou pour ne pas montrer son regard inquiet.

Elle était trop faible pour réfléchir, elle n'entendait pas ce qu'il disait, du moins elle ne savait pas ce qu'il voulait. Elle avait tellement été trompée par le passé. Se passant les mains dans les cheveux pour les rejeter derrière ses oreilles elle se leva, dominant Jean resté accroupi :

– Non, ... je ne peux pas rester, tu te trompes.

Claire ne connaissait rien de l'amour, elle en avait même peur. Une caresse, un mot gentil l'effrayait. Elle tenait cela de son enfance lorsqu'elle habitait avec ses parents. L'aînée sans cesse sollicitée pour des tâches ingrates, elle avait assumé les déboires de sa mère. Elle aurait voulu goûter les joies de la jeunesse mais la vie en avait décidé autrement. Elle vivrait avec son secret qui la hantait.

C'était seulement sur le chemin de l'école qu'elle retrouvait la naïveté de ses douze ans. Insouciance, dans la fraîcheur du matin, une marguerite dans les mains, elle flânait à travers champs, écoutant au loin la cloche du village qui lui signifiait son retard. Elle coupait à travers champs, sautait les ruisseaux pour arriver essoufflée dans la cour de l'école. C'était les seuls moments où elle se sentait protégée, près de sa maîtresse d'école, une gentille dame au chignon torsadé.

Son beau-père, un maçon coulé dans du béton, cassé par de dures journées était un rustre, un père totémique. Aussi lorsqu'il prenait Marion, sa petite sœur sur ses genoux, Claire se hérissait de le voir la caresser de ses mains calleuses. Elle souffrait en silence.

Se souvenait-elle de certaines nuits où cet homme bourru, sentant la transpiration entrain dans la chambre, soulevait les draps et la touchait de partout ? Claire se disait qu'elle n'avait pas inventé cette histoire. Ces souvenirs douloureux et malsains hantèrent très longtemps ses pensées. Depuis elle n'avait jamais pu se donner avec sincérité. Elle croyait toujours à une supercherie de l'homme. Roberto comme Marcel n'avaient-ils pas abusé de sa faiblesse ?

Cette malheureuse rencontre l'avait conduite à sa ruine morale. Pensant combattre ses sentiments, elle s'était mise à jouer par dérision ou par provocation avec ses émotions, faisant croire à ses partenaires que dans ces jeux elle avait trouvé l'amour.

Ainsi, elle préféra posséder plutôt que de subir comme autrefois. Roberto la promenait dans ses allures de macho mais elle savait bien au fond que cette image n'était que superficielle. Il ne pourrait jamais la conquérir pleinement. Tout n'était qu'illusion. Seul son corps flasque, meurtri à jamais s'abandonnait mécaniquement. Elle en avait fait le deuil, la rupture était consommée depuis son enfance.

Elle ne montrerait plus sa vraie nature. Faire semblant, se parfaire dans un jeu où tout ne serait que décor et son personnage un rôle de composition. C'était sa force, c'était son armure et la douce quiétude des jours devait au rythme des saisons passer sans pénétrer cette chair à fleur de peau.

Maintenant face à Jean, elle ne pouvait plus retrouver cette dignité, elle n'avait pas la force de tout lui expliquer et puis qu'elle importance !

– Non, je dois m'en aller...



Elle se leva, se dirigea vers la sortie. Jean posa sa main sur la poignée, retint l'instant d'un doute cette main dans la sienne, mais le pêne grinça dans la gâche libérant la porte.

A demi-retournée, la jupe longue se mut en une ondulation autour de ses jambes. Le dos légèrement cambré sur le côté, un air de fuite amoureuse dans lequel se jouait le destin de l'héroïne affolée, le visage ambré des statues romaines la tragédie de Claire ne faisait que commencer avant qu'elle ne disparût dans l'ascenseur.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 6

En ce début de juillet, les premiers jours du festival envahissaient les rues d'Avignon. Un amoncellement de cartons ficelés, collés, placardés sur le millimètre de mur encore disponible. Tournoyant au gré du mistral, s'agrippant aux punaises à la moindre rafale, les affiches écornées s'agitaient interpellant le passant curieux, vantant les spectacles imprimés en noir et blanc, parfois écrits à la main.

Tout l'îlot des Serruriers n'était que fanions en folie, affichettes bariolées, murs tagués, dessins bigarrés.

Des personnages peints en noir, mystérieux, figuraient des tragédies Shakespeariennes recto-verso alors que d'autres s'affichaient désinvoltes, pimpants, hilares sous les traits d'un crayon fantaisiste enlevés comme dans une comédie de Feydeau.

Le choix n'était plus dans la nature, il était dans tous les théâtres de la cité Avignonnaise.

Guignolesques, bouffis de maquillages, les saltimbanques chahutaient les badauds surpris de tant de hardiesse. Le tambour en embuscade, la trompette béante, les petites troupes dansaient sur le pavé au rythme d'une salsa brésilienne.

À la terrasse des cafés, les jeunes gens discutaient du festival OFF, celui qui ne se produisait pas dans la cour du Palais des papes, celui qui n'était pas sacré.

Mais, pour ces jeunes gens le temps était aussi profane, s'égrenant à l'infini, sans rythme, sans heure. Leur jeunesse défiait le temps.

Les artistes clamaient haut et fort des critiques sauvages, des satires sarcastiques sur des pouvoirs déchus, s'époumonant sous les tours du Palais. Mais l'édifice était solide, ferré dans ses geôles inquisitoriales, bien ancré dans ses souterrains moyenâgeux. La plainte des insurgés du spectacle glissait sur le roc papal.

Le pape en moins, le décorum était le même. Dans Avignon en fête, c'est au théâtre du « Chien Qui Fume » que la petite troupe peaufinait les dernières répétitions.

Assis à l'orchestre, Maurice dictait sa tragédie aux comédiens. Il avait imaginé ce drame un soir de révolte.

Après de brillantes études d'architecte il avait épousé Régine, une femme d'exception, aimait-il dire. Cadre d'entreprise elle effectuait de nombreux déplacements en vue d'une politique commerciale agressive. La rentabilité, la performance, la rigueur, en un mot la réussite des classes supérieures ne lui avait pas laissé le temps d'avoir un enfant.

Pourtant Maurice aurait aimé, mais il n'avait pas voulu contrarier la carrière de son épouse. Leur bonheur était complet jusqu'au jour de l'accident.

Comme tous les malheurs, celui-ci entra dans sa vie sans prévenir, brutalement, sans aucune mesure.

Un coup de fil de la gendarmerie et les événements s'étaient déroulés sans lui, hors de sa conscience. Une perception diffuse de l'événement, une attente imperceptible. Des heures, des jours vécus dont il se sentait étranger.

Une question lui revenait sans cesse.

– Pourquoi nous ? ce n'était pas possible, pourquoi ?

Un trouble, une angoisse qu'il ne pouvait contrôler. Quelques mois plus tard, il s'accusait, se reprochant de n'avoir pu rien faire.

Dés cet instant, ses projets, ses plans, ses esquisses lui parurent dérisoires.

– Bâtir, pourquoi ? Construire... pour qui ?

A la disparition de son épouse s'ajoutait le remords de n'avoir pas eu cet enfant. Il aurait tant aimé une fille. Aussi, pour rompre définitivement avec ce douloureux passé, à plus de quarante ans, il quitta un matin sa Bretagne natale, là où les pierres s'alignaient d'elles-mêmes, où les hommes s'interrogeaient toujours sur leur alignement mais où lui n'avait plus de réponse.

Il fuyait mais ses semelles restèrent crottées malgré cette folle poursuite dans l'oubli.

Il erra. Après un passage à Paris, près de Montmartre il exorcisa sa douleur, griffonnant quelques confidences. Plus ordonné, moins perturbé mais combien engagé il se mit à écrire, d'abord pour lui, puis pour le faire savoir, enfin pour partager.

Dans son errance il descendit dans le Sud, non pour y chercher le soleil, mais la quiétude, la sérénité. Il emménagea dans un petit appartement de la rue des Serruriers à l'abri des remparts.

Trois ans maintenant qu'il participait au festival. Cette année, des amis italiens de la Commedia Dell' Arte s'étaient joints à sa troupe. Parfois, tard dans la nuit, quand le sujet leur piquait la langue, ils débattaient de la condition d'artiste. Le puriste, l'incompris, comme eux, égratignant au passage les Nice People et autre Star Académie, nouvelles étoiles cathodiques montantes mais combien éphémères.

Maurice à l'écoute de ces critiques existentialistes s'évadait, l'espace d'une soirée, moins torturé dans ses pensées. Sans le savoir, l'engagement de ces jeunes gens, leur foi, leurs mots fougues le reconfortaient.

Ce soir, il réunissait les comédiens avec lesquels il préparait depuis cinq mois son spectacle dans l'Off. Il voulait réussir sa saison, convaincu de sa passion.

– Allons les enfants ! reprenez vos places.

La voix était chaleureuse mais ferme. Maurice n'admettait pas d'égarement, il voulait de la conviction.

– Non Claire ! tu n'es pas dans le jeu. Redresse la tête vers le public. N'oublie pas que ton personnage est un être tourmenté, une fille que la vie a rejetée... Tu dois montrer ton désespoir au public...

Durant trois mois Claire avait recherché un emploi avant de se joindre à cette troupe par l'intermédiaire d'un organisme de formation. Elle y avait trouvé des copains, sinon des amis. Parfois elle avait voulu se confier plus volontiers à Maurice qui la rassurait, mais elle n'osait pas.

Ce rôle lui seyait à merveille. Son histoire se confondait avec son personnage. C'était peut être pour cette raison que Maurice la trouvait excellente. Il ne savait rien de son passé, d'ailleurs elle n'en parlait jamais, esquivant les moindres questions qui

pouvaient la mettre en danger. Cependant, il remarquait chez cette jeune femme une part de solitude. Il ne lui en parlait jamais mais à sa façon de l'accompagner dans son rôle, les autres soupçonnaient quelque chose d'indéfinissable. Rien ne se disait mais le geste suffisait.

Le ton moins pressant, plus langoureux, Maurice reprit :

– Voilà c'est mieux, regarde de mon côté, même si tu ne me vois pas, voilà. la bouche entrouverte..., là c'est bien.

Claire s'exécutait, docile, charnelle, le corps jeté en avant, prête à en découdre. Un compte à régler ou bien était-ce un don de soi, un don qui n'attendait pas de retour ?

Elle clamait sa tirade gorge déployée, dents serrées, poings fermés, expulsant sa colère imaginaire. Son plexus se soulevait, l'ouragan de la révolte postillonnait côté cour. Volte face, elle tapait sur la poitrine de son partenaire son injustice, son visage pourpre de sang, un sang souillé de tant de souffrances tachait le blanc de ses yeux.

Révoltée, elle se déchirait face à cet homme qui l'avait trahie. Crescendo, elle hurlait avant de se jeter dans un fauteuil de décor, le visage défait, sanglotante.

Maurice l'observait. Il ne la quittait pas des yeux. Sur la pointe des pieds, il s'accrochait au texte, le précédait confusément, le chevauchait amoureuxment, poursuivant syllabe après syllabe, suivait pause après pause chacun de ces mouvements, enfin s'agrippant à son pupitre, se mordait la lèvre avant de rejeter sa mèche en arrière, satisfait.

– Bravo Claire ! Bravo ! c'était génial ! continue mon petit.

Alors que Fred, son partenaire donnait la réplique, une porte du fond de la salle s'ouvrit. Un homme entra dans le noir. Personne ne prêta attention à cet inconnu. Le pas traînait sur le carreau. La silhouette s'avança dans la pénombre traversée seulement par un filet de soleil couchant. L'habit froissé glissa le long des travées. L'air était chaud sous le plafond clairsemé de spots fixés à des barres métalliques.

Sur le plateau, les comédiens continuaient à s'affronter dans des éclaboussures verbales, acerbes. Le geste fougueux, désordonné, Claire toisa son partenaire au plus près, le menton hardi pointé sur le devant de la scène.

Soudain, son attention se dissipa.

Au-delà des projecteurs, là, au fond, cet homme ? Se protégeant des lumières vives, elle pinça ses yeux, son front se rida. Inquiète, elle écarta brusquement Fred, s'avança, son doigt pointé au-dessus des épaules de Maurice mais elle n'eut pas le temps de crier.

Un bruit sec claqua. Un son fusa.

Une balle traversa l'espace le temps d'un instant, d'une seconde. Un temps bref où la vie d'une personne était en jeu, où le hasard d'un mouvement condamnait la femme visée, où la trajectoire suivait son destin, où plus rien ni plus personne ne pouvait intervenir, où le projectile meurtrier touchait sa cible.

La fatalité atteignit son but, elle s'écrasa comme un mégot à l'odeur cramoisie, douloureuse brûlure. Le corps était percé, finement, de la même façon que l'on eût enfoncé une pointe dans une matière noble. Claire se ramassa sur elle-même, pliée en son centre, les mains jointes sur son ventre rouge sang.

La gorge nouée, nauséuse, un filet de salive envahit sa bouche. Ses papilles déglutissaient ce liquide épais, pas désagréable, mais qui l'empattait. Sa tête bascula sur l'épaule, elle oscilla sous le faisceau des projecteurs.

Éblouie, la voilà aspirée dans un autre monde, emportée par des cris, des hurlements, des pas de course. Une éclipse se posa sur ses yeux. Claire s'écroula entourée de ses amis affolés.

Maurice debout, regardait là-bas cet homme qui s'enfuyait, laissant battre la porte d'entrée, une porte de saloon couinant qui n'en finissait pas de s'éventer.

D'un bond, il se retrouva dans la fosse d'orchestre, jetant les chaises pliantes à la volée pour se frayer un chemin plus rapide.

Dehors la chaleur était pesante, plus étouffante encore dans les ruelles enchevêtrées à l'intérieur des remparts.

Maurice se jeta à la poursuite de l'inconnu, mais des touristes le cornet à glace sous le nez, regroupés sous les corniches médiévales, attentifs aux paroles d'un guide freinèrent sa progression. D'un revers de coude il écarta ces badauds, sépara bien malgré lui un jeune couple avant de reprendre sa course.

Arrivé à la rue Carrosserie devant la Chapelle des Pénitents Gris, l'inconnu franchit le petit pont et disparut dans le cloître.

Maurice l'avait vu, il entra dans la petite chapelle où la fraîcheur des lieux saints apaisa son esprit échauffé. Il contourna religieusement le petit déambulatoire derrière le baldaquin d'autel et chercha l'homme en vain.

Il poussa une porte sur le côté du chœur qui s'ouvrait sous une galerie couverte dans un jardin. Le long des hauts murs s'accrochaient des lianes de lierre drues que le soir assombrissait davantage. Maurice dans sa crainte imagina une main feuillue tentaculaire, il frissonna.

Il écouta le murmure lointain de la rue qu'il confondît avec l'écoulement d'un jet de fontaine. Dans le bassin, l'eau formait des ronds harmonieux répétitifs et larges, le clapotis fluide chantait les louanges de l'espace sacré. Inquiet, il s'adossa contre un mélèze épanoui par tant de siècles de villégiature, son cœur battant la chamade.

Le lieu opérait un charme, il ne cherchait plus, il fixa le ciel absent, il avait oublié.

Là-haut les nuages parcouraient le monde, peut être avaient-ils survolé Quimper sa ville natale ? Sa famille, sa mère, Régine... son passé ressurgissait pêle-mêle au-dessus de ce jardin des Hespérides.

Alors qu'il contemplait ce ciel oublié de la terre, une forte main lui serra l'avant-bras. Cette poigne et la douleur qu'elle suscita ramena Maurice sur ce bas monde.

Il pivota et découvrit une bure de moine sous laquelle la moitié du visage lui souriait. Ils restèrent ainsi un bref moment, l'homme du silence et Maurice le discoureur de tragédie humaine. Dans le regard de l'homme de foi dissimulé sous l'ombre de son capuchon rayonnait l'éclat de sa révélation divine. Ses joues pleines sans pilosité apparente étaient gonflées de sérénité. Maurice ne pouvait lui donner un âge, un homme d'une certaine maturité avec la grâce d'un Bienheureux, il inspirait confiance. Maurice se sentit rassuré.

– Un homme est entré ici, je le cherche dit-il confus, presque en s'excusant oubliant l'événement dramatique.

– Ici, il n’y a que nous répondit le moine, seulement des serviteurs de Dieu, des frères de la congrégation des Pénitents. Nous sommes une petite communauté repliée sur notre foi. Personne ne peut pénétrer ce lieu sans y être invité.

– Mais je vous assure qu’un homme, un homme dangereux s’est réfugié ici. Tenez, il est entré par là.

Maurice indiqua la porte par laquelle il avait suivi l’agresseur.

– Vous faites erreur mon fils, cette maison est celle de Dieu, les seuls frères qui y demeurent sont ceux de notre église.

Lui tenant toujours fermement le bras, le moine dirigea Maurice vers la sortie.

– Mais je vous assure, insistait Maurice, je suis certain il se cache ici.

Mais la force du moine et surtout son regard qui s’était subitement durci obligea Maurice à céder sous la pression de l’esprit vivant. Sans peine, il se retrouva sous le porche d’entrée avant que la lourde portière ne se refermât sèchement.

À son retour au théâtre, il se précipita dans la petite salle réservée à la préparation des comédiens. Sur un canapé, Claire entourée de Fred, de Pierrot l’éclairagiste, d’un homme que Maurice devina être le médecin, le regardèrent entrer.

– Ce n’est rien dit ce dernier, une grosse éraflure sur le flanc. Le projectile n’a fait que traverser les chairs mais elle a perdu beaucoup de sang. Dans quelques jours il n’y paraîtra plus. Je vous donne mon ordonnance pour l’hôpital.

Maurice prit l’imprimé, le docteur l’attira discrètement à lui.

– Vous devriez porter plainte...

– Non, non ! murmura Claire à demi-consciente, je ne veux pas, je ne veux pas la police.

L’attendrissement de ses yeux contrastait avec sa virulence scénique. Elle suppliait Maurice de la protéger. La tête retombée sur l’épaule, son corps allongé sanglé d’une bande blanche la faisait ressembler à une odalisque sur ces oreillers piqués empruntés à un décor de tragédie. Affaiblie, la main tendue vers Maurice, elle suppliait. Pierrot s’écarta sur le côté, Fred se redressa. Maurice s’agenouilla devant son égérie enferma sa main glacée dans les siennes. Peu à peu la chaleur revenait. Il croyait en elle comme à une autre chance. Cette femme à laquelle il était secrètement attaché porterait son espoir. Il n’y avait jamais eu de véritables échanges entre eux mais dans son regard il avait décelé les empreintes d’un passé douloureux. Impossible pour lui d’exprimer ce qu’il ressentait, mais dès leur première rencontre il s’était enthousiasmé pour cette femme rebelle. Il revivait dans son silence sa jeunesse meurtrie.

Délicatement il lui glissa à l’oreille :

– Ne crains rien mon petit. je suis là. Repose-toi.

– Le spectacle..la pièce répondit Claire, le cou tendu.

– Tout va s’arranger nous avons notre temps, tu as beaucoup avancé ces derniers jours, avec Fred nous attendrons, ne t’inquiètes pas...

Rassurée, Claire reposa la tête sur des rideaux emmêlés sur le sofa.

Elle s’endormait lorsque deux ambulanciers prévenus par Fred la conduisirent à l’hôpital.

## CHAPITRE 7

Dans la pièce obscure au-dessus de la sacristie les deux compères assis face à face sur un tabouret chuchotaient nerveusement. Roberto reprochait à Marcel d'être venu ici.

– Je te dis qu'il ne m'a pas vu entrer, s'énervait Marcel.

– Je t'avais prévenu... les curés ne savent rien de moi. Ils pensent que je suis un paumé, un RMIste et leur charité chrétienne n'a pas pu résister à mes jérémiades. Ici, je me la coule douce...

Disant cela Roberto grimaça un mauvais sourire autour de deux dents recouvertes d'or.

Depuis qu'il s'était réfugié dans ce cloître à la suite de l'incendie de la caravane, il vivait sous une fausse identité afin d'échapper aux poursuites de la criminelle. Il niait toujours les faits jurant qu'il n'était pour rien dans ce drame mais la police le recherchait pour tentative d'homicide sur Claire Legouve espérant éclaircir également la disparition de Luce Pingeon.

Le père Joseph supérieur du couvent lui avait donné asile sans réellement connaître ce passé trouble mais n'avait pas voulu juger cet homme, ne le questionnant jamais. Miséricordieux, ouvert, il l'avait accueilli dans sa communauté comme un frère, un civil au service des religieux.

Roberto lorsqu'il n'était pas complètement saoul s'occupait de jardinage, parfois il aidait aux cuisines dérobant sans vergogne quelques bonnes bouteilles de vin à la barbe d'un moine sans âge. Il buvait le soir dans sa chambre à l'écart, fulminant sa revanche.

Depuis que Claire l'avait quitté il cherchait par tous les moyens à la retrouver. Il n'avait pas supporté son départ.

Il avait ordonné à Marcel de fouiller tous les quartiers d'Avignon. Son complice de toujours squattait un taudis sous la Porte Saint Joseph au bord du Rhône. Aidé de quelques indicateurs de la misère que la manche portait aux quatre portes de la cité, il avait obtenu un vague signalement de cette introvertie mélancolique.

Quand il l'avait vue au théâtre jouant la comédie il n'y avait pas cru.

– Je ne pensais pas qu'il s'agissait d'elle, cette traînée, pfeu ! tu l'imagines actrice, non mais.. ? Je suis revenu le soir à la répétition. Tu comprends, elle pourrait parler ?

Roberto le coupa net, l'œil noir, la lèvre retroussée :

– Parler à qui ? Qui la croira ? hein ?

– Elle racontera que c'est toi qui as mis le feu à la caravane, et Luce.

– Ça “souffit”, tu m’énerves avec tes regrets, Madré Madone !... De toute façon elle n’a pas de preuves, personne n’a de preuves, alors d’ici qu’on vienne nous dénicher dans ce cloître de demeurés ! Non j’ai une meilleure idée, voilà ce que tu vas faire... Alors que le ciel s’assombrissait sous de gros nuages lourds, l’odeur remontait des égouts. Dans le canal qui longeait la rue, une grosse roue à aube tournait dans le vide martelant la machination des deux hommes sous une lumière d’un mauvais jaune. Un tête à tête complice où les deux éminences grises installées aux portes de la chapelle des innocents complotaient dans la moiteur d’un orage. Un conciliabule d’hérétiques où la trahison de Roberto rivalisait avec la perfidie d’un Marcel. Recroquevillés dans leur manigance abjecte, on eut cru ce soir-là que le diable enrôlé fomentait un mauvais coup à la surface de la terre.

\*\*\*\*\*



## CHAPITRE 8

Ce matin le vent soufflait sur Avignon et pourtant la journée s'annonçait torride, suffocante presque. Sur la Barthelasse la terre poussiéreuse sèche s'enroulait autour des arbres. L'eau du Rhône sous la force du vent venait frapper en boucles ondulantes les péniches lourdement amarrées le long des berges. L'atmosphère était lourde. De pesants nuages grossissaient au-dessus de Villeneuve, la ville éclairée.

Les voitures qui empruntaient le pont neuf qui relie le Gard au Vaucluse se balançaient sur la passerelle de béton. Le feu passant au vert débloqua quelques automobilistes bougons impatients d'en découdre avec les embouteillages.

Arrivé sur le boulevard Saint-Michel Jean s'engagea dans la ville intra-muros, remonta la rue Joseph Verne et se gara comme tous les jours de la semaine au parking souterrain, à proximité.

Arrivé devant la librairie, Jean poussa la porte, essoufflé.

– Bonjour ! mon petit Jean...

Seul son cou se détourna. Beauté plastique posée sur une chaise pivotante, Mathilde tipait du bout de ses ongles vernis avant de découper ce ridicule papier non sans éprouver une certaine jubilation.

– 25 euros, s'il vous plaît.

Un large sourire courtois elle écarta sa longue chevelure posée sur deux magnifiques seins de silicone avant de rendre la monnaie, indifférente.

– Et cinq qui font trente, je vous remercie, au revoir Monsieur Fabre...

Mais sous cette apparente désinvolture, son œil salace suivait Jean installé à son comptoir, en face d'elle.

Celui-ci n'était pas dupe de son manège, depuis quelque temps il avait bien remarqué qu'elle devenait adipeuse.

Elle lui sourit du haut de son piédestal. Une bouffée envahissante le suffoqua.

– Une racoleuse prête à m'avaler, pensa-t-il.

Il restait méfiant face à cette nébuleuse charmeuse douée d'homochromie qu'il soupçonnait de gober les hommes comme elle mâchouillait sans cesse son chewing-gum.

Elle aurait pu avoir du charme mais sa beauté lui faisait peur, trop libertine, grivoise à l'excès, il la redoutait face à sa timidité invouée.

Le matin sitôt arrivé, il se précipitait derrière ses livres, derrière son bureau sûr d'être à l'abri, du moins en apparence, car la belle était coriace.

L'autre jour ne lui avait-elle pas proposé, d'un clin d'œil, de prendre un café ? Une demande en soi banale pour deux collègues mais Jean redoutait ces gentilles

attentions. Et puis il n'avait jamais 'imaginer rencontrer son adorée derrière une caisse de librairie. Non, pour lui l'amour c'était ce fameux soir où il avait découvert le visage de Claire, sa moue pincée de voleuse qu'il aurait croquée. Si seulement il avait osé ?

La romance s'était à nouveau estompée quand il l'avait perdue une seconde fois après sa rencontre sur l'île de la Barthelasse mais il ne désespérait pas de la retrouver. Secrètement il attendait le jour où il pourrait la prendre dans ses bras, la poser à nouveau sur son lit, la regarder dormir et l'aimer profondément comme on aimait l'Amour.

– Jean ? tu ne m'écoutes pas coquin, à quoi penses-tu mon petit Jean ?

Mathilde le tira de ses pensées en lui lançant une petite boulette de papier. Depuis qu'elle avait rompu avec son petit ami, un étudiant en lettres, plus en quête de philosophie charnelle que de cogito métaphysique, elle pensait bien conquérir son petit collègue de bureau.

– Si, si, j'ai entendu rétorqua poliment Jean.

Poussant coquette le tiroir caisse.

– Alors c'est d'accord, on déjeune ensemble ce midi ?

Jean était embarrassé, cela faisait plusieurs fois que Mathilde lui proposait ce tête à tête. Il la regarda furtivement, son regard effleura les jambes croisées enroulées dans une jupe noire tenue par un ceinturon de cuir.

Mathilde perçut son regard malicieux, aussitôt elle décroisa ses jambes, lentement, remontant son pied le long de son mollet donnant plus de sensualité à sa gestuelle, Mathilde savait y faire. Elle n'était pas toute jeune, la trentaine passée, un âge encombrant pour une femme, mais elle savait jouer avec le temporel. Ses expériences loin d'affaiblir son caractère l'avaient aguerrie.

Depuis deux ans que Jean avait remplacé Alfred un vieux de quarante-cinq ans ficelé dans sa blouse grise papier mâché parti sans prévenir dans les îles lointaines, Mathilde n'avait cessé de soupirer secrètement pour ce petit jeune à peine sorti de ses études. Elle savait que tout n'était que séduction. Sans cesse elle cherchait à l'attirer avec de petites exclamations qui relevaient de l'enfantillage. Elle jouait avec lui, elle se jouait de lui, une femme-enfant qui s'émerveillait. Un désir puéril inassouvi face à cet homme qui ne se laissait toujours pas cajoler.

Son côté parnassien l'attirait. De superbes yeux ombrageux d'une sensibilité romantique. Et puis cette timidité de jeune homme, du blé en herbe qu'elle voudrait goûter, elle en était toute émoustillée. Ces idées l'embrouillaient, elle trépignait d'impatience quand il recevait quelques étudiantes en mal de connaissances. Qu'il commente quelques ouvrages pour qu'elles rient sans raison, bêtement. Non, elle n'était pas jalouse mais tout de même il n'était pas payé pour distraire ces péronnelles...

Elle se détendait plus volontiers le dernier vendredi du mois lorsque ces parents, des bourgeois retraités de la finance venaient voir leur fils unique.

Ce jour-là Mathilde s'empressait de donner un siège à Mme Mersaune, une dame bien frêle qu'un chemisier blanc de dentelle rendait plus malade.

Hiver comme été elle lui offrait une véronique, boisson préférée de Mme Mersaune !

– Tout cela est naturel, aimait-elle répondre, courtisane.

Qui veut le fils séduit la mère ? Pourtant elle n'avait jamais songé au mariage. Trop ringard pour une femme libérée. Alors quoi ? Que cherchait-elle ?

Elle s'emmêlait. Elle soupira, jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Midi-moins le quart.

Plus que trente minutes avant la pause et elle irait s'attabler avec Jean, elle espérait cette fois entre le dessert et le café.

Alors qu'elle supputait quelques stratégies, minaudant des attentions, corrigeant le ton de sa voix qu'elle savait volubile et empressée, la porte de la librairie s'ouvrit bruyamment.

Mathilde tourna la tête.

– Ah non, se dit-elle intérieurement, pas lui.

Il contrariait ses plans.

Le tragédien comme elle l'appelait, connaissait bien le lieu, ce qui l'intéressait surtout c'était les livres de théâtre dans lesquels il puisait son inspiration, des idées de mise en scène ou de décors.

Spontanément il se dirigea vers Jean qu'il appréciait pour ses conseils, d'ailleurs ils se tutoyaient et cela agaçait Mathilde.

Au début elle avait émis des réserves sur sa vie personnelle mais depuis elle avait compris que les deux hommes n'étaient unis que par une passion commune, l'écriture et la satire du mot. Jean adorait le théâtre surtout les créations contemporaines.

La main tendue, il s'empressa de saluer son visiteur de marque.

– Bonjour Maurice !

– Bonjour Jean, je cherche une référence sur l'amour meurtri où l'imagination tourmenté entre deux êtres pour la pièce que je joue cet été au festival. Pendant que Jean fouillait dans sa mémoire peut être à la recherche du Temps perdu ou d'Aurélia de Nerval Maurice paraissait préoccupé.

Jean s'en aperçut :

– Ça ne va pas Maurice, tu as l'air soucieux.

– Oui en effet, avant-hier soir une de mes comédiennes a été agressée, j'ai bien cru que le pire était arrivé...

Pendant que Maurice relatait l'incident, Jean que le récit chiffonnait ne se doutait pas qu'il s'agissait de Claire.

Devant sa mine défaite, Maurice d'un tempérament plus gaillard tapota chaleureusement l'épaule du jeune libraire.

– Mais rassure-toi mon vieux, elle va mieux, elle pourra jouer le 20 juillet, d'ailleurs tu devrais venir un soir aux répétitions ? Ça me fera plaisir...

Mathilde les mains crispées sur un livre qu'elle emballait n'avait rien perdu de la conversation des deux hommes.

Le théâtre, ah ! son rêve. Envieuse elle se verrait bien dans un rôle de composition, relookée dans un costume de scène, son nom en tête d'affiche, sa photo sur les magazines... Peut-être que Maurice devrait s'intéresser un peu plus à elle.

– Et si je prenais des cours, je suis sûre qu'il accepterait pensa-t-elle, convaincue de ses talents de jeunes premières. Je le lui demanderais un de ces jours...

La sirène sonna dans les rues comme tous les premiers mercredis du mois, Mathilde s'impacienta expédiant le dernier paquet avec le dernier client :

– Monsieur Maurice, s’il vous plaît...

– Monsieur, Monsieur... comme vous y allez, allons, depuis le temps appelez-moi donc Maurice comme tout le monde.

Sur une courbette de Sganarelle,

– Puis-je passer.

– Monsieur Maurice ! farceur, s’enthousiasmait Mathilde mimant le comédien les mains sur le ventre,

– Bien, bien... Tenez pour me faire pardonner venez un soir aux répétitions avec Jean au Chien qui Fume, rue des Teinturiers...

Jaugeant la belle, devinant peut-être ses ambitions :

– Vous ferez un bout d’essai, pourquoi pas, je vous attends tous les deux, promis ? Je compte sur vous ?

Et hop ! Maurice exit sur le pavé de la rue Vernet.

– Si nous allions déjeuner, s’enquit Mathilde ?

– Si tu veux, répondit Jean conciliant.

– Allons place de l’horloge, répondit-elle ravie.

Dans la rue Jean ajusta ses Raybanne alors que Mathilde se mettait une nouvelle couche de rouge à lèvres.

Autour d’eux un parfum de fête flottait, des camelots affublés d’estampilles publicitaires vantaient le meilleur spectacle de la soirée dans un charivari assourdissant.

Des clowns grimés se penchaient sur l’épaule des curieux pendant que la main insolente effectuait son tour de passe-passe avec la complicité des gamins ravis.

Ils croisèrent un magicien blanc posé sur un nuage artificiel. Quelques spectateurs groupés autour de lui l’observaient guettant l’instant où il cillerait de l’œil. Mais le comédien était un fin stratège. Son regard lointain restait vide. Alors lassés de le voir ainsi immobile, par provocation ou pour le remercier ils glissaient un euro dans la fente de son haut de forme posé au sol. Au cliquetis des pièces entrechoquées l’homme s’articulait à gestes cadencés, saluant cette offrande comme une délivrance il laissait échapper de sa main de la poudre de perlimpinpin.

Mathilde émerveillée se laissait de nouveau emporter par le refrain d’un orgue de barbarie.

Ils s’installèrent à la terrasse d’un restaurant face au théâtre municipal. En haut des marches, deux tragédiens immortalisés dans leur siège de pierre inspirèrent Mathilde alors que Jean somnolait sous les parasols.

Mathilde bienveillante, ombre tendre de toutes les attentions, se pencha sur son visage pour le protéger du soleil.

– Veux-tu changer de place ? moi ça m’est égal... je bronze...

Cela dit, elle écarta sa chemisette à l’échancrure de ses seins, basculant sa tête en arrière.

– Nous sommes bien ici, tu as eu une riche idée...

Jean la regarda, essaya de corriger mais Mathilde fut plus prompte.

– Je veux dire de venir ici. C’est un peu idiot de déjeuner chacun dans son coin... Et puis nous formons un beau couple, non ?

Elle éclata de rire devant l’air pantois que prit Jean.

– Je blague gros nigaud, allons, souris.

Il essayait mais sans succès, comme pour se faire pardonner il soliloqua négligemment :

– Oui, tu as raison, tiens ! je t’offre l’apéritif.

Mais ses pensées étaient ailleurs. Il ne comprenait pas pour quelle raison il avait accepté cette invitation. Dans cette relation il ne pouvait y avoir de suite.

Pourtant à bien la regarder elle avait du charme. oui mais ce n’était pas son genre, il préféra rester sur ses gardes.

– Avec des collègues de travail on ne sait jamais, pensa-t-il.

Mathilde à qui rien n’échappait, déjoua cette peur en riant.

Accompagné de sa guitare un chanteur à la voix enflammée poussa la sérénade devant leur table. Jean se laissait bercer quand Mathilde croisa son regard de rêveur, elle s’émut devant tant de secrets dissimulés. Pensive, elle leva les yeux vers le théâtre.

– Ah, la tragédie, le théâtre... tout de même...

Jean terminait son pastis quand le carrousel se remit en marche dans un flot de musique et de grincement de cordes à vérin emportant quelques enfants sur des chevaux ailés.

– Jean, tu ne manges pas ?

– Si, si.

Et puis après tout pensa-t-il, que l’apéritif avait débridé, pourquoi toujours tout compliquer ? Je n’ai qu’à profiter du moment présent. Oui c’est ça profiter. J’ai bien envie de lui proposer de venir au théâtre, ce sera une belle soirée et après je verrai bien... peut-être que, après tout...

Le serveur déposa un panier de belles pommes rouges que Mathilde croquait pour parfaire son teint quand Jean se jeta à l’eau :

– Euh,...Veux-tu venir un soir aux répétitions... avec moi puisque Maurice nous l’a proposés..

Mathilde qui n’en attendait pas tant ne put s’empêcher de se jeter à son cou au-dessus du dessert, et de l’embrasser très fort sur les deux joues.

– Oh oui ! oui, oui ! s’exclama-t-elle, quand tu veux...et puis nous irons le 20 juillet à la première ajouta-t-elle.

La vie était aussi faite de convivialité, d’échanges et de petits plaisirs. Inutile d’attendre le café pour se dévoiler.

— OK aussi pour le 20 confirma Jean en mordant le fruit défendu.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 9

C'était samedi jour de marché. Dès six heures, les camionnettes surchargées des maraîchers avaient envahi la place Pie. Déjà, les étals débordaient des produits du terroir gorgés de lumière. Ficelés délicatement en petites bottes, la sarriette, le cerfeuil ou le thym sentaient bon la Provence.

Sous les bâches emmêlées tendues par de solides ficelles les légumes repus dans leur cagette de bois blanc attiraient les premières ménagères.

Mais ce n'était pas pour faire le marché que Marcel et Roberto s'étaient donnés rendez-vous. Attablés devant les Halles, un affreux cube de ferraille, ils préparaient un mauvais coup.

À l'intérieur, des paysans venus des villages voisins croquaient le saucisson se lamentant sur la crise de la tomate, houspillant la concurrence déloyale de la fraise d'Espagne ou pleurant sur les vins italiens.

– De la bibine criaient les plus excités entre deux gorgées de Côte du Rhône.

Après un dernier verre, seule l'OM, parvenait à les mettre d'accord.

Mais tous ces palabres n'intéressaient pas Roberto, encore moins Marcel noyé dans ses effluves d'alcool. Ses cheveux noirs tirés à l'arrière et son visage buriné lui donnait un air de vacancier de retour de la côte d'Azur. Sa veste de toile récupérée à l'armée du Salut patinée par des mois de crasse lui conférait une certaine distinction. Mais ce n'était que des apparences trompeuses. Même lorsqu'il souriait aux passantes, caressant au passage le joli caniche d'une bourgeoise dans l'espoir d'obtenir une pièce, on eût dit un maffieux au temps de la prohibition.

D'ailleurs avec ses questions de poivrot il ne cessait d'irriter Roberto.

– Tu crois qu'elle va s'en sortir ?... la prochaine fois je ne la louperai pas !

Comme pour se donner du cran il avala une nouvelle rasade de bière et les lèvres ivres de mousse et de rancœur il écuma sa haine :

– Je retournerai à l'hôpital. il faut qu'elle paie.

– Son heure viendra, répondit Roberto.

Il mit la main sur l'épaule de son complice lui exprimant un certain attachement, en fait c'était pour mieux marquer sa détermination.

– C'est une fille, une fille, répéta-t-il pour bien montrer qu'il ne s'agissait de personne, une moins que rien, elle croit qu'elle va s'en sortir, mais...

Regardant Marcel droit dans les yeux.

– On ne sort jamais du trou dans lequel on a passé sa vie. Laisse la prendre confiance, son passé la rattrapera..Je me charge de le lui rappeler, ajouta-t-il ironique.

Marcel pervers, les bras tordus le questionna :

– Comment ? comment ?

– J'ai mon idée mais pour l'instant je ne peux rien te dire, tu parles trop, contente-toi de faire ce que je te demande.

Marcel n'aimait pas que Roberto le soupçonnât. Il en avait assez d'être à sa botte, à attendre que Monsieur décide. Il n'aimait pas non plus le ton sur lequel il lui parlait sans cesse, il aurait pu le tuer pour ces paroles mais pour l'instant il n'avait que lui, alors...

Roberto terminait son demi. Sous son chapeau il ruminait sa vengeance.

De cette jouissance du pouvoir quand il tenait ces deux femmes à sa merci il ne restait plus rien, il en éprouvait du ressentiment pensant avoir été trahi.

Elles avaient trompé sa confiance, oui c'était cela. Pensif, il tira sur son épaisse moustache. Lui si généreux, si prévenant avec elles, il ne comprenait pas.

Maintenant il en voulait à toutes les femmes, maugréant que c'était à cause d'elles s'il se trouvait dans ce dénuement.

Il jeta un coup d'œil vers Marcel qui fouinait dans un carton à la recherche de quelques tomates pourries sous l'œil amusé des éboueurs.

– Nous les aurons ! cria-t-il malgré lui.

– Qui... nous ? demanda Marcel ravi d'avoir récupéré son repas du soir.

– Nous... elle, Claire, elle nous reviendra, j'ai mon plan.

– Ouais, mais quand ?

– Dès qu'elle sortira de l'hôpital.

Alors que la balayeuse municipale raclait les cartons entassés sur le trottoir, des jets d'eau submergèrent les chaussures béantes de Marcel qui jura sur ses grands Dieux.

Roberto rabaissant son chapeau sur les yeux l'attira fermement derrière des containers.

– Calme-toi Le Grand, ce n'est pas le moment de nous faire remarquer, écoute.

À la fin du conciliabule, Roberto qui préférait ne pas être confondu avec un tel personnage s'éclipsa discrètement laissant Marcel aux prises avec les employés de la voirie.

– Manque plus qu'une bonne douche ! lui lança un cantonnier.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 10

Sur son lit d'hôpital depuis deux jours Claire se remettait lentement. Aux policiers, Blizar et Balbuze, inspecteurs à la SRPJ d'Avignon elle n'avait rien voulu dévoiler. Pourtant ils semblaient soupçonneux. Mince dans son blouson cintré, se pinçant sans cesse le lobe de l'oreille, l'inspecteur Blizar toujours tourné de trois-quart, le regard scrutant le plafond blanc, posait des questions anodines, des questions qui remontaient à plus d'un an.

Il lui parlait de choses et d'autres mais surtout de cette caravane calcinée.

– C'est bizarre vous qui habitiez là, vous ne vous souvenez plus de vos anciens amis. il est vrai des gens peu recommandables.

– Je ne les ai plus revus, nous nous sommes perdus de vue, répondit indifféremment Claire.

– Oui mais tout de même, votre amie Luce ?

– Pigeon rectifia Balbuze cinglant, plus menaçant.

Balbuze qui ne s'embarrassait pas de préliminaires avait fait ses armes dans la mondaine, la noble voie à ses yeux.

Dans son costume rayé, maniéré tel un dandy il était d'un caractère sournois le rendant particulièrement antipathique.

Depuis qu'il avait été mêlé avec Blizar à une mauvaise affaire de mœurs à Marseille, ses supérieurs pour éviter le scandale les avaient déplacés sur le Vaucluse dans un service de quartier où ils devaient se faire oublier. Mais dans les milieux bien informés, ils traînaient toujours leur casserole. Dans la maison on les surnommait les BB mignons.

Balbuze qui entretenait une certaine rancœur envers ses collègues de travail ne faisait équipe qu'avec Blizar, alimentant encore plus les gorges chaudes.

De toute façon il s'en fichait. Il n'avait plus d'honneur à défendre. Fouineur, d'un tempérament teigneux il préférait le terrain. Sans aucune attache familiale c'est souvent que les deux inspecteurs tournaient la nuit dans les quartiers chauds d'Avignon.

Suite à l'agression de Claire, le SAMU avait rendu compte aux autorités policières du fait d'armes. C'est en consultant le registre des entrées que Balbuze avait découvert le dossier de Claire Legouve.

Depuis le cambriolage manqué chez les Duclauze et surtout cette fameuse nuit où la caravane avait brûlé les deux inspecteurs pourchassaient les deux hommes en fuite dans l'espoir de retrouver trace de Luce Pigeon.

Cette fois la chance leur souriait.

– Et vos amis ? répéta Blizar.

– Tes protecteurs ? rectifia Balbuze, perfide.



Claire ne pouvait répondre, son regard inquiet chercha un soutien, une infirmière qui pourrait la sauver de cet interrogatoire.

– Mon ami susurra Blizar vous demande si vous avez des nouvelles de Target, Marcel Target quoi ! de Roberto Promati, vous vous souvenez ?

Dans la tête de Claire le feu ressurgissait, confus, les flammes, des cris. Un cauchemar qu'elle avait enfoui mais que ces deux hommes réactivaient.

La main sur le drap, Balbuze se pencha sur la patiente, fit mine de lui caresser la joue, mais d'un revers lui prit le menton avant de saisir ses joues creusées.

– Tu as perdu la mémoire !

Affable, Blizar se passant la main d'une oreille à l'autre :

– Voyons, ne bouscule pas mademoiselle, sois plus délicat elle est peut être choquée.

Se tournant vers la fenêtre :

c'est une belle journée, il ne faudrait pas la gâcher, nous partons mais nous reviendrons.

Pivotant, le soleil dans le dos de telle sorte qu'on ne voyait que sa fine silhouette dans le contre-jour.

– Méfiez-vous Mademoiselle, cette fois ils vous ont ratée mais la prochaine fois... Je connais ce Target, un fêlé et surtout un rancunier, il a la dent dure, maintenant qu'il vous a retrouvée il ne vous lâchera plus ! Au revoir, nous sommes appelés à nous revoir...

– Certainement, certainement confirma Balbuze en jouant avec la molette de son Zippo.

Maintenant que les deux hommes étaient sortis Claire était inquiète. Que lui voulaient ces deux policiers ? Ils savaient tout d'elle, elle avait honte, honte de son passé, impossible d'effacer ces années amères, elle avait bien essayé de les oublier mais voilà qu'elles réapparaissaient, indélébiles.

Sous les injures, sous les coups, on l'avait bafouée soumise à ce Roberto. Comme elle regrettait amèrement de s'être laissée ainsi posséder, presque à son insu, elle n'avait rien vu venir.

Elle se mit à pleurer sous ses draps pour se cacher de ce monde qui l'oppressait à nouveau. Se mortifiant, elle n'avait pas pu résister à la tentation.

Trop de privations lui avaient fait croire qu'elle pouvait jouir de la vie, que pouvait-elle espérer ?

Maintenant qu'elle avait réussi à s'en sortir, à s'investir dans ce théâtre elle ne devait pas craquer et pourtant malgré elle...

Elle sanglotait de plus belle lorsqu'une infirmière entra :

– Allons, allons... c'est fini, tenez-vous avez de la visite.

Maurice pénétra derrière celle-ci sur la pointe des pieds un bouquet de bleuets à la main. Il s'avança un peu gêné. La main pâle de Claire prit les fleurs qu'elle posa sur sa poitrine. Devant ce lit blanc Maurice se troubla, des images du passé effleurèrent sa pensée.

– Bonjour Claire, tu vas mieux ? Je suis là, n'aie pas peur...

Justement elle avait peur. Peur de tout perdre. Tout avouer à Maurice serait peut-être le perdre aussi, il était son seul soutien, c'était grâce à lui et au théâtre qu'elle avait pu recommencer à vivre pleinement. Elle ne pourrait lui cacher indéfiniment son

passé, elle n'en aurait pas la force. Elle se sentait si lasse, elle balbutia dans son mouchoir :

– Maurice je voudrai te dire, ce n'est pas facile. tu peux comprendre. je ne suis...

– Ne dis rien mon petit, je sais...

– Tu sais ?

– Tu as rencontré des difficultés mais cela n'a plus d'importance, répondit Maurice, non sans savoir, car en vérité il ne savait rien mais se voulait d'abord rassurant. Peu lui importait les choses de la vie de cette jeune fille, elle avait besoin d'aide, il serait près d'elle, quant au reste ?

– Dans quinze jours nous jouons, j'ai tout préparé, repose-toi.

Durant près d'une heure ils restèrent ainsi main dans la main, simplement comme deux amis qui s'aimaient d'un amour mal défini unis dans la tendresse.

Lentement Claire s'assoupit rassurée d'avoir trouvé cette affection qui lui avait tant manquée, elle qui n'avait été dans son errance que l'objet du désir des hommes.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 11

Depuis une semaine que Claire était sortie de l'hôpital les répétitions avaient repris. Sous la conduite bienveillante de Maurice, elle s'engageait pleinement oubliant son traumatisme. Elle n'avait pas encore retrouvé sa fougue mais son compagnon de scène, Fred, la soutenait dans cette épreuve. Discret, il se révélait encore plus subtil dans son personnage où la complicité des deux comédiens se fondait dans cette histoire imaginaire.

Assis au premier rang dissimulé dans l'obscurité de la salle Maurice ne laissait rien paraître de cette tension, au contraire il poussait ses deux acteurs dans ce jeu de rôle où l'amour devait triompher. C'était sa façon à lui de les aider, de libérer sa protégée de cette fièvre envahissante. A la fin des répétitions, Maurice pour se faire pardonner son exigence offrait volontiers un verre à ses comédiens..

Il indiqua un bistrot où l'on apercevait des lumières tamisées mais Claire prétextant un peu de fatigue déclina l'invitation.

– Pas ce soir, ce sera pour la prochaine fois.

Maurice n'insista pas, elle l'appréciait ainsi.

– A demain.

Claire n'habitait pas très loin et puis cette petite marche la reposait.

La nuit s'annonçait paisible, elle leva les yeux cherchant sous ce voile sombre un peu de répit.

Elle avait hâte d'être chez elle quand elle entendit la musique d'un violon solo de la fenêtre d'un premier étage. Des notes que l'on frottait de quinte en quinte se mêlaient à une chanson triste qui se perdait au-dessus des vieux toits. Un homme au balcon la suivit de sa musique, l'accompagnant d'un sourire dans son pas pressant.

Dans la rue un jeune couple d'amoureux s'attardait, isolés dans leur chimère.

Sous le Rocher des Doms en contre-bas des jardins de Clément VI, Claire monta des escaliers encore marqués d'histoire médiévale. Dans ce passage étroit sa pensée s'emballa subitement, elle se retourna, sentit sa gorge se sécher. Elle accéléra mais buta sur un mauvais pavé. Elle réussit à se redresser mais sa cheville lui faisait mal. Arrivée à hauteur de l'ancien hôtel du Marquis de Taulignan à la façade rude et chargée une poigne solide l'entraîna soudain sous le porche lui écrasant la bouche. Maintenu à la taille, fermement soulevée, elle se heurta contre un pilier. Affolée, elle roula des yeux cherchant à comprendre mais dans l'obscurité elle ne pouvait rien voir, l'intrigant se dissimulait.

Elle sentit dans son dos une pression, une forte odeur de transpiration mêlée à l'haleine fétide d'un mauvais vin. L'entourant d'un bras immense l'homme la

dominait de sa stature osseuse. Il colla sa bouche contre l'oreille de Claire sans desserrer son emprise :

– Si tu cries, je te coupe en petits morceaux.

Devant sa pupille dilatée Claire découvrit un long couteau.

— Tu as oublié tes vieux amis mais eux pensent toujours à toi, grenouille.

Marcel ! c'était Marcel, elle reconnut sa voix. Que lui voulait-il ? Elle avait toujours eu peur de cet homme, il était tellement imprévisible.

– Marcel, Marcel...

– Pas de jérémiades... Écoute, il ne t'arrivera rien si tu fais bien sagement ce que je te demande...

Sur ce l'homme fit briller la lame du couteau à la lumière du réverbère.

– Viens avec moi ! je connais quelqu'un qui se languit de te revoir.

Claire voudrait se débattre, s'enfuir mais elle n'y arrivait pas. Une fois de plus elle se résigna face à cet homme qui la maintenait. Pourtant elle murmura :

– Laisse-moi, je ne dirai rien..., je ne sais plus..

– Qu'aurais-tu l'intention de dire..., puisque tu ne sais rien n'est-ce pas ? De quoi veux-tu parler, hein !

Collé à Claire contre ce corps souple qui se débattait mollement Marcel s'excitait. Il sentait son parfum, une odeur féminine fluide, chaude. Il serra violemment sa hanche cherchant de ses mains rugueuses cette peau qui transpirait.

Le visage convulsé Claire respirait difficilement, elle haleta :

– Tu me fais mal, lâche-moi... je viendrai avec toi... je t'en supplie.

– D'accord, d'accord je te crois, mais au moindre faux pas. tu vois ça.

Il montra son arme blanche.

Maintenant elle le découvrait sous l'éclairage public. Sous ses cheveux poisseux tirés à l'arrière il avait les joues plus creusées, anguleux, mal rasé. Sa silhouette tordue s'était voûtée. Toujours chaussé de ses vieilles bottes, le Grand n'était plus qu'un sac filiforme affublé d'une chemise à carreaux délavée.

Mais ce n'était pas son apparence qui rebutait le plus Claire, c'était la méchanceté qu'elle lut dans ses yeux. Elle connaissait aussi ses faiblesses, le pois chiche niché dans son cervelet en faisait un être malléable, il suffisait de savoir y faire.

Marcel lut dans ses pensées, il crut la voir sourire et pensa qu'elle se moquait de lui mais Claire murmura gentiment avant qu'il n'ouvrît la bouche :

– Voyons, Cellou,... tu me connais, tu peux compter sur moi.

Il n'aimait pas qu'elle l'appelât par son petit nom intime. Cela lui faisait mal de se souvenir de ce temps passé mais dans sa fatuité il n'y était pas insensible, aussi se laissa-t-il subjugué en relâchant son étreinte.

Claire réajusta ses vêtements et respira de nouveau libre.

– Suis-moi !, grogna Le Grand, poussant Claire devant lui.

– Mais pourquoi ? gémit-elle faiblement.

Mais Marcel n'avait pas envie de discuter, il savait que s'il commençait à l'écouter elle l'entortillerait avec des mots tarabiscotés et cette façon qu'elle avait de le regarder, une vraie chatte sournoise.

Le couteau enfoui dans sa manche il la poussa la pointe de la lame dans les côtes. Ils traversèrent les rues piétonnières croisant quelques noctambules heureux de se divertir par une aussi belle nuit en fête.

Le pas pressé, Marcel planté dans ses bottes, Claire les pieds meurtris sur ses hauts talons clopinaient sur le pavé. Elle essayait bien de s'agripper à son bras ressemblant à une amoureuse délaissée mais son compagnon d'infortune n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Il ne pensait qu'à l'éliminer. Il ne voulait plus que cette femme puisse raconter ce qu'elle avait vu. Lui était partisan de la manière forte alors que Roberto...  
– J'ai un plan, lui avait-il confié.

Des embrouilles tout ça pensait Marcel, mais trop faible pour s'opposer il exécutait les ordres.

Alors qu'il ruminait, ils arrivèrent à l'îlot des Teinturiers derrière la Chapelle des Pénitents Gris où son complice lui avait demandé de le rejoindre. Marcel poussa Claire essoufflée sur un petit pont.

Elle s'appuya sur un mur de pierres froides pendant que son ravisseur tournait dans un minuscule couloir avant de frapper deux coups secs à la poterne.

La lourde porte s'entrouvrit grinçante, Marcel écarta sa prisonnière hébétée.

Dans la pénombre de la cour de la chapelle, Claire inquiète avança à tâtons.

L'immense arbre au milieu du patio assombrissait l'inconnu mais Claire reconnut Roberto.

Il n'avait pas vraiment changé. Avenant comme aux premiers jours de leur rencontre il tira sur sa moustache, satisfait. Il s'aspergea au passage, de l'eau du bassin donnant à ses épaules un reflet d'athlète. Pour conjurer sa peur elle n'osa bouger face à cette masse de muscles. Elle se savait malgré elle liée à cet homme qu'elle détestait. Elle avait fui mais la rupture avait été de courte durée, de nouveau il l'avait rattrapée.

Brusquement elle eut envie de lui crier sa haine. De quel droit ? Oui, de quel droit la persécutait-il ainsi ?

Roberto se rapprocha, plus près. Calmement lui fit taire cette révolte qui était en elle.

– Alors, Claire.

Elle frémit, cela faisait bien des années qu'il ne l'appelait plus par son petit nom. Elle l'avait connu alors qu'elle n'avait même pas dix-huit ans, elle eut envie de pleurer nostalgique, mais il ne lui laissa pas le temps de s'émouvoir.

–...« tu » as oublié que « tu » m'appartiens, ce n'est pas gentil de m'avoir laissé tomber ? « tu » ne t'es même pas préoccupée de savoir ce que je devenais... moi qui t'ai tendu la main,...j'attendais un peu de gratitude de ta part ? non ?...

Se tournant vers son collègue :

– Marcel aussi s'est languie de toi, n'est-ce pas Le grand ?

Claire connaissait tout cela, ce chantage l'affligeait plus qu'il ne la désespérait. Bien sûr Roberto l'avait sorti des griffes de sa famille, de sa misère, mais à quel prix ? Devait-elle pour cela lui être redevable à vie ? Pourtant un sentiment de pitié l'habitait, elle pensait que Roberto n'était que l'objet de sa méchanceté, il combattait son malheur avec des arguments de petit voyou en utilisant sa virilité.

Cette solitude de caïd l'avait entraîné avec Marcel dans une impasse mais devait-elle porter leur tare ? Elle se dit que non, elle qui avait ses propres problèmes.

Maintenant qu'elle avait difficilement domestiqué son corps autrefois donné en pâture, coupé de son âme, elle ne voulait plus remuer cette plaie. Source de tous ses tourments elle culpabilisait toujours, elle avait trop mal mais intérieurement elle se défendait :

– Non ! ils ne m'auront pas.

Elle allait remettre en ordre ses sentiments :

– Roberto, c'est du passé, c'est fini, je ne t'en veux pas tu sais, tout doit changer maintenant, j'essaie de repartir...

Marcel plus bête que méchant cracha, menaçant sur un ton qui ne prêtait à aucune équivoque.

– Non mais, Mademoiselle voudrait nous pardonner, et de quoi je vous prie ?

– Puisque « tu » n'es pas rancunière, « tu » vas revenir avec moi, je t'offre du bon temps..., « tu » connais ma générosité ? fit Roberto.

Ah ! non, cela elle ne le voulait plus, elle préférait qu'il la tue, elle se retourna.

– Je sais que les flics sont passés te voir à l'hôpital...ajouta Roberto.

– Je n'ai rien dit,! répondit violemment Claire.

– Oui, oui,... je sais, « tu » es une brave fille, mais je connais les BB mignons. Des rusés, surtout l'inspecteur Balbuze, un vicieux, il n'attend plus de promotion mais il est prêt à s'en prendre à la moitié de la terre pour faire payer ceux qui l'ont balancé, alors, s'il te prenait l'envie de raconter tes malheurs à ces deux-là dis-toi bien que les honneurs seraient pour eux... surtout depuis qu'ils sont sur nos talon .à cause de « Louce », ils t'ont questionnée ?

Le regard était sourcilleux, Marcel dans son dos attendait une réponse, il se tenait sur la défensive prêt à tout.

Claire de nouveau tressaillit malgré la chaleur de la nuit. Elle se protégea de ses bras.

– « tu » pourrais être accusée de complicité... de meurtre lâcha Roberto, alors.

À ce mot le sang de Claire se figea, des images de ce feu dévorant lui montèrent aux tempes, elle crut qu'elle allait vomir mais ce n'était que son estomac qui se contractait dans des spasmes douloureux.

– De meurtre ? murmura-t-elle, de qui ? Pourquoi ?

– Bien voyons de Louce, ton amie...

– Noooooon !

Elle cria pour se délivrer de ce chantage, un cri d'impuissance. Elle ne trouvait pas de mots, juste ce cri de désespoir, une défense dérisoire. Elle éprouva un dégoût instinctif, elle eut envie de le frapper très fort mais cette tension l'affaiblit de nouveau, des larmes s'écoulèrent sur ses joues pâles. Elle trouva un appui sur la margelle du bassin.

Roberto lui prit le bras, se radoucit :

– ...Les BB mignons ne se contenteront pas de tes pleurs, moi au contraire je ne veux que ton bien...

Le souffle court elle le regardait comme un chien battu qui redoutait le prochain coup.

Roberto la vit hésiter.

– ...Avec Marcel on peut te protéger de ces deux là mais il faut que tu sois plus compréhensive, plus gentille avec nous.

Lasse, les yeux humides, dans sa confusion elle osa une question qui la tourmentait depuis longtemps.

– Luce, où est Luce ?

A ce mot, Roberto éclata d'un rire grossier avec un relent d'alcool. Vociférant il bondit au-devant d'elle donnant l'estocade..

– Mais « Louce » est morte ! Brûlée... « tu » l'as tuée ? « tu » sais bien ou peut être que ce soir là « tu » étais trop saoule pour t'en souvenir.

Claire pâlit, se recroquevilla serrant fort dans ses poings cette colère qu'elle avait de plus en plus de mal à maîtriser. Elle voulut mourir, en finir avec tout, avec eux... Elle ne voulait plus rien entendre, elle chancela, vit son reflet trouble dans l'eau. Ce regard soumis qui la regardait, non ! ce n'était pas elle. Elle frappa violemment l'eau, se mouilla énergiquement le visage.

– Il ment, des mensonges pour me perdre, pensa-t-elle.

Elle reprit son calme, après tout n'était-elle pas une bonne comédienne comme Maurice aimait à le dire ?

Ce soir, elle devait jouer le rôle de sa vie bien avant la générale. La tragédienne ne devait rien laisser au hasard. En femme fatale elle tira son polo sur ses épaules dénudées, ramena les cheveux sur sa nuque, sûre d'elle, elle jeta un coup d'œil sur sa montre, juste pour faire diversion.

– 23 heures !, je vais être en retard...

Les deux ballots la dévisagèrent, crédules.

– ...Oui j'ai un rendez-vous avec Maurice, mon metteur en scène. Je vous expliquerai une autre fois...

Devant autant d'aise, les deux complices se regardèrent cherchant dans l'étonnement de l'autre une réponse. Le Grand marmonna des choses incompréhensibles, Roberto méfiant attendaient la suite.

– Que voulez-vous que je raconte à ces deux flics ? c'est ridicule, je me souviens de rien, je ne sais rien. Rien ! tout est parti en fumée... fuuuuuuu.

Elle voulut sourire, levant théâtralement sa main pour bien marquer d'un geste insignifiant cet épisode, mais elle ne réussit qu'à se mordre la lèvre.

Être désinvolte, jouer l'assurance, c'était pour elle reprendre l'avantage de la situation alors qu'elle n'était que l'otage.

– ...Mais bien sûr que nous nous reverrons, j'ai souvent pensé à vous... à toi Roberto...

Mais elle n'avait pas mis assez de conviction dans cette dernière intonation, les mots sonnaient faux, Roberto s'en aperçut.

– Je ne te crois pas, tu nous mènes en bateau, répondit Roberto alors que Marcel était subjugué de voir son ancienne amie revenir à de bonnes résolutions.

La peur au ventre elle répliqua aussitôt

– Mais si, la preuve, je n'ai rien dit aux policiers alors que j'ai bien vu cet imbécile de Marcel me tirer dessus... et je ne t'ai pas dénoncé ! Alors ?

Les fixant dans leurs yeux troubles elle mit dans cette ultime argumentation son dernier espoir de les convaincre. Elle attendit dans le silence du soir, à peine troublé d'un jet d'eau, priant que ces deux mécréants fussent engloutis.

A priori, une source divine l'avait entendue, car aucun des deux ne réagissait.

Roberto sceptique ruminait alors que Marcel commençait à courber l'échine.

– Mmmmm,... Alors tu veux bien qu'on se revoie demanda Roberto, comme autrefois...?

C'était dans ces moments d'incertitude que Claire rebondissait. Son caractère de femme indépendante avait pris de l'assurance depuis un an. Elle puisait cette force dans sa solitude. Un instinct vital qui l'envahissait quand elle se croyait perdue. Même si elle avait encore du mal à contrôler ses émotions elle trouvait le courage de les affronter.

– Bien sûr qu'on peut se voir mais il faut me laisser mon théâtre, je ne peux pas les abandonner et puis nous c'est différent, nous aurons d'autres moments, rien que pour nous...

Marcel bavait déjà. Elle reviendrait vers lui, peut être pouvait-il espérer davantage...? La posséder de nouveau surtout qu'elle s'était affinée. Il avança osseux, pour l'embrasser, presque ému mais Claire ne put s'empêcher de détourner la tête, sans trop, sans plus, sans qu'il ne s'en aperçoive.

– Voilà dit-elle, charmeuse, c'est mieux ainsi.

– Attends, « tu » es d'accord pour qu'on se revoie et « tu » ne diras rien aux BB mignon, et « plous ».

– Et plus, confirma Claire.

Roberto infatué, inspira profondément affichant sa supériorité

– Alors OK, OK, je savais que je pouvais compter sur toi... Euh, actuellement nous sommes dans le besoin, peut être que...

– Je n'ai pas beaucoup d'argent...

– Pour nous dépanner, pour le reste on verra après si tu vois ce que je veux dire ... ?

Claire sentit que la situation allait lui échapper. Elle devenait à nouveau la proie dans ce jeu malsain de cache-cache. Elle ne voulait plus, il fallait sortir de ce guêpier.

Elle ouvrit son sac.

– Tenez, voilà 50 euros...

Marcel se saisit des billets. Une aubaine.

Roberto plus dédaigneux :

– On ne va pas se contenter de miettes mais en attendant..

Claire sauta sur l'occasion, elle joua l'éplorée, car elle savait que le machisme de Roberto aimait s'offrir cette soumission.

– Oui en attendant, je vous en ramènerai d'autres, oui... c'est promis.

– Attention Grenouille, il paraît que les promesses n'engagent que ceux qui les donnent alors si tu nous doubles...

– Je te donnerai ce que tu veux mais laisse-moi partir maintenant,... je t'en supplie...

– OK, OK Grenouille, tu peux partir mais Marcel t'aura à l'œil. Je te ferai savoir ce que je veux et de temps en temps tu viendras me rendre visite.

La façon dont il termina sa phrase ne laissait planer aucun doute sur ses intentions. Marcel jubilait.

– Oui, oui, moi aussi j'ai besoin d'affection...

Roberto n'aimait pas ces simagrées, les dents serrées il grommela d'une voix rauque :

– Allons tire-toi idiot, ça « souffit » maintenant.



Par réflexe Marcel serra le couteau qu'il avait dans sa poche, il supportait tout mais être humilié devant une femme, cela jamais. Sa main se cramponna sur son arme, les yeux rougis sortis de leurs orbites il se posta face à son acolyte :

– Ne me parle plus de cette façon, ... j'en sais long sur toi...

Son complice se radoucit, il connaissait ses colères.

– Allons Le Grand, « tou » me connais, je ne suis pas un égoïste, j'ai toujours été réglo...

– Meuhh,...groghna Marcel avant de lancer à Claire menaçant, " n'oublie pas ! je t'ai à l'œil. "

Et il disparut dans le couloir.

Minuit sonnait, un lugubre bourdon tomba sur les épaules de Claire, de petits sifflements de confusion pressèrent ses tympanes. Elle mit sa tête dans ses mains, elle voulait partir maintenant mais Roberto la maintenait toujours fermement.

– Ne t'affole pas. Nous nous reverrons...

Menaçant, il ajouta :

– Je te tiens maintenant, je ne te lâcherai « plous »!

Rebelle, Claire sortit en courant. Ces deux débauchés avaient ravivé son passé et puis le souvenir de Luce, sa disparition...

Elle regagna son appartement en proie au doute suicidaire.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 12

– Non ! non... tu n’y es pas mon petit ! Montre-lui que ton amour est impossible, tu dois être plus convaincante ! Et puis ton regard, non... tu es trop absente..!

Maurice redressé dans son fauteuil d’orchestre s’essuya le visage. Il n’avait jamais vu Claire jouer ainsi. Il souffrait de ne pas ressentir cette scène des adieux où l’héroïne se sacrifiait pour l’homme qu’elle aimait, un moment dramatique avec des expressions féroces de déchirement et d’emportements passionnels, un dénouement qui devait faire frémir une salle. Mais ce soir tout paraissait ennuyeux, un monologue froid de comédiens sur des planches brutes.

– Je préfère qu’on s’arrête cria-t-il. Claire mon petit, viens me voir.

Fred prétextait acheter des cigarettes alors que Claire descendait les marches pour s’asseoir à côté de Maurice.

Avant que celui-ci ait prononcé une parole elle posa sa tête sur son épaule et s’effondra en larmes. Confus, Maurice l’entoura de ses bras,

– Mon petit ça ne va pas ? Dis-moi.

Il chercha des mots qui l’auraient apaisée mais il ne trouvait pas. Depuis le début de leur rencontre il l’aimait ainsi, en silence. Il écrivait des scénariis complexes où le caractère et les répliques de ses personnages débordaient d’imagination mais là, face à la détresse d’un petit bout de femme, il ne savait plus.

C’était un moment privilégié où il ne fallait rien dire, simplement écouter le battement de ce cœur brisé.

Il attendit qu’elle séchât ses larmes, repoussa sa mèche, lui tendit un kleenex.

Dans ses nuits agitées l’image de Claire revenait souvent dans ses rêves, se confondant à celle de son épouse disparue. Les deux femmes couraient sur les plages de sa Bretagne, où subitement une mystérieuse vague les entraînait au large alors qu’elles appelaient désespérément au secours. Impuissant, il tendait les bras mais son corps lourd, ensablé, s’enfonçait lentement jusqu’à ce qu’il s’étouffât.

Transpirant il se réveillait, cherchant dans la pénombre sur la table de nuit la photo de Régine.

– Je suis avec toi mon petit, tu peux tout me dire...

Mais elle ne pouvait rien dire, elle subissait sans aucun mot. Depuis une semaine que les deux hommes la harcelaient, elle s’enfermait dans un silence. Elle n’arrivait plus à se détacher de leur emprise. Ses pensées s’amenuisaient. Elle était tellement perturbée qu’elle en oubliait souvent son texte.

Ce soir c’était au-dessus de ses forces, elle avait craqué.

Elle renifla.

– Ce n'est rien, cela va passer, simplement un peu de fatigue.

Mais il vit bien que le désespoir était plus profond. Depuis trois jours que cela durait et à moins d'une semaine de la première.

– Si, si, je t'assure murmura-t-elle.

Maurice n'était pas qu'un metteur en scène, c'était aussi un homme de générosité. Il était fier de ses comédiens surtout quand il voyait la sérénité se dessiner sur le visage de Claire.

Il se leva, Claire à son bras.

– Viens, je te raccompagne, tu as besoin de te reposer,

Il salua Fred et Pierrot et tous deux rejoignirent à pied la rue des Serruriers où résidait Maurice.

Dans l'appartement ce n'était plus tout à fait le jour mais une luminosité ouatée. Les longues journées d'été reflétaient encore le soleil sur les murs clairs du séjour. Devant la fenêtre, Claire anxieuse se pelotonna dans un fauteuil. Sur un bureau rustique, des feuilles manuscrites, éparses, brouillonnées au stylo à bille dur révélaient une écriture tourmentée. Seule une paire de lunettes cerclées de bakélite aux verres épais rassurait. Sur la chaise tirée sous le bureau, un jean délavé blanchi, une chemise ample, colorée façon Punk..

Le plancher en bois de pin ciré grinçait sous les pas de Maurice qui s'affairait dans la petite cuisine.

De là elle pouvait l'apercevoir dans l'entrebâillement de la porte. Elle ne lui avait jamais prêté une réelle attention. Toujours installé sous les projecteurs qui l'aveuglaient, elle se contentait de suivre ses conseils. Sa voix amplifiée dans ce décor la rassurait, mais ce soir elle le redécouvrait.

Il lui demanda ce qu'elle désirait boire.

Dans la question elle devina de la compassion mais ce sentiment la réconforta. Elle avait besoin de cette pitié.

Elle le regarda. De profil sous ses cheveux grisonnants il avait les traits marqués. D'une pommette saillante émergeait un nez droit. Son physique confortablement enveloppé le rendait plus affable.

– Un whisky répondit-elle.

Il lui tendit le verre et rapprocha l'autre fauteuil de celui de Claire. Jouant avec les glaçons qui se heurtaient, elle but une gorgée puis deux. Confiante, elle se leva. Le jour baissait, lentement la lumière se retirait de la pièce, elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur les remparts au-dessus des tuiles romaines. Elle s'appuya sur le garde-corps, Maurice l'a rejoignit, posa son bras sur son épaule. Surprise, elle tressaillit de nouveau. La main rassurante lui caressait sa nuque. Maurice la prit contre lui chaleureusement, avec protection, comme un père, c'est du moins ce qu'elle ressentit. Lui aussi était troublé, il aurait voulu l'embrasser gentiment mais cette jeune femme lui paraissait trop fragile, à sa merci et il ne voulait pas abuser de cette faiblesse.

Dans ses bras ses sentiments se mêlaient mais il ne pouvait les exprimer clairement. Ici il n'était pas au théâtre, on ne jouait plus des rôles de composition. Son imaginaire envahissant aux répétitions se déroba, il douta de cette situation dans laquelle il s'était mis confusément sans s'en rendre compte. Claire le fixait maintenant,

attendant. Il ne comprit pas ce qu'elle lui signifiait mais il la retourna et la serra très fort. On eut dit un instant qu'il avait peur de la perdre.

Ils restèrent ainsi sans trop comprendre. Peut-être que leur solitude se rejoignait dans cet enlacement. La douleur les rapprochait. Ils éprouvèrent une sorte de soulagement. Claire pleura de tant d'attention. Elle se sentait à l'abri. L'homme qu'elle avait dans ses bras ne lui ferait pas de mal, mais il est très difficile d'apprivoiser un être blessé, Claire se dégagea.

– Je préfère rentrer chez moi.

– Comme tu veux mon petit,... mais tu peux dormir ici, il y a une chambre pour toi.

Claire remua négativement la tête, le visage tiré, n'opposant pas de résistance.

– Bon comme tu veux, mais dans ces conditions je te raccompagne répondit Maurice. Silencieux, presque recueillis ils rentrèrent à pied. Claire avait trouvé un logement du côté des Halles.

Arrivée sur le pas de la porte elle attendit. Maurice se pencha chaleureusement et l'embrassa sur les deux joues.

– À samedi, tu peux compter sur moi dit-il gravement, avant de descendre l'escalier.

Claire referma la porte. Elle se sentait seule, lasse, elle regarda sa montre. Déjà une heure du matin, elle n'avait pas sommeil. La soirée avait été éprouvante. Elle bâilla d'ennui ou bien était-ce de fatigue ? Un sentiment d'angoisse monta en elle, noua sa gorge, l'étranglant presque.

Le souvenir des deux maîtres-chanteurs l'obsédait. Elle subissait de nouveau les agressions de Roberto qui opérait en territoire conquis sans scrupule. Des coups raisonnaient dans ses tympanes. Elle voulait fuir mais ces images terrifiantes voilaient son regard, elle ferma les yeux pour échapper à cette vision de cauchemar.

Pour oublier elle se servit abondamment de la vodka pour dissiper ces mauvaises pensées. Elle but cul sec. À présent l'alcool commençait à l'enivrer. Elle cogna son verre contre la bouteille qui était presque vide. Elle chancela. Elle se noyait dans un océan d'alcool. Elle se surprit à hoqueter de petits rires nerveux. Ses cils batifolaient autour de ses yeux rendant floue la tapisserie collée aux murs. À genoux elle s'en approcha, tapa les motifs. Ses frappes rythmées devinrent plus fortes, plus coléreuses. Ses mains lui faisaient mal. Elle passa brusquement du rire aux injures. Elle en voulait à ce mur, à ces petites fleurs ridicules. Elle en voulait à tout le monde, à sa mère, à la terre entière. Des larmes, grosses comme des flaques d'eau la submergèrent.

Étourdie, elle se glissa piteusement jusqu'au lit, se renversa sur le dos, tourna de droite à gauche dans un bercement illusoire avant de se blottir, le menton dans les genoux.

Les paupières gonflées, elle réussit à s'assoupir vers deux heures du matin.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 13

Dans la chaleur de la nuit il sentit comme un froissement, des pas qui se rapprochaient. Il pensa qu'il s'agissait d'un chien errant alléché par l'odeur à la recherche d'une maigre pitance. En contre-bas des quais, jamais personne ne venait ; De rares voitures empruntaient la voie rapide le long du fleuve.

Une péniche qui descendait froissa les eaux du Rhône qui vinrent bruyamment s'écraser sur les berges non loin de son abri de fortune. Sous les cartons Marcel avait du mal à s'endormir, il se retourna contre une paille mais se heurta à quelques sacs de vêtements. Il ouvrit un œil. Encore nauséux, la gorge sèche, il repoussa les cartons qui le recouvraient. Il leva son bras squelettique mais une main le tira brutalement de sa couche. Il perçut un souffle fort et nerveux sans comprendre ce qu'il lui arrivait. Dans son état de faiblesse il n'opposa pas de réelle défense, non qu'il se crût en danger mais il parut étonné. A la vue de son agresseur, sûr de lui, il esquissa même un sourire narquois.

– Toi ? Toi ? dit-il.

L'inconnu se penchait sur lui, profitant de cet effet de surprise.

– Oui, c'est moi, j'en ai assez de toi...

Face à ces menaces, Marcel se redressa, s'appuyant sur son coude calleux mais il ne put. Un éclair illumina le cloaque. Une lame brillait au-dessus de ses yeux. Horrifié, il empoigna le bras de son adversaire, l'agrippant de ses mains sales, un effort qui le faisait transpirer dans ses loques. Son corps osseux se cambra, retardant vainement le coup. Malgré ses efforts, le couteau se rapprochait de sa poitrine dénudée.

La pointe le piqua, puis lentement la lame s'enfonça, déchirant la chair, avant de percer ce cœur.

Marcel se cramponna à son meurtrier mais déjà un filet de sang dégoulinait sur sa joue creuse, une chaleur pégueuse envahissait sa gorge. Il cracha, la respiration lui manqua. Il étouffait. Il ouvrit la bouche cherchant l'oxygène alors que la lame se retirait, fluide, hors de son corps blessé. Un bref soulagement suivi d'une atroce brûlure.

Allongé sur ses piteux cartons, Marcel agonisait. Il tenta une ultime tentative ; s'accrocher au col de son agresseur ; le retenir fermement comme on tient à la vie. Enfin, il implora son agresseur mais il vit que sa vengeance était plus forte que le pardon qu'il mendiait.

Rien ! Rien n'arrêterait le tueur.

Marcel comprit que sa fin était proche. Il ne put éviter le second coup, plus brutal.

Ses poumons déjà envahis d'hémoglobine, explosaient. Les bras en croix, sa tête chavira sur le côté, son âme l'abandonnait emportée par le fleuve des morts. La traversée du néant commençait. Marcel Target avait vécu.

Accroupi sur le cadavre, son assassin essoufflé, se leva. Debout, soulagé, il contemplait son forfait.

Il regarda absent. Seules quelques petites embarcations gâtaient indifférentes sous la halte nautique.

Un bruit de moteur se rapprochait, différent de celui des voitures qui circulaient sur le boulevard Saint Lazare. Une voiture avait pris les quais, des phares éblouirent la chaussée, éclairant le petit abri sous lequel le drame s'était déroulé. Elle s'arrêta. Deux hommes en descendirent. Une longue torche balayait les lieux. L'assassin glissa derrière le parapet, sur la berge proche. Contournant quelques arbres, il s'accrocha à de grosses racines qui effleuraient l'eau et se dissimula prestement sous une épaisse branche, juste pour entendre l'un deux :

– Je sais qu'il crèche par ici !

– C'est dégueulasse, même les rats n'y vivraient pas, regarde ce dépôt d'ordures ?

– Je veux bien te croire lui répondit l'autre mais ce n'est pas la première fois qu'il est signalé par ici.

– On aurait pu attendre lundi, moi le week-end c'est sacré et jusqu'à présent nous n'avons rien trouvé. Tu es sûr de ton informateur Balbuze ?

— On n'est jamais sûr de rien, mais entre cloches ils se connaissent tous et Target a tout de même un profil atypique, alors...

D'un coup de pied Blizar renversa quelques cartons, chercha derrière des poubelles, pesta :

– Pouaff, que des cochonneries et cette odeur ?...

Le doigt sur la couture du pantalon, à demi-mot, Balbuze :

– ... Ce n'est pas un endroit pour des gens comme nous, du temps de la mondaine on ne nous refilait pas les sales affaires.

Tout ça c'était du passé et il le savait bien. Si seulement il avait été plus discret tout cela ne serait jamais arrivé.

Alors maintenant ses lamentations de dandy offusqué !

– ...Je suis certain qu'il se cache par ici, vas voir de ce côté ! ordonna Balbuze.

Nerveux, il indiqua de sa torche l'endroit où l'assassin s'était réfugié.

Se pinçant le lobe de l'oreille, Blizar d'un tempérament plus docile, s'exécuta, bien qu'il n'appréciât pas cet air contrefait d'aristocrate que prenait son collègue pour lui parler.

Certes Balbuze avait toujours eu un ascendant sur son collègue. Il avait de la classe. Toujours tiré à quatre épingles, chemise amidonnée, son cou potelé sur un nœud papillon, on aurait cru qu'il se rendait à un bal de charité, mais tout cela n'en faisait pas son supérieur.

Retroussant précautionneusement ses bas de manches Blizar jetait pêle-mêle des bouts d'abri de ces malheureux, donnant de grands coups de bâtons. Arrivé sous le petit pont il trouva des magazines, quelques feuillages, un sac de voyage. Un carton résistait, il insista. Une paire de bottes déformées apparut. Il pointa sa torche, souleva

le dernier carton d'emballage. Raide, allongé de toute sa longueur décharnée, le macchabée, les yeux ouverts fixait l'inspecteur.

Il se baissa, se retourna dans un recul de dégoût :

– Merde, Target !

Il appela Balbuze qui le rejoignit d'un pas digne de sa personne.

– Target ! confirma ce dernier, pas beau à voir... il a reçu plusieurs coups de couteau. A priori il n'a pas eu le temps de se défendre, de toute façon il devait être trop saoul, regarde ces canettes. Bon ! Téléphone à la brigade et au Samu pour qu'ils fassent le nécessaire. On boucle le quartier. Quelle heure as-tu ?

– Sept heures répondit Blizar.

Balbuze sortit son zipo de sa poche, Blizar lui tendit servilement une cigarette mais il refusa. Absorbé par le cliquetis de son briquet, il regardait les premiers rayons de soleil onduler sur le Rhône. Un pêcheur courbé sur sa canne à pêche, que n'aurait pas renié Van Gogh, inclinait à la poésie mais le charme des lieux n'intéressait pas Balbuze. Il prit les clefs de la voiture :

– Nous filons chez Claire Legouve et on l'embarque, je suis sûr qu'elle a pas mal de choses à nous raconter.

Pendant que Blizar téléphonait de son portable, Balbuze alla chercher la voiture.

Moins de cinq minutes après, gyrophares et sirènes lumineuses quadrillaient la zone sous la houlette du commissaire divisionnaire de la circonscription d'Avignon.

Les deux inspecteurs prêts à en découdre étaient déjà installés au volant de leur voiture de service, lorsque le commissaire, imperméable raglan, s'avança vers eux.

– Nous allons chez mademoiselle Legouve, commissaire...

Effleurant le nœud papillon de Balbuze, le commissaire placide :

– Doucement les Mignons, doucement et pas de vague... Le rapport sur mon bureau ce soir.

– Lundi, hasarda Blizar, se triturant le lobe de l'oreille.

– Dix-huit heures ! trancha le divisionnaire.

Balbuze abhorrait ce gros. Cette façon qu'il avait de leur parler. Il leva son index en signe de protestation mais le divisionnaire ne négociait jamais.

– À ce soir, sans faute !

Écrasée par l'accélérateur la voiture démarrait laissant dix mètres de gomme, sous le regard amusé des autres policiers.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 14

Les flammes envahissaient la pièce. Des éclairs de feu crépitaient sur des murs rougis. Des hurlements s'engouffraient dans des couloirs sans fin. Derrière la fumée noire, des formes humaines s'agitaient désespérément avant de basculer dans le vide. Une jeune fille courait dans cet enfer, les flammes dévorant sa robe. Elle s'approcha d'une fenêtre pour sortir de ce brasier, mais n'y parvint pas. Le plancher se déroba sous pieds. Les bras levés, suppliant, gémissant, son visage appelait au secours :

– Claire, Claire...aide-moi, Claire...

Claire se réveilla en sueur dans son lit. Elle avait de la fièvre. Des coups sourds résonnaient dans sa tête.

Elle se redressa, on frappait à la porte.

Elle jeta un coup d'œil sur le radio-réveil : sept heures trente.

Elle avait si peu dormi, et si mal. Elle se toucha le front. Ces coups... et ce cauchemar ? Luce, c'était Luce. Elle avait reconnu son amie...

Que se passait-il ?

Devant chez elle, le vacarme continuait, des voix tonitruantes pestaient :

– Je te dis qu'elle est là ! Police ! Ouvrez !

– La police ? Se dit-elle inquiète. Elle passa son peignoir, repoussa ses cheveux défaits, avant d'entrouvrir la porte :

– Vous ? ... que voulez-vous ?...

– Les questions, c'est nous qui les posons, trancha Balbuze, en poussant la porte.

Abasourdie de tant d'audace et de fermeté dans le ton elle les laissa entrer. Elle s'assit sur le bord d'une chaise, timidement, comme si elle n'était plus chez elle, attendant la suite, fataliste.

L'effet de surprise avait joué, Balbuze comptait bien en profiter, quitte à en rajouter.:

– Bien, ne tergiversons pas, Marcel est mort, nous savons que tu es complice.

– Marcel, mort !!!

– Oui, mort ! mais tu le savais, n'est-ce pas ?

– N N Non, comment cela ? Quand ?

– Allons, allons, toi et Roberto vous êtes de mèche. Marcel avait décidé de tout raconter sur la Pigeon... alors vous avez paniqué.

– Mais pas du tout, je n'y suis pour rien. Ce n'est pas moi, c'est Roberto, ils ne se supportaient plus...

– Eh bien ! tu avoues. Donc tu étais au courant pour ces deux là. Allez, crache le morceau.

– Où est-il ? Ajouta Blizar.



Claire était de nouveau dans le doute, elle ne comprenait plus rien. Était-ce son cauchemar qui continuait ? Non, ces deux là n'avaient rien d'imaginaire. Ils tournaient au-dessus d'elle comme des oiseaux de proie qui attendaient que leur victime s'effondrât. Surtout celui-ci, un tantinet maniéré, jouant avec son briquet. Il la violerait de son regard haineux. L'autre, assis en face d'elle, se tripatait l'oreille, ne la rassurait pas davantage. Elle s'était toujours méfiée de ces hommes bourrés de tics obsessionnels. Elle redoutait leurs pensées abjectes, elle frémit.

– Mademoiselle a froid, ironisa Blizar.

– Mais non rétorqua Balbuze, ôtant le peignoir des épaules de Claire, du coton, du vulgaire coton, ton gigolo n'a pas assez d'argent pour t'offrir de la soie ?

– Vous n'avez pas le droit ! s'emporta Claire, rouge de honte.

Elle voulait oublier cette situation honteuse. Cherchant un réconfort, elle pensa très fort à Maurice. Lui seul la comprenait. Sur les planches elle retrouvait sa dignité de femme et à cet instant elle souffrit de l'absence de ce père qui la protégerait.

– Le droit c'est nous qui le dictons, aussi je te conseille de nous dire où se cache Promati.

Claire cilla des yeux

– De toute façon il n'en a plus pour longtemps. Si tu ne nous dis pas où il est, c'est toi qui va te retrouver à la morgue... le bruit court sur les bords du Rhône que toi et lui...

– Non non, c'est faux, vous racontez n'importe quoi pour me faire parler... je ne sais rien...

Se pinçant le lobe, Blizar :

– Oh ! que si, ma belle, tu en sais long. On peut aller raconter ton histoire à tes amis du théâtre...

Claire était épuisée, sa tête lui faisait mal, les bras ballants, elle s'affaissa sur sa chaise.

Elle n'en sortirait jamais. La vie n'était qu'un éternel et douloureux recommencement. À quoi bon lutter ? à quoi bon résister puisque le sort avait décidé de s'acharner sur elle. Elle avait cru un instant qu'elle pouvait se débarrasser de son passé, ôter cette vilaine image qui lui collait à la peau, se débarrasser de cette seconde peau, se mettre à nue sans artifice. Ne plus jouer, renaître dans des jours meilleurs. Mais son espoir s'amenuisait. Bien avant que le rideau ne tombât sur elle, les lumières s'étaient éteintes, la laissant à son noir destin, obscur et d'un mauvais présage.

Ce corps rattrapé, ce corps épinglé, ce corps bafoué, s'abandonnait maintenant aux railleries de Balbuze :

– ...Les dettes que tu as contractées, il va falloir les payer...

– Quelles dettes ?

– Des dettes de moralité,..tu dois te racheter une bonne conduite...

– Je n'ai que faire de vos conseils !

– Insolente avec ça ! Mais tu n'es pas quitte avec ton passé.

– Mon passé m'appartient ! je n'ai pas de compte à rendre...

– Oh ! que si ma belle, tu vis à crédit, alors il faut éponger ton passif, et la meilleure façon c'est de nous dire où se cache Promati.

Mais Claire ne répondait plus. Elle s'enferma dans des images incohérentes. Son esprit s'évada dans son monde où personne ne pouvait entrer.

Alors elle hurla, feignit la crise de nerfs et se découvrit un talent de folle.

Oui, la folie serait son échappatoire, une condition de sa sauvegarde, une voie de salut, un défi qu'elle se lançait. Après tout, si c'était le prix à payer pour s'en sortir ?

Elle se cramponna à la chaise, son corps se recroquevilla. Ellipse psychotique, elle s'enferma dans cette étrange sensation mêlée d'inconscience et de réconfort.

Dans ce doux isolement, elle se coupait de ses bourreaux. Elle devenait inaccessible.

Elle n'entendit plus les vociférations. Presbyte auditive, les insultes lui devinrent inaudibles, incompréhensibles, lointaines. Aveugle, elle ne vit plus les gestes désordonnés, découpés, violents.

Les questions se succédaient, les menaces se précisaient, mais plus rien ne l'atteignait. Elle avait réussi à s'approprier sa folie.

Pour parfaire le tableau, elle en rajouta.

Elle éclata d'un vrai rire, un rire de joie, un rire idiot, devant les deux ballots désemparés.

– Vous ne pouvez rien contre moi, je n'ai besoin de rien, je n'attends plus rien, je suis libre, mais vous, pauvres minables, guindés comme des milords, des chrysanthèmes.

Le flot d'injures aurait pu ne jamais s'arrêter si Balbuze, à bout, les yeux d'un fanatique n'avait magistralement giflé Claire.

– Où est-il pour la dernière fois ?

A demi-inconsciente, elle hacha quelques mots de désespoir :

– La chapelle, ... la chapelle des pénitents ...

– La chapelle des pénitents gris ! c'est là qu'il se cache, grinça Balbuze, triomphant.

Réajustant son nœud papillon, Balbuze tirait Blizar non sans mettre en garde Claire, complètement sonnée :

– Nous reviendrons, ma belle, nous reviendrons...

Dans le silence du jour naissant, Claire tomba à la renverse.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 15

Accroupie sur le lit, les jambes repliées dans les mains, Mathilde, pétulante, s'éventait :

– Non, non, ne me mords pas, tu me fais mal.! Eh bien toi, on peut dire que tu es long à démarrer mais quand tu t'y mets !

À califourchon, Jean tout rouge, un pétard explosé, le nez dans les gros seins de Mathilde manquait d'oxygène.

Il était ravi de ses exploits. Il avait tout exploré de la face sud à la face cachée de cette nymphe. De s'être contenu trop longtemps il rattrapait avec fougue le temps perdu.

Mathilde lui secoua les cheveux en bataille de la même façon qu'elle aurait caressé un jeune chien en rut. Depuis hier soir qu'ils s'étaient enfermés chez elle ils n'étaient plus sortis du lit. Une passion aussi subite qu'inattendue.

Après leur déjeuner sur la place de l'horloge, l'après-midi avait été agréable. Au dessert, certainement adouci par les pommes qu'elle lui tendait il avait trouvé le timbre de sa voix plus velouté. Aussi quand elle lui avait proposé à la fermeture de la librairie d'aller au cinéma il n'avait pas refusé.

Puisqu'elle avait décidé de le provoquer une fois de plus il relèverait le défi comme un grand garçon même s'il ne se sentait pas très à l'aise dans ses chaussures vernies, mais les chaussures ne devaient pas y être pour quelque chose.

Habituellement le vendredi soir il rentrait chez lui, grignotait devant la télé quelques surgelés que sa mère lui déposait la semaine dans son congélateur. Mais ce soir, il avait dit oui et puis le cinéma ...

En fait les salles de projection réservaient des surprises.

Mathilde profitant de l'obscurité s'était subitement jetée sur sa bouche, l'embrassant, plutôt l'aspirant goulûment. Surpris, il se laissa faire. Même il prit goût, le mélange des glandes salivaires secrétant parfois des sensations aphrodisiaques, tout en émoi, il oublia sa collègue de travail, une cucul la praline pour ne plus voir en Mathilde qu'une bombe sexuelle mais à l'entracte le pétard était un peu mouillé.

B.C.B.G, il avait réajusté sa cravate mais Mathilde faisait la moue caressant son torse glabre.

– Mon petit Jean avait-elle chuchoté, je veux te sentir.

À la fin du film, blottie dans le creux de son épaule, la main sur son sexe l'allumeuse prenait des airs de salope. Elle ne pouvait se satisfaire de quelques câlineries :

– Je t’invite à prendre un verre chez moi,... lança-t-elle spontanée, en toute amitié ajouta-t-elle, espiègle.

L’offre était généreuse mais le doute n’était plus permis. Jean accepta.

Dans l’appartement Mathilde l’installa aussitôt sur un lit moelleux mais Jean, pusillanime, figé sur le bord, envahi de borborygmes donnait l’impression d’attendre son tour dans un cabinet médical.

Impatiente, frénétique elle le déshabilla sans ménagement. Son amant mis à nu, à califourchon dans sa jupe écossaise elle se déhancha langoureusement. Parade de guêpe, elle glissa sa culotte livrant à Jean un peu de sa toison. Frénétique, elle se posa sur le dard charnel butinant dans un jeu de va-et vient le sexe en érection pour s’envoyer en l’air.

La nymphomane l’expédia au septième ciel le dévorant de sa bouche pulpeuse. Glamour, elle éjecta comme au cinéma ses chaussures d’un revers du talon pendant que ses longs doigts tubérisés ficelaient ce jeunot.

– Décrispe-toi mon petit loup, je ne vais pas te manger... susurrerait-elle.

Pourtant c’est ce qu’elle fit.

Des mains toutes en douceur mais aussi en longueur, des tentacules de mandragore aux vertus les plus subtiles, elle excellait dans les caresses érotiques. Ne laissant rien au hasard surtout pas les attributs virils dressés avec volupté, elle les empoignait avec gloriole dans un désir de l’amour accompli.

Submergé par tant de hardiesse, Jean qui n’était qu’un novice dans les jeux amoureux se perdit un peu au début. Mais Mathilde en maîtresse accomplie dans des artifices d’exhibition dont elle avait le secret prit les choses en main, si l’on peut dire.

Pudique, le garçon rangé de vingt-deux ans que sa maman cocolait d’attentions à l’écart de mauvaises fréquentations se réfugia affolé sous les draps. Simple sex toy dans les mains de son amante qui se régala de posséder un jouet aussi docile il vacilla pour enfin se perdre dans cette débauche.

Dans cette chambre enivrante où Mathilde mélangeait subtilement les arômes, une bouffée de chaleur plus vive que les précédentes le submergea. Sous son cortex stimulé l’instinct du mâle reprit le dessus réveillant en lui le feu d’une passion qui dormait depuis trop longtemps.

Sur ce corps écartelé le malin s’insinuait. Il s’égara dans des prouesses dignes du Karma-sutra avant de sombrer définitivement dans la luxure. Dans les seins de Mathilde se nichait le désir incestueux qu’il suçait avidement. Puis presque par vengeance avec voracité ces mains pétrissaient les deux bouts de tétons en érection. Libéré il se raidissait jusqu’à la pointe des pieds jusqu’au moment suprême où dans un coup de boutoir sauvage il écarta les fesses charnelles libérant dans des mouvements de dyskinésie un spasme éjaculatoire.

Pris d’un rire convulsif frénétique des mots les plus osés rivalisaient avec ces cris aigus de puceau.

Repu de tant de frivolité mais surtout de concupiscence il s’endormit comme un enfant dans les bras de sa Mélusine.

Au petit matin le jour le réveilla sous les draps imprimés comme chassé de son Paradis.

Il avait vécu une nuit exceptionnelle.

Il regarda Mathilde qui dormait. Ses sentiments étaient confus. Cette façon de l'avoir prise ainsi, de l'appeler mon bébé, ma chatte, ma putain, une grossièreté qui le répugnait.

Elle s'était confiée à lui, livrant une femme aussi secrète qu'extravagante. Il l'avait trouvée facétieuse, imprévisible tellement femme mais aussi sensible. Elle s'était révélée.

Il se tourna, elle ouvrit les yeux, souriante :

– On est bien tous les deux..

Elle l'embrassa tendrement sur le front, se leva, ouvrit la fenêtre.

Devant ce ciel de Provence, Mathilde callipyge nue offrit son dos cambré aux premiers rayons. Sentir une douce chaleur sur son corps la rassurait ; une offrande qui exprimait le besoin d'être aimée. Pourtant elle jouissait de tous les avantages d'une femme moderne mais elle n'était pas heureuse. Elle se sentait seule, une solitude qui l'oppressait chaque jour davantage. Dans ces moments elle était prise d'une querelle intime. Pas des remords, des regrets qui la chagrinaient tard dans la nuit, de mauvaises pensées, une angoisse que seul un Prozac pouvait chasser.

Ce n'était qu'au matin qu'elle gommait ses doutes sous une épaisse couche de maquillage.

Agréablement saupoudrée elle revêtait son attitude désinvolte, insouciant, provocante même. Une façade qu'elle montrait à la bonne société en vrai professionnelle de la tromperie.

– Tu m'aimes...un peu demanda-t-elle prudente.

Jean ne répondit pas, il lui tendit la main. Elle se rapprocha.

– C'est un peu...trop tôt, dit-il.

– L'amour n'attend pas... répondit-elle.

– Non, ce n'est pas ce que tu crois...

Il aurait pu balbutier des réponses, bafouiller des explications il ne le fit pas. D'ailleurs il ne trouvait pas de mots, existaient-ils seulement pour rendre compte de son malaise ? Il ne le savait pas.

L'euphorie dissipée ils s'enlacèrent à nouveau pour ne pas se perdre. Leur regard évasif se perdit au plafond, un malentendu s'installa entre eux, le silence les sépara. Chacun enfermé dans son monde, dans sa logique, dans sa quête d'un meilleur avenir.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 16

À cause du marché, les inspecteurs avaient laissé la voiture au parking souterrain. Ils traversèrent à pied la place Pie encombrée à cette heure matinale d'estafettes surchargées, lorsqu'un vol subit de pigeons affolés passa en diagonale au-dessus de leur tête. Blizar, malchanceux, reçut une fiente sur son blouson de cuir alors que Balbuze détournait la tête à la vue de quelques rascasses béantes à l'agonie que lui tendait une poissonnière criarde. Dans les cafés, de gros bras manœuvraient des percolateurs sous pression mais même l'odeur du café n'arrêterait Balbuze, son devoir le poussait à presser le pas.

– Dépêche-toi Blizar, on va le cueillir dans son lit.

Sur la piste de Promati depuis plus d'un an, Balbuze pensait bien le coincer cette fois-ci. Il croisa les doigts sur son Zippo, souhaitant que Claire Legouve n'ait pas menti.

Une fois cette affaire terminée il espérait secrètement obtenir un poste à la hauteur de ses compétences ; partir de ce commissariat minable, ne plus voir ce commissaire prétentieux, bon pour la retraite. Il le détestait, tous les séparait.

Le week-end était propice à la grasse matinée, les rues étaient encore désertes quand ils prirent la rue Carreterie.

– Nous y voilà, lança Blizar.

Devant une lourde porte, nerveux, il sonna.

Quelques instants passèrent, à l'intérieur on entendit sur le gravier un pas s'avancer. Derrière un judas grillagé une petite voix demanda.

– Oui...

– Ouvrez, cria Balbuze, police !

– Police ? répéta la voix

– Oui, inspecteur Balbuze et inspecteur Blizar de la SRPJ d'Avignon !

Ils reculèrent pour mieux être vus, exhibant leur carte tricolore.

Un verrou grinça puis un second et un portillon enserré dans le portail s'ouvrit. Dans la pénombre les inspecteurs enjambèrent maladroitement le montant du bas.

Devant eux un petit bonhomme, les joues pleines, légèrement rosé, un air des coteaux de Tavel, deux petits yeux noirs sous des sourcils effilés leur souriait.

– Messieurs, bonjour, je suis le frère Noël.

– Vous êtes un ecclésiastique, demanda Balbuze, étonné de ne pas voir de soutane traditionnelle mais une tenue de jardinier.

– Non, je suis un frère de la congrégation des Pénitents Gris.

– Si je comprends bien vous n’êtes plus un civil mais pas encore un curé, demanda Balbuze avec humour.

Le petit homme qui avait l’habitude de vivre dans la contemplation ne releva pas l’impertinence, ou du moins l’ignora.

– C’est un peu ça... Attendez, je vais chercher le Père Prieur.

– Inutile, inutile... nous recherchons un homme, un voyou qui se cache ici, il a été repéré dans votre monastère..

– Confrérie, rectifia l’abbé, modeste.

– Oui.. enfin, il est ici ! et vous protégez un bandit.

– Un meurtrier ! ajouta Balbuze.

Loin d’impressionner cet homme de sainteté celui-ci parut encore plus curieux :

– Un meurtrier dans notre congrégation ? comme vous y allez, messieurs les policiers, ici il n’y a que des Pères... âgés, moi même je ne suis plus très jeune...

Balbuze s’emporta :

– Oui, oui..., nous ne faisons pas un recensement démographique... Promati ? vous connaissez ?

– Promati ? reprit l’abbé

– Roberto Promati ! un voyou recherché depuis plus d’un an.

– Roberto ! s’enthousiasma son interlocuteur. Roberto oui, un brave homme, toujours à rendre des services... un peu bourru parfois, mais pas méchant, non, non, pas méchant..., nous l’avons accueilli par charité chrétienne, vous devez certainement vous tromper monsieur l’inspecteur...

– Pas du tout, monsieur. ?

– Noël Lacle’ch, je suis d’origine bretonne, mes parents...

– Oui.. oui... s’impatiait Blizar, monsieur Lacle’ch, euh...monsieur l’abbé, il s’agit certainement du même homme, montrez-nous où il réside, nous avons assez perdu de temps.

L’abbé indiqua la maison du gardien, au fond de la cour, à l’écart des cellules.

– Allons Blizar, suis-moi, ordonna Balbuze.

– Attendez, attendez, miaula l’abbé, gracieux dans sa béatitude, c’est ici. qu’il habitait.

– Qu’il habitait ? reprit l’inspecteur, de plus en plus irrité.

– Qu’il habitait, oui, s’il s’agit de l’homme que vous recherchez, ce que je ne crois pas, il nous a quittés hier.

Cherchant dans ses souvenirs il leva ses petits yeux :

– Oui, hier après la prière du matin lorsque nous nous sommes réunis pour honorer Saint Benoît avec..."

Les inspecteurs trépignaient.

L’abbé, révérencieux, expliqua d’une voix monocorde qu’il dispensait tous les vendredis soir le catéchisme au pensionnat de jeunes filles au Collège Saint-Joseph qui jouxtait la chapelle.

Balbuze n’en pouvait plus :

– L’abbé, on s’en fiche du catéchisme ! Promati ?

– J’y viens monsieur l’inspecteur, j’y viens, reprit le petit bonhomme qui ne se laissait pas intimider, c’est au catéchisme que Roberto est venu me voir...

– Pour se confesser ? ironisa Balbuze sous ses bajoues.

– La confession est le fruit d’une grande estime de soi et elle n’est pas donnée à tout le monde...

Disant cela le petit abbé regardait Blizar qui subitement fut pris d’une démangeaison à son oreille.

– non continuait l’abbé, il était venu me demander un peu d’argent, une avance sur son mois, il devait rendre visite à sa mère souffrante à Marseille me semble-t-il.

– C’est la meilleure, coupa Balbuze. Sarcastique :

— il est né sous X !

– Hier ! reprit Blizar, il nous a filé entre les doigts, c’est lui qui est venu voir Marcel cette nuit, ça a mal tourné.

Alors que les deux inspecteurs s’en retournaient, Balbuze radouci, demanda négligemment :

– Il y a un pensionnat de jeune fille de ce côté ?

– Oui mais pendant les vacances scolaires il ne reste que deux ou trois pensionnaires dont j’ai la responsabilité, mais pourquoi cette question ?

Invokant la sécurité :

– Disons qu’avec un individu comme ce Promati dans la bergerie je prendrais mes précautions l’abbé !

Mais Blizar, que la question sournoise de Balbuze ne laissait pas indifférent, regarda soupçonneux son collègue d’un mauvais œil.

\*\*\*\*\*



## CHAPITRE 17

Toute la matinée Balbuze avait été nerveux. Son collègue pensait que la mort de Target et la fuite de Promati étaient à l'origine de sa mauvaise humeur. Ils grignotèrent un sandwich sur les allées de l'Ovule mais Balbuze prétextant un manque de sommeil ils se séparèrent vers les 14 heures. Il fut convenu de se retrouver à dix-huit heures au commissariat pour faire le rapport sur la mort de Target.

Balbuze de retour chez lui fut pris de tourments. Il ne supportait pas ces missions qui lui laissaient un goût d'inachevé. Mécontent, il tira les rideaux des fenêtres pour cacher cette éclatante journée de juillet et se servit un pastis bien tassé.

Balbuze avait toujours vécu seul. Au fil des ans, sa vie professionnelle s'était construite aux dépens de sa vie personnelle.

Sous son aspect rondet il donnait l'impression d'un homme affable mais ce pouvoir qu'il exerçait sur ces femmes le rendait méprisable. Il ne s'embarrassait jamais de préliminaires. Il prit plaisir à les pourchasser sans relâche. La nuit, aucun trottoir de la Porte d'Aix à Marseille ne lui échappait, il arpentait son territoire comme un félin en chasse. À l'inverse du prédateur, il ne tuait pas, il torturait. Pervers, il n'hésitait pas à faire chanter ses victimes, faisant croire que faute avouée est à moitié pardonnée. Mais les belles de la nuit qui ne puisaient pas leur morale dans les évangiles lui riaient au nez. Un soir, il se fâcha sérieusement. Elles bafouaient son autorité, cela lui était insupportable. Dans ces moments il ne se contrôlait plus, entrait dans une colère noire, transformant son travail de fonctionnaire en un règlement de compte personnel. Hargneux, il saisissait leurs cheveux, tirait le visage sous la flamme de son Zippo hurlant qu'il pouvait les rajeunir pour l'éternité. Certaines cédaient vaincues par la peur, d'autres se rebellaient invoquant leur droit, l'injuriaient, lui crachaient dessus. Mais ces provocations lui apportaient une jouissance supplémentaire, un challenge à relever. L'affrontement avec le sexe faible le fascinait, il en transpirait sous sa chair blanche.

Il avala son second pastis, fixa l'eau trouble pour oublier tout cela. Quelques mouches zigzaguaient au-dessus de sa tête dans des ronds imparfaits. Il était agacé de voir ces bestioles voler bêtement dans l'air. L'une d'elles se posa sur la table au bord d'une goutte d'eau imprégnée de pastis. Elle se désaltérait avec plaisir quand Balbuzard leva la main pour l'écrabouiller. Mais, dans sa mansuétude aussi subite

qu'inattendue, il la chassa d'un revers indifférent de la main, l'insultant du bout des lèvres :

– Sale bête !

L'après-midi passa entre ces quatre bestioles et le cinquante et un quand dix-sept heures sonnèrent.

Il se doucha rapidement, s'habilla avec soin. Avant de sortir il ajusta son nœud papillon devant le miroir d'entrée. Il descendait l'escalier lorsque sa main, nerveuse, chercha le briquet dans sa poche. Ne le trouvant pas, il remonta.

Au commissariat, Blizar avait commencé à rédiger le rapport sur la mort de Target.

Courbé sur sa vieille Remington des années cinquante, il vit tout de suite que son collègue n'était pas dans son assiette. Néanmoins, il lui dit :

– Ça va ?

– Ça va, ça va... grogna Balbuze.

– Tiens, lis le dossier. On le dépose sur le bureau du patron, et on va faire un tour, c'est samedi, ça grouille de partout... Il ajouta, prudent, : ça nous fera du bien.

Balbuze ne répondit pas. Assis sur sa chaise de secrétaire, le coude appuyé sur le bureau, il feignait de lire une note officielle.

Son collègue lui tendit le rapport, Balbuze le prit.

Lorsqu'ils sortirent du commissariat la soirée était avancée. Les rues étaient noires de monde en goguette. C'était l'ouverture du festival. La rue de la République livrée aux festivaliers n'était qu'une farandole humaine de musiciens, d'artistes et de touristes. Des groupes de jeunes sur des skateboards, coude à coude, surfaient sur le bitume scandant des refrains à la mode. D'autres sur des vélos de cirque slalomaient dangereusement, leurs walkmans scotchés aux oreilles, sous le regard de quelques comédiens peints dans des fenêtres en trompe-l'œil.

Les deux inspecteurs s'attablèrent à la terrasse d'un bar. Le nez dans leur verre ils n'avaient pas grand-chose à raconter. Depuis des années qu'ils travaillaient ensemble ils n'éprouvaient jamais le besoin de parler de leur vie privée. Ils savaient tout au plus qu'aucun des deux n'avait de vie de famille. Alors, les mots de mari, de père, d'épouse, d'enfant, étaient naturellement bannis de leur vocabulaire. La seule sémantique qu'ils connaissaient tournait invariablement autour d'histoires policières.

Une vie faite de missions, de services de nuits, de gardes, de filatures ou de quelques mauvaises blagues que les policiers se racontaient d'un service à l'autre. À la rubrique des faits divers les BB mignons étaient bien classés.

Des guirlandes illuminèrent la place alors que le jour baissait. Devant eux, semblable aux acteurs du théâtre nô, les passants chantant se diluaient insensiblement sous les platanes par petits groupes d'amoureux.

Blizar, qui n'était pas insensible à ce lyrisme, proposa de prendre un dernier verre au Rouge-Gorge, une boîte de nuit derrière le palais.

Lorsqu'ils se séparèrent vers les deux heures du matin, Balbuze erra quelque temps avant de s'apercevoir que ses pas l'avaient mené devant le Collège Saint Joseph. L'avenue était bien éclairée, les clameurs de la soirée s'étaient tues.

Machinalement il tourna dans une contre-allée qui bordait le bâtiment. Au fond du chemin il s'approcha d'un portail fermé par un cadenas. Il souleva une chaîne, à sa surprise, celle-ci se décrocha. Il tourna la poignée, le portail grinça, il entra.

Au premier étage, de hautes fenêtres dominaient le parc. A l'arrière, il aperçut le clocher roman de la chapelle. Dans l'obscurité, sous les arbres, il se laissa guider par une faible lumière fixée sur le bâtiment. Arrivé devant la double porte vitrée il hésita.

– Que venait-il faire ? pourquoi était-il entré ? que cherchait-il ?

Ses mains devinrent moites, il paniquait. Il voulut ressortir mais sans s'en rendre compte il était déjà dans le hall balisé de veilleuses de secours. Il monta un large escalier, pas à pas, lentement comme un intrus. Un sentiment d'incompréhension l'envahissait. Il douta mais une force mystérieuse le poussait à continuer. Arrivé à l'étage il chercha, il ne savait pas ce qu'il cherchait ou plutôt il le savait mais il l'ignora. Il étouffait. Il dégrafa son nœud. Il saliva. Inquiet sa main se crispa sur son briquet.

Il suivit un long couloir obscur. Instinctivement il poussa une porte à sa droite, redoutant ce qu'il découvrirait mais la tension était à son comble

Sur le lit une jeune fille dormait, paisible. Un ange de la nuit à moitié dénudé, les draps tombés au sol, sa jambe pendait dans le vide.

Balbuze fasciné s'avança.

Ce corps assoupi, innocent, à sa merci... Il se pencha, tendit sa main quand tout à coup, la tête coincée, la bouche écrasée, il fut entraîné à l'arrière manu militari. Emporté par une force occulte, bâillonné, ne touchant pratiquement pas le sol il redescendit les marches quatre à quatre. Jeté dans un réduit sous l'escalier il découvrit sous une faible lampe son agresseur.

— Promati ?

– Et oui, moi ! Promati.” Tou” ne m'attendais pas... Assieds-toi,!

Il lui lança un tabouret d'écolier rangé derrière une table.

Balbuze les lèvres ankylosées reprenait difficilement ses esprits :

– N'aggrave pas ton cas Promati, ne fais pas l'imbécile !

– Ça “souffit”, ici c'est moi qui commande, espèce de cochon. “Tou” veux donner des leçons de morale alors que “tu” n'es qu'un dépravé, un sale porc !. Toute la ville sait que “tu” frayes avec des jeunots ! Moi, je prends les femmes,... les femmes, c'est normal, c'est dans la nature humaine, alors que toi !, vicieux ! “Tou” n'es qu'un malade, un incurable.

Roberto s'énervait, ses favoris, sa moustache frémissaient. Il éructait :

–”Tou” n'as pas honte, même pas, c'est un “louxe” que “tu” ne peux pas te permettre.

Balbuze paniquait, il prit peur. Lentement il descendit sa main sous la table pour récupérer l'arme qu'il dissimulait dans son dos.

Roberto s'aperçut de son manège, sortit son poignard.

– Calme, pas de bêtises, pose les mains sur la table, bien à plat. Voilà, c'est mieux.

– Écoute, suppliait Balbuze qui voyait fondre ses espoirs, on peut s'arranger. Pour Target, je n'ai pas de preuves, pour Pigeon...

– Pas le temps, rétorqua Roberto, sinon que pour Marcel c'est pas moi, j'y suis pour rien, “tu” m'entends, flic de mes deux !

– Oui, oui, je te crois...

Mais Balbuze n'en croyait pas un mot et puis avec ces insanités il était de plus en plus mal à l'aise. Il trembla devant cet homme qui sentait la transpiration, la grasse, il

eut un haut le cœur, il tenta de se relever cherchant désespérément quelque chose dans sa poche mais la masse de Roberto ne lui laissa pas le temps. Il bondit sauvagement sur l'inspecteur avant de couper la lumière. Un cri strident résonna dans les couloirs sans fin.

Lorsque l'abbé Noël qui dormait à l'autre extrémité arriva dans l'appentis il tourna l'interrupteur pour découvrir horrifié, le policier, un couteau planté dans la main.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 18

Le téléphone sonna plusieurs fois, Claire tâtonna autour d'elle. Enfin elle le trouva.

– Allô ?

– Alors, mon petit, tu dormais ?

– Non, non...

– Tout va bien ?

– Oui, oui, ne t'en fais pas...

– N'oublie pas que ce soir on répète, nous t'attendons comme convenu. Dans quatre jours, c'est la première...

Maurice parlait mais Claire était absente. Elle avait oublié la répétition du samedi soir.

– Je ne serai jamais prête, pensa-t-elle, il faut que je fasse un effort.

– Allô... allô, Claire tu m'entends ?

– Oui, oui Maurice, je serai à l'heure, maintenant il faut que j'aille me préparer. Je t'embrasse, à ce soir.

Elle raccrocha.

Elle se leva, tira les rideaux qui cachaient ce soleil éclatant. Pourtant, le temps était à l'orage.

Dans la salle de bain, des cosmétiques s'alignaient pêle-mêle sur l'étagère. Elle se rapprocha du miroir. Elle se trouvait affreuse.

– Je n'y arriverai jamais, pensa-t-elle, regroupant ses cheveux blonds en chignon.

Lasse, elle se réfugia sous la douche. L'eau froide vivifiante la réveilla. Depuis la visite de ces deux inspecteurs au petit matin, elle était anéantie. Elle se frotta énergiquement avec un gant mousseux, se lavant de toutes ces impuretés que ces deux hommes avaient laissées sur elle.

Face au miroir dans le tintamarre du séchoir, elle s'interpella.

– Alors, tu craques, tu vas leur céder ? Est-ce que tu te laisserais impressionner ? Après tout ce ne sont que des hommes, même pas d'après ce que j'ai entendu dire...

Alors ?

– Que me reprochent-ils ? Ont-ils des preuves ? Rien ! ils n'ont rien contre toi, par contre toi, tu as tout contre eux. Tu as la volonté de t'en sortir, tu as le courage de relever la tête, et puis tu n'es plus seule, il y a Maurice, Fred, les autres...

Disant cela sa pensée effleura le souvenir de Jean. Elle le trouvait tellement prévenant, proche d'elle. Non, elle ne devait avoir de considération mélancolique, au contraire, elle combattrait.

Elle fustigea les deux inspecteurs.

Elle vivrait ses vingt-deux ans. Elle avait tellement eu de mal à gagner sa liberté, qu'elle ne l'abandonnerait pas. Céder, c'était la donner en pâture. Elle vivrait, c'était là sa force.

Requinquée, elle boucla son jean sous un T-shirt noir, chaussa ses baskets et descendit l'escalier en glissant sur la main courante.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 19

Dans ces ruelles la foule ressemblait à un vol d'étourneaux en travelling se faisant et se défaisant sans cesse, une sarabande piaillante, revendiquant le droit de déambuler. Seuls quelques mendiants, à l'angle d'immeubles tagués, dérogeaient à la règle.

« Au chien qui fume », de jeunes comédiens attendaient impatiemment le maître qui arriva vers les seize heures.

Le ventre devenu suffisance, il ouvrit le temple de la contestation. Les comédiens en herbe déjà courtisans, emboîtèrent le pas, dociles, respectueux. Mais Maurice faisait fi de ces courbettes. Il était bien éloigné de ces attentions que lui prodiguaient ses élèves.

Depuis qu'il avait téléphoné à Claire, il était préoccupé : cette façon de lui parler, ce ton fuyant qui trahissait son trouble. Il se passait certainement quelque chose.

Mais déjà les jeunes premiers le chahutaient, se disputant les meilleurs rôles sur l'estrade. De bonne grâce, Maurice se plia à leur exigence.

Sur les traces de Jean Vilar, certains, bouillonnants, créateurs incongrus, défiaient les bourgeois et leur charentaise. D'autres, plus softs, des pince-sans-rire, parodiaient des hommes politiques, poussant la dérision jusqu'à ce qu'elle en devint loufoque.

Crescendo, leurs tirades assassines s'élevaient au-dessus des remparts, raisonnant jusque dans le sillon Rhodanien. Seule la fin d'après-midi avec la chaleur qui s'estompait taisait leur rébellion. Rassasiés, la tête encore dans leur nuage, ils sortaient lorsque Claire arriva.

Maurice installé dans un fauteuil d'orchestre, penché sur une minuscule lampe, relisait, lunettes sur le nez, quelques notes manuscrites.

Fred, Pierrot, après un bref échange prirent leur place respective. Claire dans les coulisses à côté de Fred, croisa les doigts.

Depuis le début de la saison une réelle complicité s'était nouée entre eux. Sous la férule de Maurice, Claire donnait le meilleur d'elle-même.

Maurice aux aguets régentait sévèrement ses comédiens marquant toujours une affection bienveillante pour sa protégée.

Ce soir Claire lui parut magistrale, somptueuse dans son tourment, mais il pouvait encore exiger d'elle en vraie professionnelle :

– Allons les enfants, de la sincérité, je veux des larmes, nous sommes peut être dans l'OFF, mais cela ne veut pas dire que nous voyageons en seconde, des larmes Claire..., je te promets que l'année prochaine nous jouerons dans la cour des Grands. Il entendait par là, la cour d'honneur du Palais des Papes.

– Et toi Pierrot, plus de lumière par ici, oui...

La répétition touchait à son terme quand Jean tiré par Mathilde entrèrent à pas feutrés dans la petite salle sombre, son bras pris dans celui de sa compagne.

– Mais puisqu’il nous a dit de venir chuchotait Mathilde, ne fais pas le timide.

Jean ne pouvait plus se défiler.

Maurice attiré par quelques froissements se retourna, les reconnut, leva son doigt, les invitant à se rapprocher en silence.

Ils s’assirent gravement, elle blottie contre son nouvel amour. Dans la pénombre sous les plafonds hauts la scène lumineuse paraissait lointaine, féérique. Après un moment d’accommodation ils purent mieux discerner les deux silhouettes sur scène. Jean eut un d’abord doute qui se transforma rapidement en une accélération du cœur dans sa poitrine. Il reconnut Claire, sa Claire.

Comment cela se pouvait-il ?

Il s’excusa un instant et sortit se rafraîchir aux toilettes. Il s’aspergea abondamment le visage. Il avait retrouvé Claire, il ne pouvait imaginer tant de joie, une joie mêlée d’un sentiment d’appréhension. Et si elle ne voulait pas le revoir, si elle le repoussait une fois de plus ?

– Non se dit-il, elle ne pouvait pas, pas encore !

De retour à sa place, il s’écarta légèrement de Mathilde en prétextant une forte chaleur.

– C’est terminé pour ce soir les enfants...

Maurice salua les deux arrivants, pendant que les comédiens les rejoignaient.

Ce fut Claire la première qui tendit la main à Jean.

– Tu vois mon petit, à ce moment du récit, tu devrais...

Mais Claire n’entendait plus Maurice, sa main dans celle de Jean, elle n’avait d’yeux que pour lui. Elle lui décocha un regard bleu acier qui aurait fait rougir le gentil Cupidon. Dans ce passé qu’elle gardait enfermé depuis de longs mois, Jean devina une invitation à l’amour cependant il ne manifesta aucune insistance. À regret il détacha sa main quand Mathilde, excitée, le bouscula voulant saluer les comédiens. Elle était tout en émoi. Émerveillée, elle remonta discrètement ses seins plantureux dans les balconnets.

– C’est magnifique, magnifique...

Face à cette pin-up de music-hall Fred donna quelques explications sur l’art de jouer mais sa pensée était ailleurs...

– J’ai toujours rêvé de jouer la comédie, gloussa Mathilde prenant la pose.

Maurice qui l’entendit l’invita du plat de la main à monter sur les planches :

– Madame.

– Mademoiselle, rectifia coquette Mathilde.

– Mademoiselle, excusez-moi Vous l’avez rêvé, Maurice l’a fait pour vous ! Fred, veux-tu aider Mademoiselle ?

Fred qui n’en attendait pas tant, s’empara de la main de la candidate. Dans sa jupe étroite, ses talons aiguilles vacillèrent sur le petit escabeau mais une exclamation de circonstance la tira de ce mauvais pas avec l’aide empressée de Fred.

Dans son élan, elle ne remarqua pas que Claire et Jean s’étaient isolés au troisième rang, perdus dans leur monde onirique, un regard d’amants virtuels.

– Ça fait longtemps.. demanda Jean.

– Pas si longtemps, murmura Claire

– Cela m’a paru long, de ne plus...

Il hésita. Devait-il la vouvoyer, la tutoyer ? Il dérogea à son éducation :

– te voir, je t’ai cherchée, j’ai attendu...

Elle, souriante, montrant du menton Mathilde

– Tu as trouvé.

– Non, ce n’est pas ce que tu crois, c’est une collègue de travail, Maurice nous a gentiment invités.

– De toute façon, cela ne me regarde pas répondit-elle, distante.

Elle avait dit cela alors que ses pulsations s'accéléraient. Son cœur enflait sous sa poitrine, mais son amour-propre ne trahirait pas ce sentiment de jalousie. Une fois de plus, elle afficha une attitude désinvolte, presque noiseuse.

Ce fut Jean qui la sortit de son embarras.

– C’était toi ? demanda Jean

– Moi ?

– Oui, le tireur, le coup de feu.

– C’est fini, ce n’était rien...

Il était ulcéré à l’idée que quelqu’un ait pu vouloir du mal à Claire. Il voulait la venger, punir cet homme. Brutalement, il demanda :

– Qui était-ce ?

Claire regarda devant elle, sur la scène. Elle fuyait la réponse.

– Ça n’a plus d’importance...

Mais Jean ne la quittait plus des yeux, insistant il répéta :

– Qui est-ce ? Je veux savoir.

Contrite, le front soucieux, elle balbutia :

– Marcel.

– Marcel et Roberto, ces deux-là !

– Marcel, oui, mais...

Claire se libéra, presque soulagée, elle lui révéla son histoire :

– Depuis qu’ils m’ont retrouvée, ils me faisaient chanter... Marcel a été tué, la police me soupçonne d’être la complice de Roberto... c’est faux, tu me crois toi ! Jean, aide moi...

– Où se cache ce vaurien ?

– À la chapelle des Pénitents, derrière l’îlot des teinturiers, mais je ne sais pas s’ils l’ont retrouvé, ne t’en mêle pas, je t’en prie.

– Allons mon petit que se passe-t-il ?

Maurice avait rejoint les amoureux. Mathilde, étonnée, regarda Jean. Celui-ci la regarda à son tour.

Ils étaient là tous les quatre, Claire dans le creux de l’épaule de Maurice, Jean hébété, Mathilde cherchant à comprendre, quand Maurice, entraînant son petit monde vers la sortie lança solennel :

– Un seul être vous manque et tout est dépeuplé Un peu de fatigue mon petit, allons, ça va aller. Tenez, je vous invite tous au Posadas.



Dans ce petit restaurant étriqué, décoré art déco,-un remake du bistrot de La Havane où Hemingway s'encanaillait- ils s'agglutinèrent autour d'une table, coincés entre deux rangs de babas cools.

Entouré de photographies jaunies dédicacées de quelques célébrités passées, au milieu de volutes de Gauloises, le petit groupe rêvait de gloire. Ils se sentaient bien.

Mathilde se découvrait une seconde jeunesse. Hâbleuse, sous sa chevelure noire abondante, elle se voyait déjà dans le rôle d'une Diva.

Tous l'écoutaient, ou du moins donnaient l'impression, car le punch planteur avait depuis longtemps dissipé leur attention.

Tard dans la soirée, Jean voulut raccompagner Claire. Devant son refus, il sollicita ardemment son adresse, insistant mais sans succès, au grand étonnement de Mathilde.

Mais elle avait déjà assouvi sa jalousie dans un prochain rôle que Maurice devait lui confier.

Seul Fred, l'amoureux du script semblait éconduit dans ce jeu de cache-cache.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 20

Claire eut du mal à s'endormir. Pourtant elle était heureuse d'avoir revu Jean. Ce nouveau bonheur qui entrait dans sa vie, par ricochet, pour lui rappeler que si on frappait plusieurs fois à sa porte, il fallait l'ouvrir un jour.

Elle passa un agréable dimanche, reposée, mettant un peu d'ordre dans son petit appartement, le décora harmonieusement, acheta à la fleuriste du coin, un bouquet de roses qu'elle déposa dans l'entrée du séjour comme si elle attendait la visite de quelqu'un.

Jean ?

Viendrait-il ? Elle espérait secrètement. Elle se pencha à la fenêtre, le soleil léchait les murs, de petits fanions publicitaires suspendus en travers de la rue vantaient les mérites d'un Côte du Rhône.

Dans le campanile, le carillon de la mairie tintinnabula longuement, ajoutant à la quiétude de ce jour un air de fête.

– Peut-être que lui aussi est à sa fenêtre de l'autre côté de la ville, pensa-t-elle.

Elle regarda au loin, rêveuse, au-dessus des toits parmi ces affreuses antennes.

Hier soir elle n'avait pas voulu lui donner son adresse, mais elle se dit qu'il pourrait l'obtenir facilement.

La mort de Marcel la préoccupait, elle ressentit un malaise.

– Qui l'avait tué ?, Roberto, pensa-t-elle. Et s'il venait ici ? Non, il ne savait pas où elle habitait. Elle se rassura.

Et ces deux policiers qui la soupçonnaient ?

Elle ne pourrait plus faire face, toute seule. Il fallait qu'elle vît Jean, il comprendrait.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 21

De garde ce dimanche Balbuze entra dans le commissariat. La première chose que le policier de faction remarqua, ce fut ce gros pansement sur sa main gauche.

Bien avant qu'il n'ait rejoint son bureau au deuxième étage, la rumeur courait déjà que le BB Mignon avait mis sa main où il ne fallait pas. Blague de policiers d'autant plus cruelle que le commissaire n'avait jamais bien accepté ces deux-là dans son service. À l'affût de la moindre erreur il fit savoir par son adjoint qu'il souhaitait les voir dans les meilleurs délais.

Une tasse de café à la main Blizar arrivé tôt feuilletait quelques notes. Il feignit la surprise mais son collègue l'envoya paître.

– Ça va, ça va, ne joue pas l'étonné !

– Écoute je n'y suis pour rien, ce n'est pas une raison pour t'en prendre à moi... Que t'est-il arrivé ?

– Rien, rien, en coupant du bois je me suis entaillé, voilà, c'est tout !

– Tu coupes du bois l'été ?

– Et oui que veux-tu, je suis prévoyant. je pense à l'hiver.

Blizar n'insista pas aussi préféra-t-il passer à autre chose.

Depuis la matinée il recherchait sur son ordinateur relié au fichier central des renseignements sur Promati. Il apprit également que la mère de Claire avait déposé à l'époque un avis de recherche sur sa fille mineure.

Certes maintenant elle était majeure mais il mit cette information sous le coude.

Depuis son agression Balbuze mâchonnait sa vengeance, c'est à ce moment qu'on lui fit savoir que le patron voulait les voir tous les deux.

Chauve, de gros yeux suspendus, le commissaire semblait inoffensif mais ce n'était qu'une apparence trompeuse. À regarder de plus près on aurait décelé de noirs desseins

Dans le bureau les deux inspecteurs prirent un profil bas. L'homme proche de la soixantaine en avait brisé plus d'un. Ses ordres quand ils ne tuaient pas empoisonnaient et radio-couloir faisait courir le message. On le respectait, aussi les deux hommes écoutèrent religieusement ses dernières recommandations.

Avant de sortir le commissaire montra le pansement :

– Pour cette fois je ne veux rien savoir mais la prochaine, plus de vague...

Derrière les baies vitrées les deux inspecteurs rejoignirent leur bureau sous le regard amusé de leurs collègues.

Balbuze ne supportait plus ces railleries, il voulut en finir. Il prit son Zippo, s'acharna sur la molette rageur, repoussant sans cesse le couvercle d'un revers du pouce. Le bruit strident finit par agacer Blizar :

– Calme-toi Balbuze !

Mais l'Ego de Balbuze n'admettait pas que Blizar, surtout lui, lui parlât de cette façon. Il baissa les stores vénitiens pour se cacher de leurs encombrants voisins, le tira par la cravate serrant fortement prêt à l'étrangler, lui mordit le lobe de son oreille.

– Ne me parle plus sur ce ton...! Je t'ai toujours couvert alors aie un peu de reconnaissance. Je me fais bien comprendre ?

Soulagé, il lui remit en place son blouson cintré, lui dénoua légèrement le col et caressa son épaule d'un revers de la main.

Depuis plus d'une heure maintenant les deux hommes murés dans leurs pensées obscures tournaient en rond dans leur bureau lorsqu'un fax crépita.

Balbuze lut le document. Il s'immobilisa un instant, relut, cherchant dans ses ongles manucurés une réponse. Son instinct de fouineur se révéla subitement :

– Nous allons chez Legouve ! Dépêche-toi...

Blizar l'aurait suivi en laisse.

Dans la 306 Balbuze ne desserra pas les mâchoires, les yeux fixés sur son papier.

Claire était prête à sortir lorsqu'ils sonnèrent à sa porte. Elle raccrocha son sac à un portant Alinéa et alla ouvrir.

Derrière ses lunettes de soleil, elle mit un moment à reconnaître le visage cireux de Balbuze.

– Mademoiselle Legouve ?

– Inspecteur ?

Sous son aspect potelé, il lui glissa :

– Nous souhaiterions que vous passiez au commissariat. disons lundi à onze heures.

– Demain ?...pour quelle raison ? je vous ai tout dit...

– Certes, certes, mais il faut que nous enregistrions votre déposition, la routine...

– C'est la loi..ajouta Blizar.

– Mais je ne sais rien de plus.

– Eh bien, nous l'enregistrerons..officiellement !

Claire comprit qu'elle ne pourrait échapper à cette formalité administrative, si formalité il y avait. Soupçonneuse elle consentit à venir, abrégant ainsi toute conversation.

Les deux hommes sortirent. Blizar ne comprenant pas l'attitude trop polie de Balbuze, lui demanda :

– Pourquoi la convoquer à le PJ ?

Balbuze qui reprenait du poil de la bête tenant dans ses longs doigts son papier froissé, jubilait :

– Viens, nous avons notre dimanche pour nous.

– Notre dimanche ?

– Oui, la surprise c'est pour demain et je te promets du nouveau...

Blizar ne posa plus de questions lorsqu'ils prirent la direction de Chateaubriand.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 22

Lorsqu'elle arriva au commissariat, Claire avait une appréhension. Elle ne se sentait pas à son aise, même si elle n'avait rien à se reprocher, mais les pires années passées lui revenaient en mémoire.

Le planton lui indiqua le bureau des BBmignons. A son air bizarre, elle se détourna et monta rapidement à l'étage.

Dans le couloir où on la fit patienter, elle ne pouvait voir à l'intérieur du bureau. Les stores étaient tirés mais elle entendait des voix.

Elle regarda autour d'elle, après tout ce n'était que des flics. Rassurée elle pensa de nouveau à sa pièce, à Maurice, à Jean,..

Une porte s'ouvrit, Blizar en sortit, invitant la jeune femme à entrer.

Lorsqu'elle pénétra dans le bureau, un homme et une femme assis de dos, se retournèrent.

– Claire ! cria la femme en se levant

Claire recula, voulut sortir, mais déjà Blizar refermait la porte.

– Non, cria-t-elle, non, je ne veux pas.. je vous interdis !

– Mais c'est votre mère, ironisait Balbuze derrière son bureau.

Celle-ci lui tendait la main, implorant.

– Ma petite Claire, depuis cinq ans nous nous sommes fait beaucoup de soucis, ton père et moi...

– Ce n'est pas mon père !

– Asseyez-vous, cela suffit ! Une plainte a été déposée alors que vous étiez mineure, vos parents ont le droit de savoir,..alors nous avons pensé...

– Non ! Maintenant je suis majeure, ma vie n'appartient qu'à moi.

– Peut -être peut -être, mais nous dans la police nous avons toujours eu un instinct familial. alors maintenant que nous avons retrouvé vos parents...

– Des parents, vous appelez ces gens des parents...!

Les bras tendus, la mère prostrée suppliait Claire mais celle-ci s'écarta refusant de prendre cette main.

– Cette main qui t'a nourrie.ma fille...

– Je ne suis pas qu'un estomac ! répondit-elle cinglante.

– Mon enfant, mon enfant.. pleurait la mère, reviens...

– Trop tard !, c'est trop tard, tu m'entends.!!

Accusant l'homme assis à ses côtés :

– Le jour où tu l’as fait entrer chez nous tu nous as perdues ma sœur et moi mais tu ne t’apercevais de rien, tu n’as pas su nous protéger, tu nous as abandonnées à ce salaud !!, oui je t’en veux, je ne te pardonnerai jamais...!! tu n’es qu’une alcoolique et lui, un... un...

L’aveu resta englué dans sa gorge. Elle ravivait ses cauchemars, ses idées morbides qu’elle combattait depuis longtemps. Elle ne ferait jamais le deuil de ce passé. A nouveau elle était envahie de pulsions assassines : son bourreau face à elle, un bon père de famille, la cinquantaine passée, cheveux blanc, assis confortablement devant des hommes de loi.

Du délire, elle nageait dans la déraison. Où était la justice ?

On lui tendait un piège pour l’éprouver une fois de plus, pour la pousser à bout, au bout de sa folie. Elle se sentit humiliée devant cet personnage abject.

– Un quoi ? reprit Balbuze, suspicieux, feignant d’ignorer le dilemme de Claire.

Du Machiavel où la lâcheté des uns supplantait l’indécence des autres. On torturait son âme, on la brûlait sur l’autel des innocents mais Claire se redressait, rebelle. Seule sa détermination la libérerait de cet enfer.

Pleurant, de lourdes larmes de honte et de détresse, elle tira son chemisier sur l’épaule, laissant apparaître son soutien-gorge qu’elle descendit sur un sein.

– Regarde !, regardez tous ! puisque le voyeurisme est votre raison d’être!

Surpris, ils découvrirent un petit sein blotti dans cette poitrine de la douleur, brûlé à la cigarette, l’empreinte du sadique.

– Voilà ce qu’il me faisait quand je ne voulais pas ! et toi, pauvre folle tu délirais. Oui... un violeur ! c’est un violeur, cracha-t-elle.

À ce mot le barbare se leva, injurieux. Il criait à l’imposture, il vociférait.

Les inspecteurs n’eurent pas assez de poigne pour maintenir ce papy à l’intérieur duquel se cachait la bête immonde. Cette confrontation avec les parents tournaient à leur désavantage, bien au contraire, elle compliquait leur enquête. Balbuze pensant déstabiliser Claire, était piégé.

Maintenant, l’homme se débattait, frappant au hasard. La mère, hystérique, peut être en état de manque, tomba à la renverse, les yeux révoltés, bavant, le corps secoué de spasmes.

Le drame humain s’étalait, violent, misérable, quand le commissaire, alerté par les cris, fit irruption dans le bureau.

Dans l’embrasure de la porte, son embonpoint maintenu par deux énormes bretelles, bloqua la sortie. Son regard, sous son crâne luisant, ne laissa présager rien de bon.

– Appelez le SAMU !

Pendant que l’autre courait au téléphone, les joues de Balbuze fondaient sur son nœud papillon. Transpirant, il prit un mouchoir dans la poche du pantalon, entraînant la chute de son Zippo. Il se baissa pour le ramasser mais le pied du commissaire, plus prompt que la génuflexion de Balbuze, écrasait déjà l’objet fétiche.

Accroupi, piteux, il s’épongeait le front :

– Commissaire, commissaire...

Le commissaire, du haut de sa masse, fronça ses sourcils plus énormes :

– Qu’est-ce que c’est ce foutoir ?

– Je vais vous expliquer, commissaire...

– Les explications dans mon bureau,!! tous les deux !  
Les trois hommes sortaient quand les premiers secours arrivèrent. Deux policiers conduisirent Claire et son beau-père dans un local adjacent.  
Dans son fauteuil ministériel, le commissaire guettait la réponse des deux inspecteurs au garde-à-vous.

– Où en est l'affaire Marcel Target ?  
– Justement commissaire, s'empressa de répondre Balbuze, c'est pour cette raison que nous avons interrogé la petite Legouve...  
– Quel rapport, avec la mort de Target ?  
– Elle sait où se cache Promati, il la fait chanter, elle est complice aussi du meurtre de Luce Pigeon, vous savez l'incendie de la caravane..il y a deux ans..  
– On n'a pas retrouvé le corps, répondit le commissaire  
– Ils l'ont amenée avec eux.., ils l'ont fait disparaître, une rivalité entre Target et Promati...,  
— Legouve est complice, se hasarda Blizar, du bout des lèvres.  
– Vous avez des preuves ?  
– Pas encore mais nous avons envoyé le couteau au labo.  
— Promati se cache chez les curés confirma Balbuze  
– Et ces gens que vous avez fait venir aujourd'hui ?  
Balbuze raconta brièvement la plainte déposée par la mère retrouvée dans le fichier central et la relation incestueuse qui liait Claire à son beau-père.  
– Nous voulions la confronter, donnant, donnant.  
– La faire chanter ! coupa le commissaire...Messieurs, laissez-moi vous dire que je n'apprécie guère vos manières. Vous faites un peu... désordre dans la maison.  
– Mais commissaire, nous sommes à deux doigts de coincer Promati, c'est lui l'assassin !  
Le commissaire regarda la main bandée.  
– Deux doigts heum.., c'est vous qui avez failli les perdre, méfiez-vous Balbuze... Cet italien a des comptes à régler... deux ans qu'il vole de clocher en clocher, alors pas de vague hein ! Je me répète, pas de vague ! Sortez maintenant !  
Une fois les deux hommes sortis il décrocha son téléphone :  
– Amenez Mademoiselle Legouve et son père, oui dans mon bureau !

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 23

Pierre Barmol entra le premier suivi de Claire. Dans sa veste usée, l'homme était encore solide. Il avait été orgueilleux plus jeune, mais aujourd'hui les dures années d'un travail de maçon fléchissaient ses larges épaules. Rustre, il devait l'être aussi, c'est du moins ce que le commissaire pensa. Les mains ballantes encore rougies d'avoir été fermement maintenues, il se massait les poignets. Une attitude qui inclinait à la compassion.

Claire se tenait à l'arrière légèrement décalée dans le dos de son beau-père. Celui-ci ne se retourna pas lorsque le commissaire les fit asseoir sur des chaises suffisamment espacées.

– Monsieur ?

– Barmol, Pierre Barmol, inspecteur.

– Commissaire, rectifia son interlocuteur. J'ai appris que vous recherchez Mademoiselle Legouve ? pour quelle raison ?

– Nous étions inquiets, ma femme et moi. Depuis cinq ans, vous pensez commissaire, cinq ans qu'elle est partie de la maison,... ma femme se ronge les sangs...

La voix était celle d'un gros fumeur.

– Pour quelle raison est-elle partie d'après vous ?

L'homme toussa, hésitant il dit :

– Je ne sais pas commissaire, je l'ignore.

– Peut-être parce qu'elle était malheureuse ? Non ? Peut-être y êtes-vous pour quelque chose ?

– Pas du tout commissaire, elle a toujours été gâtée, sa sœur aussi...Tenez.

Barmol montrant les mains craquelées d'un ouvrier qui se serait sacrifié pour ces enfants :

– j'ai toujours travaillé je les ai élevées comme mes enfants, ma femme...

– Votre épouse est malade, elle a fait une crise d'épilepsie, elle a besoin d'être soignée. L'ambulance l'a conduite à l'hôpital Sainte-Marthe, c'est une alcoolique, vous comprenez Monsieur Barmol...

– Je peux aller la voir, monsieur le commissaire ?

– Oui, dans un instant, dans un instant.

Le fonctionnaire de police eut un sursaut de pitié, mais ses sentiments s'effacèrent devant son devoir de commissaire.

– Monsieur Barmol..vous n'avez jamais eu affaire à la police...



L'homme s'offusqua, se raidit sur son dossier :

– Jamais monsieur le commissaire, jamais ! Je suis un honnête homme.

Même s'il avait des certitudes, le commissaire ne jugeait pas cet homme, d'ailleurs, ce n'était pas son rôle. Il hocha simplement la tête en un signe de lassitude. Ces réponses, ils les connaissait bien. Combien de pères de famille, d'instituteurs, de curés ou d'avocats, des hommes les plus distingués au plus miséreux n'avaient crié à l'injustice dans son bureau. Faute de preuves ou par manque d'aveux, il était démuné.

– Vous pouvez partir, monsieur Barmol.

Une fois l'homme sorti, il prit un dossier, le consulta attentivement. Courtois, il leva ses gros yeux vers Claire :

– Mademoiselle, nous pouvons vous aider...vous avez rencontré des difficultés l'assistante sociale parle même de harcèlement ...?

Claire ne répondit pas. Elle se méfiait de ce qu'on écrivait sur elle.

– Mademoiselle, il est encore temps de,...

– Je ne veux pas, je ne demande rien ! Tout ça, c'est fini, c'est du passé...

– de déposer une plainte, vous...

– Je ne veux plus voir cet homme...il me répugne.

– Mademoiselle, les faits ne sont pas prescrits.

Par pudeur, à aucun moment le commissaire n'évoquait le mot d'inceste ou d'abus sexuel. Dans ces cas, il laissait toujours aux victimes le soin de se libérer, de choisir leur mot.

Mais Claire ne cédait pas, elle avait trop honte, elle n'avait plus la force.

– La justice, Mademoiselle...

– L'injustice !, cria Claire, oui l'injustice...

Elle avait crié mais ce mot ne signifiait rien. Ce n'était qu'un réflexe d'opprimée. La fatalité d'un destin. Elle n'écoutait pas le commissaire. Résignée elle ajouta :

– Ce que m'a fait subir cet homme est ignoble. Je souhaite que le remords le hante, qu'il disparaisse de ma vie, je me sens salie, je ne peux pas,

– La justice Mademoiselle répéta le commissaire.

– Non commissaire, la justice ne peut plus rien pour moi. J'ai perdu cette confiance, c'est trop tard...Je dois me reconstruire..., j'essaie difficilement,... déjà ces deux policiers...

– Ne vous inquiétez plus, je me charge d'eux, je vous promets..

– Merci commissaire, vous me comprenez, ce n'est pas facile, mais j'essaierai, c'est à moi seule d'en décider.

Ce jour-là le commissaire n'insista pas.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 24

Claire sortait lorsqu'une auxiliaire de police apporta le courrier. Guindée dans son tailleur bleu marine elle effectua un demi-tour impeccable avant de disparaître discrètement.

Le commissaire regarda sommairement cette paperasse. Une enveloppe estampillée du sceau du ministère de l'intérieur rédigée à son nom attira son attention. Il l'ouvrit. Quand il descendit déjeuner, le policier de faction remarqua que son patron avait la tête des mauvais jours. Il le salua respectueusement mais le commissaire se contenta de lui dire qu'il ne reviendrait qu'en fin de soirée.

Vers les dix-neuf heures il était de retour.

Avachi dans son fauteuil, il tira sur ses bretelles, relisant la missive posée sur son sous-main vert d'eau.

*... eu égard aux services rendus, nous vous sommes très reconnaissants.*"

suivaient les formules lapidaires de politesse.

Un euphémisme, du langage administratif pour lui signifier deux ans avant sa mise en disponibilité qu'on ne voulait plus de lui dans la maison.

Mais il ne tenait pas rigueur à ces petits technocrates. Cela faisait bien longtemps qu'il s'était fait une opinion de son métier et surtout de son incapacité à le mener à bien. Non que la volonté lui ait manqué, loin de là. Déjà jeune inspecteur il avait taquiné, en jeune loup, les milieux les plus branchés du banditisme. Persévérant, accrocheur, opiniâtre, il avait durant des années traqué ces petits voyous avant de se frotter aux mafieux de plus grande envergure. Ceux que personne ne soupçonnait, ceux qui s'offusquaient dès qu'on jetait l'opprobre sur leur personnalité au-dessus de tout soupçon.

La partie ne fut pas de tout repos. Il dut se confronter à sa hiérarchie parfois gangrenée de rivalités intestines, de passe-droits ou autres magouilles. Mais la délation n'était pas son genre. Il préférait régler ses propres comptes, ce qui ne lui valut pas que des amis,

Dans les couloirs des palais de justice il n'était pas le bienvenu. Ses propos à l'égard de la machine judiciaire lui valurent quelques inimitiés. Souvent il éprouvait le sentiment que son travail restait inachevé. Alors que son équipe mettait des mois à démanteler des réseaux, des mafieux réputés pour être des bandits notoires échappaient à la sanction dans le bureau du juge d'instruction.

Des vices de forme, des lois qui en contredisaient d'autres et le présumé coupable devenait la victime d'un complot. L'affaire était ébruitée au grand dam du secret de l'instruction, les médias s'en mêlaient, le ministère mettait son grain dans le dossier, le commissaire impuissant assistait à la relaxe. Bien entendu quand il s'agissait de petits malfrats les choses allaient bon train...

Malgré tout, élevé à l'école du devoir et du service rendu à la nation, il fut promu commissaire, décoré de l'ordre du courage et du dévouement dans une sale affaire d'enlèvement d'enfant où son sang-froid et sa forte personnalité permirent un dénouement heureux.

Mais pour lui, rien n'avait changé, il n'avait fait que son métier. Il pensait le faire jusqu'au bout, jusqu'à ce jour... jusqu'à cette lettre.

Depuis dix ans qu'il avait été nommé à la SRPJ d'Avignon, son équipe avait redoré le blason de la brigade. Des garçons sérieux, honnêtes et fiers qu'il menait sans ménagement. Une main de fer dans un gant de velours, mais ses hommes l'appréciaient ainsi. Ils formaient une bonne équipe jusqu'à l'arrivée des BB mignons. Il avait ressenti leur affectation comme une insulte.

Sources de tensions et de petits mots, ils étaient devenus la risée du commissariat.

Le vieux sanglier, solitaire, sous son masque d'ascète, voulait bien partir puisqu'on le lui ordonnait mais auparavant, il le ferait en bonne conscience.

Il brancha son ordinateur, cliqua sur Fichier central.fr, entra son code confidentiel et attendit. L'écran s'illumina, summum de la vérité sortie de la boîte informatique. Il trouva l'information qu'il recherchait et, satisfait, imprima deux pages, qu'il déposa dans un tiroir après avoir fermé à clefs.

Il prit ensuite la lettre du ministère, la froissa, la déchira et la jeta dans la poubelle sous son bureau.

Le dernier dans les locaux à cette heure tardive, il éteignit avec le sentiment du devoir accompli, et descendit l'escalier déserté.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 25

Exceptionnellement, en période de festival, la librairie était ouverte le lundi. Sur son strapontin, Mathilde codifiait nerveusement quelques ouvrages reçus récemment. Elle était particulièrement active, un comportement qui la rendait suspecte aux yeux de Jean. Réfugié derrière une pile de romans, des livres réalités-show qui se vendaient très bien, il se méfiait, ne sachant pas d'où viendrait l'attaque. Mais sa voisine ne se dévoilait toujours pas. La bouche en cul-de-poule, elle redessina le pourtour de ses lèvres rouge brillant. Une tactique de charme qui cachait sous ce miroir aux alouettes un désir venimeux.

Désinvolte, avec son accent chantant, elle lui lança :

-Formidable....On a passé un week-end formiiiiidable. Et puis Maurice quel homme! il a promis qu'il me trouverait un rôle, tu t'imagines, mon petit Jean, je vais jouer à la Comédie Française...!

- N'exagérons rien, Mathilde...

- Si, si, il n'y a pas de petits rôles,. je crois que je suis faite pour ça.

- Si vous... si tu le penses...

- Mais nous deux répondit-elle subitement.

- Nous deux ?

- Oui, nous deux Jean, tu n'as pas oublié. C'était sincère l'autre nuit, non ?

- Bien sûr Mathilde, mais.

- Mais quoi ?

Jean sut que le venin était arrivé au bout de sa langue, il compulsa fébrilement quelques bons de commande, Mathilde remodelant sa coiffure choucroute le piqua en deux mots :

- Qui c'est ?

- Comment ? qui c'est ?

- Oui, celle du théâtre, Claire ! Allons, montre-toi !

Jean sortit la tête de ses romans mais il ne laissa rien paraître. Il refusait de lui répondre. Ses sentiments ne la regardaient pas. D'ailleurs il avait pris une décision, il ne viendrait pas cet après-midi. Il avait prévu d'aller à la chapelle des Pénitents, il réglerait son compte à Roberto. Certes l'italien lui faisait peur, mais pour l'amour de Claire il était prêt à tout. Mathilde attendait toujours la réponse. Tout bien réfléchi, Jean botta en touche, histoire d'apaiser les foudres de Mathilde.

– Une amie, une amie d’autrefois que je n’avais plus revue.

Mais Jean dissimulait mal ses sentiments, Mathilde ne fut pas dupe. La façon dont il avait insisté l’autre soir pour obtenir son adresse. Une amie l’aurait donnée, une amoureuse, non !

Elle connaissait trop son petit Jean, ce premier de la classe bien peigné avec sa raie sur le côté, un romantique effarouché aux longs cils. Il ne lui dirait rien. Il lui échappait, elle ne le voulait pas. Elle se radoucit soufflant sur sa main un baiser imaginaire dans sa direction.

– Feuillue, puis tout, nous on s’aime... Tu viendras me voir aux répétitions...

Un client le sortit de ce guêpier. Jean se détendit, il respira à nouveau. La matinée se prolongea ainsi. Des non-dits, des mots qui ne voulaient pas dire leur nom, des regards furtifs, des sourires de complaisance, des petits gestes insignifiants, un vernis poli que seule la sonnette d’entrée gommait par intermittence. Même la caisse de Mathilde, d’ordinaire si gaie à enregistrer les petits coupons de papier, paraissait terne ce lundi.

Jean attendit impatiemment douze heures trente pour s’échapper. Mathilde ne fut pas surprise lorsque précipitamment il prit sa sacoche avant de s’enfuir :

– Peux-tu fermer, j’ai un rendez-vous...

– Ne t’en fais pas mon petit loup minauda-t-elle, va, tu me raconteras cet après-midi.

Arrivé à l’angle de la rue Joseph Vernet, Jean descendit la rue du Roi René en direction de l’îlot.

Dans ce quartier vétuste, quelques soixante-huitards s’étaient reconvertis dans des échoppes exotiques. Jean se mêla aux touristes qui entraient et sortaient des magasins dans une promenade digestive. Il feuilleta quelques posters de la révolution cubaine, admira «*la belle parisienne*» de Van Dongen, détailla en chineur averti quelques pièces de brocante dont il soupçonnait la fabrication “made in china”, avant de s’attabler sous les micocouliers à la terrasse d’un restaurant mexicain face à la chapelle.

Dans sa tenue de bibliothécaire, bien qu’il n’en existât pas, ce n’était que son port qui pouvait la suggérer, il était en décalé de ces jeunes qui déambulaient sac au dos, la guitare sur l’épaule. Des estivants, des étudiants ou des gauchistes d’un été, qu’Avignon ville ouverte accueillait dans ses remparts.

Le festival drainait une faune cosmopolite créatrice mais excessive. Des débordements qui exprimaient parfois le mal-être d’une jeunesse. Agnostique à ces idéologies confuses, Jean amoureux, ne pensait qu’à Claire.

Il commanda un chili con carne et attendit patiemment, guettant les entrées et sorties de la chapelle.

Écrasé sous la moiteur, il pressentit qu’un orage d’été allait éclater. Déjà le vent violent s’engouffrait dans les rues. Une rafale plus forte coucha les parasols. Quelques gouttes firent disparaître les plus frileux. Comme un voleur, il rasa le mur d’enceinte de la chapelle. On aurait pu imaginer qu’il se mît à l’abri de la pluie, mais ce n’était qu’une ruse. Il observa la bâtisse qu’il connaissait à peine. Il passa au-dessus du petit canal et arrivé sous le porche, il sonna.

Le frère Noël répondit derrière une petite ouverture grillagée. Depuis sa macabre découverte au pensionnat il restait sur ses gardes.

– Oui, que voulez-vous ?

– Euh, c'est délicat, je voudrai me confesser, j'ai un problème...

L'œil suspicieux tourna dans le judas cherchant à mieux distinguer l'individu.

– Nous ne faisons pas de confession mon fils, c'est...

– Non, non attendez je veux vous parler de ce Roberto que vous hébergez, c'est important monsieur l'abbé il y va de la vie d'une jeune fille.

Après une brève réflexion dans laquelle la curiosité n'y était pas étrangère, l'abbé ouvrit oubliant ce vilain défaut.

Ils entrèrent dans un vieux parloir abandonné situé à l'entrée de la cour, le frère préférant dissimuler son visiteur.

-Voilà, Monsieur l'abbé, cet homme, Roberto est un voyou, il a abusé d'une jeune fille et maintenant il veut la tuer.

– La tuer ? Et pour quelle raison ?

– Ce serait un peu long à vous expliquer mais vous devez me croire.

– Vous êtes un policier vous aussi ?

– Non! pas du tout, je suis son ami et si je ne retrouve pas cet homme, il est capable de tout, vous seul pouvez me venir en aide...

Le frère, dont le doute lui était étranger depuis qu'il avait fait vœu de certitude pour son Dieu, fut pris de scepticisme. Roberto n'avait jamais posé de problème à la communauté depuis deux ans et voilà qu'en l'espace de deux jours, la police, puis cet homme le recherchaient.

– Ce n'est pas un tueur, dit-il, souriant de ses dents serrées.

– Vous savez Monsieur l'abbé, le diable peut revêtir toutes les apparences... et si sa ruse était de se cacher parmi le saint des saints ?

Le frère se signa, apeuré :

– Mon fils !, vous blasphémez !

– Pas du tout monsieur l'abbé, je vous mets en garde, vous hébergez le loup, méfiez-vous, moi je veux vous aider.

– Je dois en référer au Père Supérieur.

– Non, non, nous n'avons plus le temps, dites-moi où il se cache, je me charge de vous en débarrasser.

L'abbé prit peur. Sa petite bouche frémissait. Avait-il été abusé ? Le démon était-il parmi eux ? Cet homme, un envoyé ? Il pria, se tournant vers une icône placée au mur sous le crucifix.

– Seigneur... Notre père...

Sous la pluie, le tonnerre gronda mais il n'acheva pas son pater noster. Les arcanes de la foi étant imprévisibles, il reçut un tel coup sur le crâne que même les anges ne le virent tomber. L'abbé s'affala de sa petitesse sur le carreau froid alors que Jean évitait le second coup de poing de Roberto.

Caché depuis un moment à l'abri de la pluie, Roberto avait écouté les deux hommes.

– Alors crapaud, te revoilà..”tu” veux te débarrasser de moi hein ?

Face à cette silhouette de plus d'un mètre quatre vingts, couverte de poils et d'un chapeau dégoulinant, Jean se réfugia contre le mur.

Il reconnaissait ce visage fendu de son éternel rictus.

– Alors, et maintenant ?

– Vous laissez Claire tranquille, c’est tout ce que je vous demande !

– Quoi, quoi...»tu » demandes ? Mais “tu” ne sais pas petit minable que Claire est à moi. C’est moi qui l’ai sorti de son taudis, c’est moi qui la promenais en décapotable, c’est moi..

– Suffit, pauvre idiot.. Prétentieux, ignorant ! Il y en a assez de vous, de toutes...

– Le crapaud m’insulte !!!, mais qui “es-tu” toi pour me parler de cette façon ?

Roberto rageait, ce petit bourgeois osait lui résister ? il voulait lui prendre sa Claire.?

Il se colla à lui l’haleine fétide, le saisit par le col de la chemise, le regarda les yeux dans les yeux. L’ivresse d’un mauvais vin le submergea, la colère monta vite. Sur son cou les muscles se tendirent, prêts à se rompre, les nerfs affleurant la surface de la peau. Sur son visage le sang affluait.

Jean prit peur. Dans un acte de désespoir, digne de la bravoure du héros qui montait au combat, il donna un coup de tête à ce métèque sorti de nulle part.

Le nez éclaté, Roberto lâcha prise sous la douleur.

Jean voulut sortir mais son adversaire claqua la porte, l’enfermant comme un rat. Parade d’animaux piégés, les deux hommes tournèrent dans ce réduit, se défiant. Jean voudrait en finir avec cet homme. Il ne se serait jamais cru capable de tant de haine. Mais son ennemi était costaud. Roberto avançait, trapu, ratissant l’espace restreint de ses bras de gorille.

Acculé, Jean cria dans un ultime souffle :

– Laisse-la, bâtard... tu !!!

Mais il ne put continuer, la main de Roberto serrait sa glotte, les cordes vocales s’enrayèrent.

– Crrraaaa.

– Bâtard !, moi, bâtard..., Je m’appelle Roberto Promati, Promati comme mon père, né à Palerme..., et mon Grand père Augusto Promati charpentier sicilien ..., fils de Anna Calamaro... ma grand-mère napolitaine, épouse de Étienne Simonpiétri cantonnier, son père...

Et un coup de poing dans le ventre, le chili con carné s’embrouillait dans l’estomac.

– Bâtard toi même, fils de bourgeois, je vais t’égorger...

En manque d’oxygène, les yeux révulsés, Jean suspendu comme un fétu de paille sous le toit percé entendait les gouttes, drues et rageuses, s’écraser sur les tuiles. L’eau giclait, une symphonie de petites touches rebondissant en ut mineur. La pluie était musique, le tonnerre la grosse caisse. Roberto serrait plus fort quand dans la cour on entendit une voix lointaine.

– Noël, Noël,... frère Noël, Noël, où êtes-vous ? Noël...

Roberto reconnut la voix du Père Prieur. Il cherchait l’abbé.

– Ce défroqué, grommela Roberto, en le voyant toujours allongé par terre.

La voix se rapprochait. Le bandit se dissimula. La moustache en bataille, les favoris broussailleux il retint sa respiration. Ses yeux affolés roulèrent dans le blanc. La porte s’ouvrit. Sa main calleuse lâcha sa proie, Jean tomba ; patte-mouille dérisoire.

Lorsqu’il ouvrit les yeux, le visage couvert d’une barbe grisonnante sous une capuche de bure dégoulinante d’eau se penchait sur lui.

La tête posée dans les manches du moine, Jean lui murmura avec peine :

– Maurice, Au théâtre du « Chien qui Fume »... Maurice...”

Puis plus rien.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 26

Il a bougé, Monsieur l'abbé, Monsieur l'abbé, il se réveille.

Assis à ses côtés, Maurice appelait

– Jean, Jean ? comment te sens-tu ?

Deux moines entrèrent dans la petite chambre du pensionnat inoccupée pendant les vacances scolaires où l'on avait installé Jean. Le frère Noël un bandage blanc autour de son crâne désigna son compagnon d'église :

– C'est le frère Payet qui a soigné votre ami. Il nous vient de la Réunion...

Il tenait à le préciser, car à ses yeux, l'évocation d'une île paradisiaque le rapprochait davantage de son Dieu. Cependant, il ajouta, rassurant :

– Il a son diplôme de secouriste de la Croix Rouge Française.

Le pauvre Jean ouvrait lentement les yeux sous un visage tuméfié, rosacé, une tulipe posée sur un oreiller blanc d'internat.

Il vit Maurice, lui sourit, mais ses zygomatiques, sous l'effet de la douleur esquissèrent tout au plus la grimace d'une gueule cassée.

Un troisième moine, le visage éclairé sous une tonsure d'importance, fit son apparition.

– Le Père Joseph, le prier de cette confrérie, s'enquit révérencieux l'abbé Noël, pendant que le moine secouriste pansait délicatement le souffrant.

– Vous l'avez-vu ?

– Qui donc, mon fils ? demanda posément le prier.

– Roberto, le bandit...

Aurolé de toutes les vertus, la béatitude apostolique, le supérieur répondit en baissant les yeux :

– Ne vous inquiétez pas mon fils, il est en de bonnes mains.

En effet, nul ne se doutait que sous leurs pieds, dans les caves de salpêtre de la chapelle où les fameux crus vieillissaient dans des foudres de chêne, le Père avait rassemblé comme pour un requiem six de ses moines puristes parmi les plus robustes. Alignés comme sur un porte-manteau, les mains dans les manches, la capuche rabattue sur le front, ils avaient pour mission d'administrer le viatique à Roberto.

– Nous t'avons hébergé, nous t'avons nourri, nous sommes charitables mais pas idiots psalmodia le premier moine en s'avançant.

Vlan ! une gifle.



Roberto se tenant la joue :

– Mon père, la charité.

– Charité bien ordonnée commence par soi-même, récita le second bienheureux qui connaissait parfaitement ses neuvaines.

Vlan ! une autre gifle.

Roberto montrant la croix suspendue à son cou :

– Mon père, mes pères, je suis un bon chrétien...

– Ostentatoire ! soliloqua le troisième, les yeux illuminés de la félicité céleste.

Vlan ! une gifle.

Roberto à genoux :

– Mon père, je vous ai toujours bien servi, avec dévouement, je vous aime...

– C'est parce que nous t'aimons, que nous te châtions..."Ita est", répondit amoureusement le quatrième, manifestant un contentement de soi.

Vlan ! une autre gifle

– Mon père, mes frères, messieurs. je suis avec vous depuis.

Le cinquième, qui était l'exorciste officiel de la communauté savait démasquer le démon où qu'il fût. Nullement abusé, il s'avança une pince de serrurier à la main.

– Si le Diable est parmi nous, je le démasquerai ! Mon fils laisse-toi te débarrasser du malin, ouvre la bouche !

Roberto affolé se retourna, craignant pour ses molaires en or pur, porta les mains à sa bouche.

– Non,..non pardon, pitié.

À ce moment, le sixième plus petit que les autres, à l'allure d'un capucin mais dont la peinture était impressionnante, botta gaillardement le derrière de Roberto, lui infligeant ainsi le dernier sacrement.

Ouvrant la porte, les six moines pointèrent l'index vers la sortie.

– "*Retro satana*", ! Dieu saura te punir. Nous, nous te chassons. *Vox populi, vox Dei!!!!*

Roberto sortit en courant sous une pluie torrentielle qui le transperça, histoire d'ajouter à son humiliation ce châtiment divin tombé du ciel. Passé le pont, il se retourna une dernière fois vers la bâtisse, leva son doigt serti d'une grosse chevalière, un geste grossier universellement connu, jurant en italien dans un déluge d'éclairs et de cloches qu'il se vengerait.

À cet instant dans la chambre au chevet du blessé, Le Prieur releva enfin les yeux :

– Ah !, j'entends l'appel de la prière du soir, nous devons nous retirer, je crois que justice est rendue, "*Per fas et nefas*"...

Prenant contre lui le petit moine pansé sous sa large soutane, il s'adressa à Jean :

– Vous pouvez rester cette nuit, nous reviendrons après l'office à 22heures 30 pour reconduire votre ami.

– Venez frère Noël, nos frères nous attendent.

Ils sortirent bras dessus bras dessous, tels un gros nounours tenant une balle de ping-pong.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 27

En sortant du commissariat, mal à l'aise, Claire avait déambulé dans les rues piétonnes, regardant les vitrines. Revoir son beau-père avait été un vrai supplice, et avec quel sadisme ces deux inspecteurs s'étaient délectés de la confondre.

Elle avait trouvé sa mère prématurément vieillie. Elle se croyait orpheline.

Non, elle ne pourrait jamais être mère, elle rejeta cette idée se serrant le ventre, elle frissonna à l'idée que cet homme couchât avec sa mère. Elle eut un haut-le-cœur, une sensation nauséuse.

Elle se sentait perdue, se cogna à la foule anonyme et suspecte. Elle regarda derrière elle, elle se croyait suivie, observée, traquée, mais elle ne vit rien. Elle n'entendait pas la musique classique que diffusaient des hauts-parleurs dans les rues en fête. Au contraire, sans savoir pourquoi elle accélérât le pas. Sa peur panique l'avait conduit à la rue Joseph Vernet où travaillait Jean. Certes, elle s'était promise de le voir, mais pas de cette façon.

Elle arpenta cependant le trottoir en face de la librairie espérant l'apercevoir. Sans succès, elle traversa la rue, se rapprocha de la vitrine, faisant mine de lire les ouvrages disposés sur les présentoirs.

Son attention se portait sur la barrette rouge d'un Goncourt, quand subitement, elle entendit son nom.

– Claire, Claire ????

Elle se retourna

– Mais oui, c'est bien vous, je vous ai reconnue. Avec cette chaleur...

– Mathilde ?

Mâchouillant sa fraîcheur de vivre Hollywoodienne, Mathilde lui sourit de toutes ses dents. Une bouche que les publicitaires se disputeraient pour leur prochaine promotion de dentifrice.

– Ouhiii, Mathilde, vous me reconnaissez ? je travaille ici, je suis hôtesse d'accueil à la librairie. Oh! je vous ai admirée l'autre soir au théâtre, magnifique, magniiiiifique !!!

– Merci s'inclina Claire, modeste.

– Moi aussi, figurez-vous, j'ai commencé à prendre des cours particuliers avec Maurice...

– Ah, bon ?

– Tenez, hier soir nous avons répété plus d'une heure...Laissez-moi vous raconter, si, si... j'en meurs d'envie, un extrait de mon dernier poème, je vous en prie...

Mathilde prenant la pose, ânonna :

– ”Ma grammaire, mémoire vivante de notre passé.”

– Ma grand-mère, corrigea Claire, “an”, voyelle nasale longue.

Mathilde vexée,

– Oui, oui, bien sûr, avec l’accent, vous savez, quelques expressions à travailler, n’est-ce pas ? La comédie, jouer pendant des heures, j’en rêve...

– Tout le monde a son quart d’heure de gloire.

– Comment ? que dite-vous ? Mais c’est vrai que vous faites jeune. Quel âge avez-vous ?

Claire parut décontenancée :

– Je vais avoir vingt-deux ans.

– Ah ! mes vingt ans, où sont mes vingt ans. A cet âge on est facilement amoureuse... mais vous n’êtes pas de celles-là, je le vois bien... mais quel hasard de vous rencontrer ici ? Oui, je prends mon après-midi, j’ai rendez-vous à dix-sept heures avec Maurice... venez donc avec moi, ça me fait plaisir.

Mais Mathilde, sous d’anodines questions plus futiles les unes que les autres, dissimulait une jalousie de coquette en embuscade. Depuis qu’elle avait conquis Jean, une prouesse qu’elle devait à son charme, elle n’était pas du genre à partager même avec cette jeunette.

Cependant, elle poussa la provocation :

– Vous êtes venu voir Jean ?

– Je passais par là, il n’est pas là ?

Sous ses larges lunettes de soleil, Mathilde jeta, pompeuse, sa longue écharpe de tulle légère sur ses épaules dégarnies. Elle n’allait pas laisser partir cette petite grue sans savoir ce qu’elle cherchait.

– Non, figurez-vous qu’il n’est pas venu cet après-midi, il n’a même pas téléphoné, ce n’est pas de lui, un garçon si bien éduqué.

Faisant la mijaurée :

– Il m’a parlé de vous, de votre adolescence malheureuse, il est très compatissant vous savez. Si, si... Mais vous le connaissez depuis longtemps ?

Claire que les questions commençaient à agacer, voyait bien que sa rivale, éprise d’un regain de jeunesse, cachait mal sous ses aspects affables la rancœur d’une femme que les années avaient grignoté trop vite.

– Deux ans, pourquoi ? demanda-t-elle brusquement.

Mathilde s’amadoua :

– Aucune importance à vrai dire. Non... je peux vous le confier... Jean et moi... enfin depuis quelques jours...

– Je n’aime pas les confidences coupa Claire, soupçonneuse.

Cependant Mathilde enfonça le clou, sentant la pauvrete dans tous ses états.

– Mais vous êtes mon amie non ?, nous allons faire du théâtre ensemble, alors à vous je peux le dire.

– Que voulez-vous me dire ?

– Bien, Jean et moi c’est sérieux, nous filons le parfait amour. Tenez, ce week-end, nous l’avons passé ensemble...chez moi. Oui chez moi, tous les deux, ce fut formidable..

Maintenant à sa déception s'ajoutait la douleur de perdre Jean. Mais Mathilde parlait, elle racontait, vite, trop vite. Autant de mauvaises paroles que de mauvaises intentions. Claire voulut se boucher les oreilles, gifler cette femme qui pérorait, lui arracher les cheveux mais en désespoir de cause elle retourna sa haine contre elle-même, contre son cœur. Se pinçant les lèvres le sang afflua sur son visage livide.

– Pourquoi vous me dites tout cela ?

L'autre en goguette amoureuse lui lança :

– Jean est un sentimental. Vous savez il ne court pas après les aventures, les midinettes,... ça ne l'intéresse pas... Avec moi il est en confiance, il se sent en sécurité..

– Comme avec sa maman..fulmina Claire, donnant le coup de grâce à cette joute verbale.

Mais Mathilde, au lieu de se vexer, éclata d'un rire nerveux. Sous son maquillage la peau se fendilla, les rides réapparurent creusant le fond de teint qui suintait à l'ombre de son chapeau, sa bouche expulsa une bile au goût amer :

– Mais moi !, Mademoiselle !!..., une mère je sais ce que c'est !

Le coup était sévère, la gifle perfide. Front contre front, les deux femmes se défièrent, le visage fermé. Une séduction hautaine, teintée de pouvoir se dessina sur les arcades dominantes. Elles bombèrent le torse, se raidissant prêtes à ruer au moindre geste agressif. Dans ce combat la mygale avait revêtu l'aspect d'une fronde féminine. N'osant bouger, chacune sur la défensive, elles s'évaluèrent, redoutant la griffure de l'autre.

Claire la première céda. Elle se détourna, rigide, sans un regard pour sa rivale :

– Je ne vous salue pas, Madame !

– Moi non plus, ma petite !

Elles se séparèrent, écorchées vives.

Claire marcha longtemps sur les boulevards autour des remparts, elle ne pensait plus. Elle erra tout l'après-midi. Elle faisait le vide autour d'elle. Rien d'autre. Du vide, ne plus penser, ne plus exister. Rien, elle n'attendait plus rien, elle n'espérait rien, ni de personne. Personne, elle n'avait personne. Une vie de vide et de rien.

Elle était à bout, à bout de quoi ? Au bord de rien. Elle n'avait plus sa place. Plus rien ne la retenait. Elle voulait mourir, elle était déjà morte.

Elle prit sa décision.

Elle monta dans un bus qui passait par là, s'assit près de la vitre, regarda les voitures.

Au terminus, le chauffeur la tira de sa torpeur :

– Mademoiselle, mademoiselle, c'est le terminus, porte Saint-Lazare, il faut descendre.

Il la souleva, absente.

Devant les remparts, elle lut "Centre Hospitalier de Sainte-Marthe". C'est ici que l'on avait amené sa mère, le commissaire le lui avait dit. Elle entra, machinalement. À l'accueil, on lui indiqua la chambre où se trouvait la patiente. Arrivée à l'étage, elle poussa la porte 25.

La pauvre femme était seule, allongée sur des draps d'hôpital. La peau ridée légèrement tannée, on aurait dit une feuille d'automne. Une feuille faiblement accrochée à son arbre de vie.

En entendant la porte, elle ouvrit ses petits yeux fatigués.

– Claire, Claire mon enfant.

Claire prit la main de sa mère perfusée sous les compresses et l’embrassa longuement sans mot dire.

– Claire... répétait la petite voix

– Ne parle pas, tu te fatigues.

Claire regardait ce visage meurtri, le nez intubé, elle lui caressa ses fins cheveux :

– Tu vas bientôt sortir.?

– Non, j’ai fini ma vie, c’est trop tard, Claire, tu me pardonneras, Claire, dis, tu me pardonnes ?

– Où est Marion ? Demanda Claire, où est ma sœur ?

– Au foyer départemental, route de Tarascon...

Un tremblement dans la voix :

– ... Il a fallu la placer..... Ton père....

– Ça suffit !

– Claire, ma fille, tu me pardonnes ?

Dehors, la pluie avait cessé, un timide rayon se posa sur l’oreiller, Claire caressa le front brûlant de sa mère.

– Oui, n’y pense plus, c’est fini je te pardonne, c’est fini.

La pauvre femme tendant ses bras, à bout :

– Claire, Claire, appelle-moi maman comme quand tu étais petite, ça fait tellement longtemps, dis maman une dernière fois...

Claire ne sut jamais si elle avait pu prononcer ce mot, qui toute sa vie lui avait manqué, lorsqu’elle rouvrit ses yeux emplis de larmes sa mère était morte.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 28

Dans son sommeil une voiture blanche décorée de longs rubans flottant à sa suite se rapprochait. Au volant elle reconnut sa mère, plus jeune, le sourire gai. Elle lui fit signe, la voiture s'arrêta. Claire prit place à ses côtés, heureuse. Sur la banquette arrière, elle reconnut sa petite sœur, dans sa robe blanche, un chapeau d'été décoré de fleurs de tulle.

– Marion, ma chérie !

L'enfant souriait, innocente.

Lentement, la voiture s'éleva dans le ciel au milieu de doux nuages. Claire était légère, tout là-haut dans cette voiture qui volait en silence dans de grandes boucles majestueuses, elle écoutait le vent mais un étrange bruit troubla son rêve.

On grattait à la porte. L'avait-elle rêvé ?

Les bruits de la rue la réveillèrent. Dix-huit heures, elle avait dormi tout l'après-midi. Elle se sentait encore fatiguée mais sa décision était prise.

Elle monta sur une chaise, prit la valise au-dessus de l'armoire et commença à y ranger quelques effets personnels. De toute façon elle louait un meublé, alors ? Elle partait. Elle quittait Avignon pour aller où ? elle ne le savait pas.

Courbée sur son sac de voyage, elle entendit à nouveau gratter à la porte, presque timidement comme si on avait peur d'éveiller des soupçons. Doutant de son ouïe, elle cessa d'emballer ses vêtements, tendit l'oreille. Non, elle ne se trompait pas, elle avait bien entendu cette fois. Cela venait du palier, devant chez elle.

Elle fit un pas en avant, prudente, attendit.

Les grattements se doublèrent d'une petite voix :

– Claire...Claire

Elle écouta mieux, se rapprocha davantage.

– Claire, c'est moi, ouvre Claire...

Elle connaissait cette voix, elle eut un doute, une faible suspicion. Elle tourna la poignée, la porte s'ouvrit.

Un tricot de corps sur un pantalon déchiré aux genoux, les cheveux poussiéreux, le nez plaintif, des larmes collées sur des joues sales, elle était là, malade, ramassée sur le paillason comme un ver de terre.

– Luce ! cria Claire

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 29

Claire fermait la porte lorsque le téléphone sonna :

– Allô ?, mon petit, c'est Maurice, oui... j'ai essayé de te joindre tout l'après-midi, mais tu ne répondais pas... Ça va mon petit..

– Oui, oui..

– On dirait pas. Écoute, il faut que je te dise. Voilà... Jean, tu sais ? Jean Mersaune de la librairie...

– Maurice, je n'ai pas le temps, excuse-moi.

– Attends mon petit, il a eu un accident.

– Un accident ? c'est grave ?

– Non, non..., ce n'est rien, mais je voulais que tu le saches, il m'a demandé de t'embrasser, voilà qui est fait. Il se fait du souci pour toi, il voudrait te voir...

– Et, et où est-il ?

– Chez lui. Enfin, bientôt, dans la soirée je pense. Je passerai te voir après ma répétition vers les dix-neuf heures ? tu veux bien ?...

– Oui, oui, merci Maurice, à bientôt.

Claire raccrocha mais n'eut pas le temps de réfléchir, Luce allongée sur le canapé pleurait.

– Luce, Luce, ma chérie, que t'est-il arrivée ? Où étais-tu pendant tout ce temps ?

Claire la trouvait amaigrie, elle prit la créature chétive dans ses bras. À cet instant, elle se souvint de sa petite sœur qu'elle consolait autrefois.

– J'ai peur, ils voulaient me tuer murmura Luce.

– Te tuer ? qui ? Luce ma chérie...

Sanglotant, reniflant :

– Roberto et Marcel, le soir..

Claire lui tendit un mouchoir :

– Mais.

– ...Oui, le soir où la caravane a brûlé, tu te souviens ?

Claire ne savait plus, elle répondit inquiète :

– Il y a plus de deux ans...

– Moi je me souviens de tout, oui..., ce n'était pas un accident. Ils avaient bu comme des cochons, ils nous ont forcées aussi,... après ils nous ont battues, tu es tombée inanimée. Marcel a voulu me violer, je criais..., je me suis débattue. Roberto, hystérique a jeté la lampe à gaz par la fenêtre, les rideaux ont pris feu ...

– Calme-toi Luce, calme-toi...

Mais Luce était à bout. Elle était secouée de contractions. Les mots se mêlaient confusément aux pleurs. Elle hoquetait dans des trémolos d'enfant.

– Les flammes, j'ai vu les flammes grandir, elles dévoraient les chaises, les rideaux, il y en avait partout et cette fumée... J'étouffais Claire, j'ai cru mourir, je me suis levée, tu étais allongée mais Marcel m'a tirée... Je m'accrochais, je me débattais, je suffoquais. J'ai pris ta main mais ils m'ont tirée, je ne voyais plus rien. Ils m'ont traînée dans le champ le long de la voie ferrée, je t'appelais, je voyais la caravane brûler et puis Marcel m'a donné un coup de poing...

– Ma petite Luce je suis là, n'aie pas peur. Oui pleure, vas-y pleure.

Comme libérée d'avoir gardé trop longtemps ce cauchemar, Luce aspira une grosse bouffée d'air. Sa petite poitrine se souleva sous son tricot avant de retomber. Cependant sa conscience n'était pas encore complètement libérée :

– Mais ce n'est pas tout ... Nous avons couru pendant une demi-heure, j'étais épuisée, au pont de Chateaurenard Marcel a insulté Roberto criant que c'était de sa faute, ils se sont battus, Roberto a sorti son couteau ... Il disait que c'était un accident qu'il n'y avait pas de témoins...

À cet instant Luce marqua une pause, chercha un soutien dans le regard de son amie.

Claire essuya ces larmes.

– ...Ils se sont alors tournés vers moi, pleurait Luce ... À leur tête j'ai tout de suite deviné leurs mauvaises intentions, j'étais paralysée. Roberto ivre fou, m'a menacée :

– »Louce » tu n'as rien vu, tu ne sais rien.

– ...j'ai secoué la tête, je ne pouvais même pas sortir un mot. C'est à ce moment que Marcel s'est rué sur moi, il m'a saisi les jambes et m'a jeté par-dessus le pont de la Durance.

Claire pressa son amie contre son cœur. Liées à un même destin de misère elles souffraient de cette injustice qui frappait les plus faibles. Elle aurait voulu implorer Dieu mais son appel ne serait que de la rancœur. Le sort s'acharnait mais le souvenir de sa petite sœur s'imposa. Elle aiderait Luce dans son désespoir. Investie d'une mission elle protégerait ces deux enfants.

Elle demanda à Luce :

– Mais où étais-tu pendant tout ce temps ?

– Quand je suis tombée dans la rivière l'eau m'a réveillée, j'ai réussi à nager jusqu'à la berge puis je ne me souviens plus. J'ai dû m'évanouir.

Le lendemain un paysan l'avait découverte. L'homme vivait seul dans sa ferme entourée de vergers ; un ermite rendu sourd d'avoir tant de poils dans ses oreilles. Il s'était pris d'affection pour Luce, elle l'aidait, il ne lui avait jamais posé de questions.

– Je l'aimais bien ce pépé tu sais...Mais au printemps il est tombé malade, je l'ai soigné.

– La police ? tu aurais pu aller à la police ?

– Non, mais un matin je l'ai trouvé mort dans son lit. J'ai pris peur, je me suis enfuie. Je suis revenue sur Avignon et c'est en passant devant le théâtre que j'ai lu ton nom sur les affiches. A la sortie tu étais avec des amis, vous plaisantiez, je n'ai pas osé.

– Pourquoi ?

– Je voulais... j'ai attendu un autre soir à la fin des répétitions. Discrètement je t'ai suivie, j'ai vu Marcel t'agresser... Ce verveux! Je vous ai suivis jusqu'à la Chapelle



des Pénitents gris mais je n'ai rien pu faire, avec Roberto ils te faisaient chanter alors j'ai paniqué, je n'ai pas pu...pardonne-moi Claire...je n'ai pas eu la force...

– Ce n'est rien, ce n'est rien, ne pleure plus ma chérie, viens te reposer.

Elle fit entrer Luce dans sa chambre, croisa les volets, la déchaussa, lui donna un Lexomil. Sur le lit, elle lui caressa ses boucles emmêlées.

Lentement la respiration de Luce s'apaisa, sous l'effet du somnifère elle s'endormit rapidement.

Claire s'allongea sur le canapé du salon.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 30

Un train entra en gare suivi d'un grincement strident. Un haut-parleur crépita d'une voix nasillarde :

– Avignon, Avignon, cinq minutes d'arrêt. Les voyageurs en direction de Nice...

Insensible à ces destinations de soleil Roberto trempé sous son chapeau mou s'était réfugié dans le hall. Adossé à un pilier il ruminait sa vendetta mendiant quelques pièces à des voyageurs pressés au milieu de vagabonds assoupis. Il écoutait leurs histoires de soûlards. Les soirs de festival certains s'improvisaient sur la place de l'horloge jongleurs de canettes ou cracheurs de feu, d'autres égrenaient des litanies de schizophrènes mélangées aux grincements des chariots métalliques qu'ils avaient piqués à Carrefour. Mais les aboiements de quelques chiens sans race le firent fuir. De toute façon il ne voulait pas moisir parmi ces pauvres.

En sortant de la gare il jeta un œil sur l'immense horloge.

Elle indiquait 18 heures 37.

A la hauteur du boulevard Saint-Ruf la pluie avait cessé. Des hirondelles à la tête ombrageuse effectuaient un ballet sous le soleil timide. Chassé de la chapelle il ne savait plus où aller. Il hésita. Il descendit le boulevard Magnanen en direction des Halles. Il eut une idée. Il irait chez Claire. Elle ne lui refuserait pas l'hospitalité, elle le cacherait le temps nécessaire. Cette solution allait de soi, c'était normal après tout ce qu'il avait fait pour elle.

Arrivé devant l'immeuble il regarda attentivement autour de lui. Il se méfiait des deux inspecteurs qui pouvaient rôder. Il attendit dans une petite rue adjacente. Au bout d'une demi-heure, rassuré, il monta l'escalier sinueux qui menait à l'appartement.

Lorsqu'il sonna à la porte Claire se reposait dans le salon. En entendant la sonnette elle pensa qu'il s'agissait de Maurice, il lui avait promis de passer en fin de soirée.

Elle ouvrit mais n'eut pas le temps de crier, Roberto bloquait la porte.

– Je te préviens, Grenouille, si “tu” cries, je te “toue”. Je ne te veux pas de mal, simplement l'hospitalité..

Il sourit :

– C'est normal, entre vieux amis...

– Tu ne peux pas rester ici, c'est impossible...

– Et pourquoi c'est impossible ? Hein !

Claire hésita :

– Les inspecteurs, ils te cherchent...

– Et ils m'ont trouvé à cause de toi, petite garce ! Toi seule savait où j'étais !

– Mais tu ne peux pas...

– Tais-toi maintenant ! ils ne viendront pas me chercher ici.

Pour la rassurer il sourit de ses mauvaises dents.

– Ne t’en fais pas, je les ai semés.

Mais Claire se méfiait de cet homme versatile. Si autrefois il paraissait à son avantage au volant de son bolide, maintenant il la répugnait. Son charme n’opérait plus depuis longtemps. Dans son sourire elle ne voyait plus qu’un sarcasme. Sous ses vêtements mouillés il s’affaissait, donnant l’impression d’une chiffonnette molle. Cependant elle prit ces menaces au sérieux. C’était un homme aux abois qui ne s’embarrasserait pas de scrupules s’il soupçonnait quelque chose... Elle était à sa merci.

Il la poussa sur le canapé, la regardant de haut en bas comme sa chose, approcha sa main. Elle le mordit.

– Madré Madone !

Mais au lieu de s’emporter, de la battre comme il en avait l’habitude, il ricana se caressant la moustache.

– Grenouille ne veut pas jouer avec son minet ? Tss, tss, ça m’excite, moi ...Tiens, donne-moi une bière !

– Écoute Roberto j’ai de l’argent...

Elle voulut se lever pour ouvrir le tiroir de la commode

– Reste près de moi nous verrons plus tard...il n’est pas question de monnaie entre nous...pour le moment.

– Je te donne cet argent et va-t’en mais ne reste pas ici.

– Mais ma chérie, “tu” n’as pas à me donner cet argent puisqu’il est à moi, je le prends quand je veux...

Claire paniquait, voyait qu’il n’était pas disposé à partir et Luce qui dormait dans la chambre !

Mais Roberto observait Claire depuis un moment :

– Pourquoi “tu” regardes là, désignant la porte de la chambre

Claire ne répondait pas, elle se sentait piégée. Elle ne voulait pas qu’il fasse encore du mal à son amie, elle eut un sursaut :

– Partons tous les deux, oui partons, viens ! ils ne nous retrouveront pas.

A ce brusque revirement d’attitude Roberto devint plus méfiant. Pourquoi voulait-elle partir avec lui ? Était-ce un piège qu’elle lui tendait ?

Sur ses gardes il se leva, son couteau à la main. Inquiet il tira les rideaux, regarda dans la rue.

Claire le suivait des yeux, des yeux bleus transparents d’angoisse. Elle se serra les mains, Roberto la regardait de biais :

– Ça ne va pas Grenouille...”tu” me caches quelque chose ?

Il avança vers la chambre à reculons ne quittant pas le regard fixe de Claire, saisit la poignée...tourna.

Claire sursauta quand la sonnerie d’entrée retentit.

Roberto revint précipitamment vers elle, la muselant :

– Chhhut...,si « tu » parles...

– Claire, Claire, c’est moi Maurice, mon petit, ouvre, je sais que tu es là...

Mais Claire maintenue fermement contre son agresseur ne pouvait rien faire.

– Claire mon petit...répétait la voix.

Elle fixait la poignée de laiton qui tournait frénétiquement dans tous les sens. D'un côté puis de l'autre, d'un coup la porte s'ouvrit découvrant Maurice figé dans l'ouverture.

– Entre pépé, menaçait Roberto.

Après un temps d'hésitation, Maurice hébété de voir sa petite Claire prisonnière d'un homme qu'il ne connaissait pas mais dont les intentions ne laissaient présager rien de bon, entra.

– Ferme la porte, pépé !

Il s'exécuta.

– Claire, Claire, balbutiait Maurice, tu n'as pas mal...

Interpellant Roberto :

– Que lui voulez-vous ? qui êtes-vous ? laissez-la, je...

Mais Maurice ne put finir sa phrase, la porte d'entrée à peine poussée vola en éclats sous les coups de pieds des deux inspecteurs.

– Cette fois c'est terminé pour toi cria Blizar hérissé, pointant son Beretta.

Mais le bandit n'avait pas dit son dernier mot, il ceintura plus fortement son otage ramenant un long poignard sous sa gorge.

– Gentils, gentils les mignons ou je l'égorge.

Maurice serra ses poings :

– Claire !

Balbuze courroucé, écarlate :

– Promati n'aggrave pas ton cas,... Target ça suffisait déjà ?

Fou de rage, Roberto gesticulant, la bouche tordue sous sa moustache hirsute, défia Balbuze :

– Marcel ce n'est pas moi, je n'y suis pour rien, pour rien vous m'entendez ? Maintenant vous allez me laisser sortir... tranquillement, Santa Madone !

Blizar tel un jeune coq en position de combat se mit en travers, l'arme pointée.

– Pas de connerie les mignons, attention ! Vous voulez voir du sang gicler ?

À ce moment Claire poussa un cri. Un léger filet de sang lui coulait sur le cou.

– Arrêtez ! cria Maurice s'adressant à Roberto :

– Vous la relâchez si on vous laisse partir..?

– Pas de problème pépé, allez dégage...

Maurice se retourna roulant ses yeux affolés du bandit aux policiers.

-Messieurs, messieurs, il va la tuer, laissez-le ...

Roberto avançait avec son otage. Les deux inspecteurs ajustèrent leurs pistolets.

– Jetez vos armes ou je la « tou »!

Balbuze sûr de lui ironisa :

– Si tu la tues tu n'auras plus aucune chance de t'en sortir.

La pointe du couteau prête à s'enfoncer souleva le menton de Claire. Maurice était tétanisé, il attendait un geste de clémence des deux policiers. Il se jeta aux pieds de Balbuze, l'implorant. Mais l'inspecteur aveuglé de tant de haine et de vengeance écarta avec dédain cette main miséricordieuse. En désespoir il se rapprocha de Blizar qu'il sentait moins déterminé mais ce fut Balbuze qui s'interposa menaçant.

Alors sans réfléchir Maurice lui arracha l'arme de sa main et la lança aux pieds de Roberto.

Celui-ci s'en empara lestement laissant Balbuze incrédule les mains dans le vide. Triomphant, il lança aux policiers :

– Maintenant nous sommes à égalité les mignons...Basta, poussez-vous...

D'un geste il fit signe aux deux hommes de se dégager, Claire servant de bouclier. Ils rasèrent le mur du salon, passèrent au-dessus de Maurice encore agenouillé.

Impulsivement ce dernier tenta une ultime tentative mais Roberto ne lui en laissa pas le temps. La crosse de son revolver frappa le crâne du metteur en scène qui tomba assommé.

Roberto sortit à reculons, retira la clef déjà engagée dans la serrure, verrouilla la porte de l'extérieur avant de disparaître avec son otage dans l'escalier.

Dans la rue animée en cette fin d'après-midi ils croisèrent une cohorte de japonais souriants, amulettes photographiques suspendues à leur cou, caméscopes à l'affût. Pendant le festival dans ce studio en plein air les rues n'étaient que décors et le moindre passant le figurant cocasse d'une pièce d'avant-garde. Les touristes du soleil levant ne virent dans ce grand gaillard moustachu tirant cette jeune fille éplorée qu'une scène de tragédie. Quelques-uns filmèrent la scène jusqu'à l'angle de la rue où une file de voitures attendaient le passage au feu vert.

Toujours comme au cinéma l'homme ouvrit la porte de la première voiture et sous des coups répétés extirpa son conducteur, ce qui provoqua chez ces spectateurs avertis des cris d'admiration tant la scène était bien jouée. Ils le filmèrent ensuite poussant l'héroïne dans la voiture avant que Roberto ne montât à son tour. Émerveillés, l'œil rivé à l'appareil, tous flashèrent intensément le plan.

La voiture ignorant le code de la route sortit de la ville intra-muros pour rejoindre les bords du Rhône avant de s'engager sur la route d'Orange.

l'

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 31

Les deux inspecteurs s'acharnaient becs et ongles sur la serrure. Avec rage Blizar tirait sur la poignée en jurant ses grands Dieux. Balbuze vengeur, chamboulait le piètre mobilier pour assouvir sa frustration. Il vida la petite valise, se précipita dans la cuisine, ouvrit brutalement tous les tiroirs. Il prit un tire-bouchon et nerveusement de ses doigts effilés l'enfonça dans la gâche qui céda enfin.

Ils dégringolèrent les étages, Balbuze en déséquilibre sur ses semelles compensées heurta un japonais sur le trottoir. Sans s'excuser, le temps de mettre un peu d'ordre dans ses pensées, il aperçut au-dessus de cette foule d'asiatiques Promati entrer dans une Clio rouge.

– À la voiture, cria-t-il.

Les deux inspecteurs se dirigèrent vers la place des Halles récupérer leur voiture de service banalisée.

Balbuze lança un appel radio aux services routiers de la police, Blizar fixa le gyrophare sur le toit. Au son de la sirène ils prirent les quais mais bien vite les attributs officiels assourdissants devinrent inopérants. À cette heure les rues étaient très encombrées, ils se résignèrent, leur voiture bloquée derrière un livreur de limonades, à regarder la Clio disparaître au carrefour suivant.

Balbuze le visage renfrogné tapa violemment sur le tableau de bord.

– Merde, merde et merde !,

Alors qu'ils étaient là depuis cinq minutes, dépités, à observer le limonadier occupé à décharger sa précieuse boisson, Balbuze se curant nerveusement les ongles, la radio grésilla :

– ... Inspecteur... ici patrouille P12... à vous.

– Allô, oui ici inspecteur Balbuze, je vous écoute.

– Oui, ici gendarmerie mobile, nous avons repéré la Clio rouge roulant à vive allure sur la nationale 7. Nous vous donnons sa position... nous établissons un barrage à hauteur du carrefour du Coudoisement... terminé.

Blizar avait déjà remis le moteur en marche, à 19 heures 45 la voiture sortait d'Avignon, dans le rétroviseur il vit le palais des papes se découper sous un soleil pourpre. Balbuze vérifia le chargeur de son arme.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 32

- Ouvrez, ouvrez, il y a quelqu'un ?
  - Voilà, voilà, cria une voix de l'autre côté de la porte.
  - Monsieur je sais qu'il est ici, je veux le voir...
  - Qui êtes-vous ? Demanda la voix
  - Mathilde, je veux voir Jean.
- Derrière son œillette grillagé le frère Noël questionna :
- Mathilde ?
  - Oui je suis sa fiancée... Monsieur, laissez-moi entrer s'il vous plaît.
  - Je ne peux pas vous faire entrer... C'est interdit aux femmes chuchota le frère.

Mathilde trépigna du pied :

- Mais qu'est-ce que c'est que cette église ?
- Ce n'est pas une église Madame...
- Mademoiselle, corrigea Mathilde
- Il n'y a que des moines de la congrégation de...
- Mais je veux voir mon fiancé suppliait Mathilde.

Après quelques secondes d'hésitation la voix chuintante répondit :

- Bon écoutez-moi, passez par le collège de jeunes filles, à droite, au fond de l'allée, je vous ouvrirai.

Son petit sac au bras Mathilde se précipita cahin-caha sur le gravier de l'allée. Elle attendit devant une porte écoutant le bruit d'un pêne se déplacer par à-coups.

- Entrez, suivez-moi fit le frère Noël.

Dans le grand escalier, derrière ces sandales, elle lui emboîta difficilement le pas à l'étroit dans sa mini-jupe.

Affable, les yeux baissés, le frère indiqua la chambre de Jean. Mathilde se précipita oubliant de remercier son guide spirituel.

- Jean, Jean mon chéri... Oh que t'est-il arrivé ?, ... Se tournant vers le moine :
- C'est vous ? Que lui avez-vous fait ?
- Non non Mathilde, les moines m'ont soigné, ils n'y sont pour rien...

Dominant de ses hauts talons le petit homme elle vit un sparadrap en croix sur son crâne à moitié rasé.

- Mais vous êtes blessé, ce n'est plus un collège c'est un hôpital. Oh !, merci Monsieur le curé..
- Frère, je suis un frère...
- Merci Monsieur le frère...
- Frère Noël, oui c'est comme cela que l'on dit...
- Enfin merci ! et merci pour tout ce que vous avez fait.

Sur ce elle se courba et embrassa positivement cette tête de sacristain.

Le frère Noël rougit de contrition :

– Eh bien..., excusez-moi, je dois m’absenter, je reviendrai vous chercher...

Mathilde s’inclina, souriante de remerciements.

– Oh Jean, enfin seul, mon petit Jean..

Assis sur son lit il allait beaucoup mieux même si son visage de jeune premier prenait la teinte d’un poids mouche battu à plate-couture.

Le torse nu dépourvu de poils, la peau claire d’un intellectuel qui refuse de s’exposer au soleil par conviction, il était gêné cependant de voir Mathilde. Néanmoins.

– C’est gentil d’être venu mais il ne fallait pas...

– Mon chéri, mon chéri qui t’a fait tout ce mal ?

– N’en parlons plus c’est du passé...les autres sont au courant ?

– Bien... j’avais rendez-vous avec Maurice à dix-sept heures pour mon cours de théâtre, tu sais...

– Oui, oui..

– ... Il m’a tout raconté ! Ton agression hier soir, j’étais toute retournée... je suis venue tout de suite.

– Merci Mathilde c’est gentil... Et Maurice.?

À la question Mathilde détourna la tête, pimbêche, les doigts en extension, elle regarda ses ongles d’un air détaché.

– Il m’a dit qu’il allait voir Claire...paraît-il qu’elle n’était pas très bien..., mais enfin tu connais Maurice ?

– Comment cela elle n’était pas très bien ?

– Oh il s’inquiète d’un rien. Non je ne lui en veux pas, d’ailleurs à la dernière répétition je l’ai trouvé plus détendu...Il n’a cessé de me complimenter, “Mathilde par ci, Mathilde mon petit,”...si, si je t’assure...

Mais Jean n’écoutait plus, son mal de tête le reprenait. Cependant il insista :

– As-tu des nouvelles d’elle ?

– Qui ça elle ? demanda Mathilde nunuche alors qu’elle savait pertinemment qu’il s’agissait de Claire.

– Claire ! Répéta Jean agacé.

– Mais je ne sais pas mon petit Jean..., tu sais les femmes ? Figure-toi que je l’ai croisée devant la librairie cet après-midi. Oui elle faisait du shopping, je te rassure elle allait très bien..., mais enfin je ne suis pas venue pour que nous parlions d’elle... Jean soucieux, fourmillait de mille questions qui lui brûlaient la langue mais il se contint. Il se retourna dans son lit. Enfin n’y tenant plus il essaya une dernière tentative.

– De quoi avez-vous parlé ?

– Mais de rien mon chéri, que veux-tu que je raconte à quelqu’un que je ne connais même pas si ce n’est de l’avoir vue une fois, allons.

Jean ne la croyait pas. Il commençait à échafauder une stratégie pour la démasquer lorsque le frère Noël entra précipitamment.

– Monsieur Jean, Monsieur Jean... Maurice est au téléphone, il veut vous parler, c’est urgent ! Vous pouvez vous lever ?

\*\*\*\*\*



## CHAPITRE 33

Lorsque Luce poussa la porte de la chambre elle ne vit pas Maurice de suite. Elle remarqua seulement la porte d'entrée ouverte, le salon sens dessus dessous. Elle chercha Claire, voulut tirer les rideaux mais se heurta à un homme allongé sur le sol. Elle recula. Il ne bougeait pas, il saignait de la tête, elle eut peur. Malgré tout elle se rapprocha, prudente, le regarda. Il avait dans les cinquante ans, un vieux pensa-t-elle, avec ses cheveux grisonnants ramassés en une ridicule queue de cheval. Elle l'examina plus attentivement. Que faisait-il là ? Elle ne l'avait jamais vu, elle ne le connaissait pas.

Elle voulut s'en aller mais hésita, elle se baissa, retourna précautionneusement la tête.. Ce visage lui rappelait quelqu'un? Oui,... bien sûr... c'était l'homme qu'elle avait vu en compagnie de Claire devant le théâtre, sans doute son ami.

Elle courut au lavabo, imbiba d'eau une serviette, humecta légèrement l'arcade ouverte.

Lentement sous l'effet du froid, Maurice se réveillait.

Il regarda cet ange renifleur penché au-dessus de lui, un brin souillon, la goutte au nez.

– Qui êtes-vous ? Demanda-t-il.

– Luce Pigeon je suis une amie de Claire,... je dormais dans la chambre, Claire m'avait donné un somnifère...

Elle se moucha à nouveau.

Maurice porta la main à sa tête. Elle était pesante, un semi-remorque était entré dans son crâne, il gémit, rassembla ses cheveux, tourna son cou meurtri.

– Claire, où est Claire ?

Il se leva difficilement soutenu par son frêle sauveur. En déséquilibre il s'affala dans le canapé, prit le téléphone.

– Mon Dieu Claire... Mon Dieu...répétait-il.

Son ange le regardait étonnée.

– Allô, oui l'abbé Noël, ...oui.c'est Maurice... du Chien qui fume...

L'ange écarquillait ses yeux. Contemplation de l'innocence qui ne comprenait rien à ce qui se disait.

– Oui...oui, Maurice... non, non, ça ne va pas...oui...! non...! Est-ce que Jean est encore là ?...oui, Jean Mersaune

À ce nom l'ange sortit des nues. Mersaune elle connaissait, le charmant jeune homme qui avait raccompagné Claire ce soir-là à la caravane. Les yeux encore mouillés elle essuya d'un revers de main son nez coulant, plus attentive.

– ...Il est encore là ? il va mieux ? Parfait..., je voudrais lui parler..., c'est urgent. Merci frère Noël...oui, je patiente.

Il attendit quelques minutes, l'ange suspendu à sa bouche.

– Jean ?... c'est Maurice. Voilà j'étais chez Claire quand...

Luce affolée écoutait Maurice raconter la venue des deux inspecteurs et l'enlèvement de Claire.

Elle s'empara du combiné criant :

– Il va la tuer, il va la tuer, venez vite, vite.

Elle pleurait :

– Claire, ma petite Claire...

Maurice reprit le téléphone essayant vainement de la calmer, il colla son oreille à l'écouteur :

– ...Au commissariat ? Oui j'ai entendu... tu as raison, rendez-vous là-bas au commissariat. D'accord, d'accord.

Et il raccrocha malgré les supplications de Luce qui s'accrochait à son cou.

– Calmez-vous mon enfant, allons calmez-vous...

– C'est un assassin, il va la tuer..., ils ont bien essayé avec moi...?

– Comment cela...avec vous...

– Oui Marcel et Roberto, ils ont mis le feu à la caravane, ils m'ont jetée du pont... c'est affreux... des assassins !!!, et maintenant Claire...

Maurice se glaça. Sous sa chemise un frisson mêlé de chaleur parcourut son dos, sa peau transpirait. Il imagina les pires tourments que Claire devait endurer. Si elle avait été meurtrie il ne le supporterait pas. Claire c'était son enfant, son espoir, sa vie. Il eut un mauvais pressentiment mais il chassa ces idées noires, il devait réagir. Brusquement il écarta Luce.

– Venez ! nous allons au commissariat.

Luce se réfugia dans la chambre en pleurs. Elle ne voulait pas aller à la police. Maurice insista, la mit en garde contre un retour éventuel de Roberto. Apeurée, elle le suivit.

Ils arrivèrent au commissariat quand celui-ci allait fermer. Maurice demanda à voir le commissaire divisionnaire mais l'administration avait ses exigences et nul ne pouvait y déroger. Maurice devait se rendre à la brigade de gendarmerie qui tenait ce soir une permanence à l'autre bout de la ville.

Alors qu'il pestait contre l'administration le commissaire en personne descendit l'escalier d'entrée. Les éclats de voix attirèrent son attention.

– Que se passe-t-il ? Demanda-t-il au policier de garde.

– Cet homme, sauf votre respect commissaire, il dit que c'est urgent.

À ce mot Maurice sauta sur le gros bonhomme.

– Commissaire ? Vous êtes le commissaire ? Aidez-nous, une amie... Mademoiselle Legouve est en danger, elle...

– Claire Legouve ?

Maurice surpris, demanda :

– Oui, vous connaissez ?

– Affirmatif !

– Elle a été enlevée ! Roberto Promati l'a kidnappée...

– Allons bon ? Venez Monsieur.

À ce moment Jean sorti d'une 206 grise métallisée monta les marches du commissariat en courant.

– C’est mon ami, Jean Meursaune, son fiancé ?

– Qu’il monte !

Derrière le commissaire tous les protagonistes entrèrent, Luce la dernière.

Dans le bureau sous les néons fluorescents le commissaire s’épongea le front perlé de gouttelettes de sueur, il observa de ses gros yeux ce petit monde assis en rang d’oignons.

Jean le premier rompit le silence :

– Commissaire, c’est Promati, il a pris Claire Legouve en otage !

– Commissaire faites quelque chose suppliait Maurice.

– Du calme, du calme répétait le commissaire qui aimait que les choses lui fussent présentées d’une manière claire.

Mais Maurice le saltimbanque, plus habitués à des improvisations, répliqua dans un désordre de mots.

– Commissaire... vos inspecteurs, ils étaient là... Mademoiselle Legouve commissaire ?

– Les inspecteurs ? Quels inspecteurs ?

– Oui, même que Promati les appelait les mignons, oui c’est cela les mignons.

– Balbuze et Blizar ? Questionna le commissaire.

– Je ne sais pas, je n’ai pas bien compris ? Ils sont partis à ses trouses..

Le commissaire ne disait rien mais n’en pensait pas moins. Une fois de plus ces deux-là n’en avaient fait qu’à leur tête. Il se renfrogna sous son crâne lisse cherchant une issue à cet imbroglio. Il essayait d’ordonner ses pensées imaginant un stratagème lorsque Maurice se tournant vers Luce le déconcentra de nouveau.

– Commissaire c’est Luce Pigeon, une amie...elle a des révélations à vous faire.

– Mademoiselle Pigeon ? S’exclama le commissaire.

Décidément ce soir-là ne ressemblait à aucun autre, c’était la soirée des surprises et pas des moindres. Il la dévisagea.

Impressionnée, écrasée sur sa chaise Luce renifla.

Pour la rassurer le commissaire lui tendit une boîte de kleenex posée sur son bureau d’acajou. Elle se moucha bruyamment puis attendit inquiète. Le bruit d’un klaxon la fit sursauter.

Le commissaire profitant de cet effet demanda avec calme :

– Et où étiez-vous passée Mademoiselle Pigeon si ce n’est trop vous demander ?

– Je m’étais enfuie Monsieur, j’avais peur...

– Et de qui aviez-vous peur ?

Comme une Gervaise des temps modernes où le malheur et la misère un siècle plus tard se décrivaient de la même façon, Luce raconta de nouveau son affreuse histoire.

Maurice réconforta cette enfant qui pleurait mais la douce chaleur d’un père providentiel ne pouvait arrêter ce flux lacrymal. Luce mêlant larmes et sanglots articula confusément quelques mots.

– Je voulais dire aussi.c’est moi...

À cet instant le téléphone sonna, le commissaire décrocha.

– Allô, oui lui-même..Quoi ?....

Son expression se figea.

– ... Balbuze ? j'arrive!!!

Quand il raccrocha Maurice lui trouva un air méchant. Sans se soucier de ses interlocuteurs le commissaire se leva, tira sur ses bretelles, mis son revolver dans l'étui, prit les deux feuillets qu'il avait imprimés.

– Je dois partir c'est urgent...

– Commissaire nous venons avec vous,...

– Impossible répondit ce dernier, je ne peux pas...

Salué par le planton le commissaire monta rapidement dans sa voiture suivi de la 206.

\*\*\*\*\*

## CHAPITRE 34

En cette belle soirée d'été les jours se prolongeaient dans le Haut Vaucluse. Avant le carrefour du Coudoulet Roberto bifurqua en direction de Vaison-la-Romaine vers une départementale moins fréquentée que la N. 7.

À cet endroit une patrouille de police en embuscade repéra la Clio envoya un nouveau message aux deux inspecteurs qui s'engagèrent sur l'itinéraire indiqué.

– Discrétion ordonna Balbuze à ses confrères, préférant régler seul ses comptes.

La voiture du fuyard traversa le Plan de Dieu, une plaine couverte de vignobles à perte de vue où le terroir fertile parfume subtilement les meilleurs crus de la région.

En face d'eux le Mont-Ventoux, grandiose, mais fatal leur barrait la route. Claire solidement ceinturée n'osait bouger. A la hauteur de Sablet, un petit village en forme de cône, Roberto emprunta une route qui montait aux dentelles de Montmirail, un pan de colline ciselé par un architecte paysagiste; Il cherchait désespérément un chemin dans ces contreforts chaotiques tournant sur ces routes forestières, ne sachant de quel côté se diriger quand Balbuze repéra une tache rouge dans les pins. Moins de cinq minutes après les inspecteurs prenaient la même direction.

Par radio les policiers lui demandèrent s'il voulait être assisté mais Balbuze dont la rancune était tenace, prétextant que cette affaire relevait de la criminelle, déclina l'aide de la gendarmerie.

Au pied du massif montagneux la voiture gagnait du terrain malgré la gadoue épaisse collée aux pneus. Au détour d'une courbe face à un impressionnant nid de poule, Blizar, le torse bombé, changea de vitesse sur une crémaillère revêche. Dans une synergie de pistons et de soupapes en fusion la voiture se cabra avant de franchir le trou, triomphante.

Ils dominaient la vallée lorsque Blizar stoppa à l'orée d'un bois sous une lune montante.

Les deux hommes tendirent l'oreille, ils n'entendaient rien. Ce silence de la nature leur fit un curieux effet, ils n'étaient pas habitués. Une cigale se mit à chanter. Blizar chercha l'insecte fragile sur l'écorce mais il ne vit rien. Rêveur, son attention se porta sur le pépiement d'un passereau. Balbuze qui n'appréciait pas cette nonchalance le poussa du coude :

– Descends, on va continuer à pied.

La pluie de la nuit dernière rendait le chemin mauvais, de larges ornières s'étaient formées dans la boue. Les deux inspecteurs descendus de voiture suivirent les traces de la Clio en prenant soin de marcher sur le bas-côté. Ils avançaient avec difficulté, des ronces s'accrochaient hostiles aux pantalons de qualité. Ils repérèrent avec peine un sentier à travers une garrigue rabougrie. Blizar le premier arrivé sur un plateau aperçut en contre-bas la Clio immobilisée en travers dans une flaque d'eau.

Les deux inspecteurs se dissimulèrent derrière des chênes verts, de là ils virent Roberto donner des coups de pieds dans les pneus. Furieux, il tapait des poings sur le tableau de bord insultant cette carrosserie revêche. Mais la Renault, une demoiselle Clio tout en finesse de ligne que son propriétaire bichonnait les dimanches matin,

n'appréciait pas du tout ces brutalités. Elle restait sourde à ces menaces actionnant avec peine, sous l'impulsion du démarreur, ses essuie-glaces, un battement de cils timide qui inclinait à l'indulgence. Mais Roberto n'avait cure de cet animisme, il s'acharnait sur les clefs, sur le volant de bakélite, enfin sur la porte qu'il claqua violemment, une gifle qui condamnait définitivement la pauvre Clio.

– Saleté de voiture...

Comme il ne pouvait se satisfaire d'un bout de tôle, il se rappela l'existence de Claire :

– "Tou" ça, c'est de ta faute...

Mais Claire ne répondait pas, prostrée contre une roue, étrangère à ce qui lui arrivait. Elle vivait dans un monde virtuel qui s'était emparé d'elle, portée d'un espace à l'autre, suspendue à son destin. Elle n'opposait aucune résistance, d'ailleurs elle ne voyait plus cet homme, elle ne l'entendait pas. Non c'était plus subtil. Rien ne pouvait l'atteindre. Son regard se perdit dans la plaine monotone où la vigne s'étendait jusqu'à la ligne d'horizon.

Roberto la secoua rudement :

– Debout Grenouille ! nous n'allons pas moisir ici,...

Convaincu de sa bonne foi il baisa son crucifix, rêveur :

– « tou » verras, je t'emmènerai chez moi en Italie...au pays du soleil, toi et moi..

Claire se dégageait de son emprise lorsqu'un coup de feu claqua dans un arbre desséché, une pigne vola en éclats.

– Rends-toi Promati, tu es cerné !

Roberto, réfugié derrière le capot de la voiture reconnut la voix efféminée de Balbuze, chercha dans toutes les directions,

– Vous ne m'aurez pas les mignons !..

Lentement le jour fuyait sous les arbres rachitiques. Roberto l'arme au poing poussa Claire devant lui :

– Regardez inspecteur !, c'est votre prochaine bavure...

Alors que Roberto s'égosillait, Balbuze en fin stratège fit signe à son collègue de descendre dans la combe pendant que lui-même contournait la Clio par la gauche. Les deux inspecteurs, plus à l'aise dans des rues sordides à traquer des belles à peine vêtues qu'à débusquer un truand dans une colline, improvisèrent une technique de guérilla mais ils n'avaient pas l'agilité d'un GIGN formé aux prises d'otages. Balbuze embusqué derrière quelques arbrisseaux à fleurs jaunes dont il ignorait le nom aperçut Roberto qui tenait sa victime. Il ajusta son tir comme à l'entraînement et fit feu. En écho à ce bruit inhabituel une bécasse affolée s'envola poussant un cri aigu avant de disparaître dans une ravine. Blizar alerté par ce vacarme, imprudent, se redressa. C'est à ce moment que l'on entendit un second coup de feu puis à nouveau le silence.

En bas dans les vignobles le soleil déclinait, les tons devenaient plus sombres, une profondeur sans couleur dominante. Sur cette palette monotone, un gémissement diffus à peine audible se devina, une plainte lancinante suivie d'une faible voix suppliait.

Balbuze appela. Sans réponse il descendit balourd au milieu de l'arceilas épineux cherchant son compagnon. Sous un pin d'aleph isolé tamisé par les derniers rayons

du couchant il le vit sur le dos. Taché d'ombre et de lumière Blizar allongé sur un parterre de fleurs sauvages agonisait. Balbuze que l'effort ou peut être la peur avait rendu poisseux s'agenouilla. Sous le blouson en cuir de Blizar, qui n'avait pas l'étoffe d'un gilet pare-balles, du rouge recouvrait sa chemise. Rapidement un sang vif inonda cette blancheur, débordant sur les flancs du blessé. Balbuze dégrafa le col, comprima fortement la plaie mais le sang giclait mortellement par petits jets infimes.

– Ça va aller, ça va aller... répétait Balbuze les mains en sang.

– Trop tard, répondit Blizar d'une voix enrouée. Il m'a eu ce salaud,...

Il regardait autour de lui cherchant à se rassurer mais il ne voyait que des arbres tordus, des racines racornies, quelques arbustes fades sans odeur, de l'herbe folle insignifiante.

– C'est con de mourir à la campagne cracha-t-il.

– Tu ne vas pas mourir répondit Balbuze qui n'en croyait pas un mot... Et puis il n'y a pas de mort intelligente alors.. écoute, je vais prévenir les secours,

Mais Blizar ne voulait pas mourir seul, il accrocha désespérément la manche de son collègue :

– Non ! Non ! Reste avec moi,... ton compagnon de route, ne t'en vas pas... dire que personne ne me pleurera, je voudrais, je...

Il ne put achever sa phrase, un caillot de sang surnois plus gros que les autres bloqua sa respiration, le souffle lui manqua, son cou se raidit. La bouche ouverte Blizar balbutia quelques râles incompréhensibles, sa main saisit une dernière fois le lobe de son oreille, un geste adopté à l'âge de cinq ans quand il avait perdu sa mère. Il expira sur les jambes de Balbuze.

La mort posée sur lui, Balbuze sonné, les bras ballants, ne disait rien. Il ne pleurait même pas comme son collègue l'avait prévu. De toute façon il ne savait pas. Il ne comprenait pas cette aberration de la vie. Il leva la tête, il se sentit affreusement seul.

À nouveau les vociférations de l'italien lui parvinrent, obscènes, déplacées, incongrues. Il devait le faire taire pour toujours, il fallait abattre ce sauvage.

Il se redressa, aperçut l'homme près de la voiture rouge, cette couleur l'excita, ses yeux s'embrasèrent, la soif de vengeance le suffoqua. Il tira plusieurs coups de feu dans tous les sens, des vitres éclatèrent en mille morceaux retombant sur les épaules dénudées de Claire qui geignit adossée à une roue.

– Je t'aurai Promati, tu me le paieras ! Je t'aurai ! Hurlait Balbuze alors qu'une autre balle ricochant sur la carrosserie tourna sur elle-même dans une valse improvisée avant de disparaître dans la pénombre.

Claire éperdue, des éclats de verre sous la peau se précipita à quatre pattes dans un fourré proche. Roberto pensant qu'elle s'enfuyait se leva pour la rattraper. Balbuze, l'arme au poing encore fumante devina la silhouette, sans viser, le geste tremblant de colère, il fit feu précipitamment mais le projectile ne rencontra que le réservoir d'essence. Le carburant se répandait insidieusement lorsque Claire sentit une forte odeur d'essence. Une nouvelle détonation claqua suivie aussitôt de petites flammes alignées comme des vers luisants en procession qui se rapprochaient de la Clio.

Claire, hypnotisée par les flammes qui envahissaient la voiture dans des tourbillons contrariés, se prit la tête dans les mains hurlant, mais Balbuze avait déjà regagné sa voiture :

– Allô, le commissariat...oui... passez-moi le commissaire, Oui, Oui ici Baluze...  
Oui, commissaire ? envoyez du renfort... oui, oui... je vous donne ma position.

\*\*\*\*\*



## CHAPITRE 35

Quand le commissaire arriva au pied des Dentelles il n'eut pas de mal à trouver le chemin qui montait dans la colline, il se laissa guider par un feu. A mi-parcours, dans le faisceau des phares il aperçut à côté de la voiture de police tous feux éteints la silhouette de Balbuze faire de grands signes. L'inspecteur en nage se précipita au-devant du commissaire et demanda :

– Les renforts ? Vous avez amené les renforts ?

– Nous n'avons besoin de personne ! Inutile d'ameuter toutes les polices du département répondit sèchement le commissaire. Où est Blizar ?

– Blizar est mort. Promati l'a eu.

– Quoi ? s'exclama le commissaire. Que s'est-il passé ?

Balbuze voulut se justifier mais il ne trouva pas de mots qui rendaient compte de la mort de son confrère. Dans des formules sibyllines s'apparentant à la langue de bois, il tenta vainement d'expliquer l'inexplicable. Sa duplicité n'échappa pas au commissaire. Sur un coup de sang, ses gros yeux ouverts fixes, il le gifla magistralement.

Écarlate, postillonnant, il s'époumonait

– Pourquoi êtes-vous allé chez Legouve ? Je vous avais prévenu de ne plus faire de vagues ? je vous casserai...

Dans la lumière des phares le commissaire ne voyait pas l'air chafouin de son subordonné. Balbuze méprisant le maudit. Pour lui ce n'était qu'un obèse nourri aux sandwiches. Il le trouvait ridicule avec ses bretelles. Et cette façon qu'il avait de lui parler ? Pire qu'un chien. L'affrontement allait tourner au règlement de comptes mais l'arrivée de la 206 détourna provisoirement leur haine réciproque.

Maurice et Jean se précipitèrent vers les policiers mais le commissaire les arrêta, sans concession, menaçant :

– Je vous avais dit de ne pas venir ! Restez ici, c'est un ordre !

Se tournant vers l'inspecteur :

– Balbuze, suivez-moi !

Les deux hommes descendirent le sentier ; Arrivés à proximité de la voiture la stature impressionnante du commissaire se détachait du feu. Il appela :

– Promati ! c'est le commissaire divisionnaire...

Réfugié sous les arbres, Promati l'arme à la main cria :

– N'avancez plus ! Je tiens Claire Legouve... elle est blessée. Vos hommes nous ont tiré dessus...

Le commissaire regarda de travers Balbuze :

– Je te crois Promati, je te crois... Écoute, je te propose un marché...

– Quel marché ? Je vous le répète, je n'ai pas tué Target ! Je n'y suis pour rien, ce n'est pas moi...

À cet instant sous l'effet de la chaleur un pneu de la Clio éclata. Roberto surpris, pour se protéger se baissa, lâchant sa victime qui réussit à faire quelques pas. Il voulut la

rattraper mais Jean qui avait fait un détour dans la colline lui sauta dessus et le désarma.

Les deux hommes roulèrent dans l'herbe, prêts à s'étriper. Mais le jeune homme n'était pas de taille à lutter contre ce colosse. Malgré toute la hargne d'un roquet, Roberto lui asséna une manchette sous la mâchoire déjà mal en point avant de le ceinturer solidement.

– Encore toi ? Crapaud ! Pesta Roberto le tirant par les cheveux, un couteau sous la gorge.

Le commissaire et Balbuze se précipitèrent mais Roberto feignant d'égorger son otage, les cloua net.

Alors que l'espace rougissait autour de ces ombres furtives où seuls les visages éclairés avaient figures humaines, Claire réfugiée dans les bras de Maurice poussa un cri désespéré.

– NON... lâche-le... C'est moi, oui, c'est moi qui ai tué Marcel.

Cet aveu marqué par la souffrance de perdre l'homme qu'elle aimait, tous cherchèrent la vérité dans ses yeux. L'incendie soulignait sa détresse, accentuant ses traits tirés, un appel. Pour une fois sa vie avait un sens, elle partageait sa peine, elle liait son destin à Jean. Roberto sans le savoir avait tissé ce fil d'Ariane entre elle et son amoureux. Elle répéta, épuisée :

– Oui c'est moi, c'est moi...

Roberto jubilait, Roberto se croyait sauvé. Devant la voiture en feu on eut dit Lucifer devant les portes de l'enfer. Sur son visage les flammes dessinaient en rouge et or la caricature d'un monstre poilu. Il n'avait plus rien à craindre, il était innocenté. En signe de triomphe il leva son poignard, tel un animal sur la défensive il effectua une manœuvre de contournement pour s'en aller lorsque Luce, frêle, un minois chiffonné de poupée apparut dans le cercle de l'intrigue. Sur son visage muet se lisait l'inquiétude d'une jeune fille. Elle regarda de tous les côtés comme si elle redoutait une punition. Ses yeux ouverts sur la nuit noire fixant le brasier il lui fut plus facile de se délivrer de son lourd fardeau :

– C'est moi...murmura-t-elle.

Mais le crépitement de la peinture rouge qui s'écaillait par endroit ajouta à la confusion des mots. Tous la regardèrent. Une fumée noire échappée des portières éclatées dissimula un instant sa silhouette à peine vêtue d'un tricot de corps blanc.

– C'est moi,... c'est moi...j'ai tué Marcel.

Les hommes la suspectèrent, incrédules, seule Claire baissa les yeux en signe de pitié pour son amie.

– Toi Luce ? Toi ? Une si petite fille... Comment ? Interrogea Roberto avant que ses questions ne se transformèrent en un rire nerveux, sarcastique. Il n'en revenait pas. Jean profitant de sa consternation se dégagea brusquement.

– J'ai voulu vous le dire insistait Luce, mais personne ne m'a écoutée... Il m'avait fait trop de mal...

Montrant du doigt Roberto, elle hoquetait dans les bras de Claire le nez plein de morve :

– Toi aussi ! Oui, toi aussi, tu harcelais Claire, un soir j'ai suivi Marcel... il était dans ses cartons, saoul... alors j'ai frappé... j'ai frappé...

Seul Balbuze tapi dans l'obscurité restait lucide, si la loi pouvait s'affranchir des passions, lui appliquerait ces préceptes à la lettre. Tel un pisse-froid, ignorant de sentiments, croyant en son heure de gloire, il tenta d'écarter brutalement Claire de sa protégée. Il tenait enfin son coupable mais déjà Maurice et Jean faisaient obstacle, la protégeant.

Balbuze qui n'était pas particulièrement courageux, encore moins téméraire, chercha d'un regard furtif le soutien de son supérieur. Mielleux, il le sollicita :

– Commissaire, commissaire...

Mais le gros bonhomme restait sourd à ces lamentations. À le voir aussi serein, on aurait cru qu'il était indifférent à cette scène mais c'était mal le connaître.

Balbuze désappointé n'avait, ni la capacité, ni la force de s'opposer aux deux hommes. Il se réfugia lâchement derrière son statut d'officier de police.

– Je vous inculpe Mademoiselle Pigeon pour le meurtre de Target !

Cette annonce qui aurait dû être une semonce résonna faussement. Personne ne le crut, encore moins le commissaire sorti de sa réserve qui l'interpella vivement :

– Balbuze !

Balbuze se retourna surpris du ton. Il ne savait pas pourquoi il criait ainsi.

– Ça suffit inspecteur vous avez assez fait de bêtises !

Le commissaire prit dans sa poche les deux feuilles qu'il avait imprimées dans l'après-midi.

– Vous voyez ces rapports inspecteur, j'ai tous vos états de service... pas brillant la carrière, alors n'en jetez plus ! Votre CV en dit long sur vous. Je vous avais dit de ne plus faire de vagues, maintenant c'est moi qui décide !

Se tournant vers Roberto adossé à un pin, il ordonna :

– Inspecteur arrêtez cet homme ! Je l'accuse de tentative d'homicide sur la personne de Mademoiselle Pigeon ! Exécution !

Dans la nuit chaude cette affirmation sonna comme une sentence aux oreilles de Roberto. Traqué à nouveau, il se recroquevilla son couteau à la main.

Balbuze profondément blessé par les mots contint sa colère. Sa main se réfugia dans la poche de son pantalon où il ne trouva que son Zippo. Un briquet qu'il caressait quand il se sentait trop seul, un objet avec lequel il pouvait parler, se confier. Le seul objet auquel il était attaché, le seul ami qui lui restait. Maudissant son commissaire il arma son Beretta. Son regard haineux rencontra celui de son supérieur. Des flammes se reflétaient, vives, sournoises, dans leurs yeux rouges qui criaient vengeance. Face à cette autorité il sentit ses jambes mollir, sa gorge se nouer. Il dégrafa son nœud. Il ne savait de quel côté se tourner. Tous attendaient. Il avança un pied, mollement. Tremblant il tenta une diversion promettant à Roberto un procès en bonne et due forme, mais l'italien n'avait pas envie de moisir dans une prison de France.

Le commissaire le pressa d'agir :

– Inspecteur, emparez-vous de Promati !

À l'appel de son nom, Roberto se renfrogna davantage sous ses moustaches belliqueuses, le menaçant de son couteau.

Balbuze ne pouvait plus se dérober, il perdrait la face. Il fit un nouveau pas, confiant, un air de ne pas montrer sa peur. L'inspecteur vérifia à ses dépens mais un peu tard qu'il était plus difficile d'appréhender un tueur qu'une jeune fille.

Au moment où il voulut lui passer les menottes, nul ne sut s'il s'était précipité ou bien s'il avait trébuché sur une racine. Ils le virent tomber confusément sur Roberto. Seul Balbuze sentit une lame épaisse pénétrer son ventre mou. Il ouvrit la bouche comme pour appeler mais aucun son ne sortit. Un vertige l'éloigna des étoiles qui brillaient dans le ciel, un étourdissement le fit basculer sur celui qui l'avait poignardé. Les deux hommes se trouvèrent ainsi mêlés dans un enlacement improvisé. Roberto surpris tenait dans ses bras l'inspecteur en proie à de violents soubresauts ; une danse de Saint-Guy qui prêtait à confusion pour un mignon.

Roberto essaya de se dégager mais Balbuze pesait de tout son poids sur les épaules de son agresseur. La danse macabre aurait pu s'arrêter là si un coup de feu, sourd, n'avait claqué.

Aucun des témoins ne put affirmer si Balbuze avait tiré intentionnellement ou si ses doigts crispés avaient pressé la détente, non rien ne permettait de l'affirmer. Ils virent les deux hommes s'étreindre, s'affaïsser lentement. Seule Claire devina dans les yeux vides de Roberto qu'il cherchait à comprendre pourquoi il ne reverrait plus le soleil d'Italie.

Dans les collines des Voconces, sur la route forestière des Dentelles de Montmirail, le commissaire regardait monter les pompiers de Vaison-La-Romaine.

\*\*\*\*\*

En cet après-midi du 20 juillet, la Chapelle des Pénitents gris était ouverte très exceptionnellement à quelques privilégiés. L'abbé Noël avait délaissé son chapeau en paille pour revêtir un complet sombre, une petite croix agrafée au col de sa veste. Illuminé de joie il fit entrer la petite troupe dans la cour du Prieuré.

En haut des marches de la petite église, le Père Joseph dans une chasuble d'apparat accueillit à bras ouverts le joyeux cortège.

Monsieur et Madame Mersaune, dignes, le saluèrent alors que Pierrot et le commissaire prenaient place sur le banc des témoins.

Mathilde, rayonnante, coiffée d'un large chapeau rose, une robe de fantaisie barrée d'une guirlande de fleurs, brillait de mille feux à côté d'un Maurice épanoui.

Enfin Claire, radieuse, apparut sous la lumière des vitraux dans un tailleur léger de soie grège au bras de Jean soigneusement coiffé. Quand ils se passèrent la bague au doigt, les yeux bleus lagon de la mariée croisèrent les yeux noirs d'un rêveur au grand cœur ; une promesse de jours meilleurs. En ce jour de bénédiction nuptiale, Psyché retrouvait l'amour.

Les moines rassemblés en demi-cercle dans le chœur entonnaient à cappella des chants grégoriens lorsque Claire, émue, se retourna.

Sur le parvis, dans le soleil du jour, une robe aux couleurs de la Provence, Luce au côté de Fred souriait tenant par la main Marion, la petite sœur innocente.

Le soir de la première ce fut un véritable triomphe.

FIN